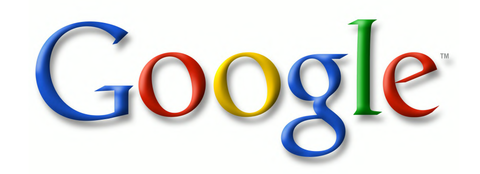


COLLECTION

DES

POÈTES DE CHAMPAGNE

ANTÉRIEURS AU XVIe SIÈCLE

COLLECTION DES POÈTES DE CHAMPAGNE ANTÉRIEURS AU XVI[e] SIÈCLE.

Cette collection se composera de 24 volumes in-8°, tirés à 300 exemplaires. — 20 sont en vente.

1[er] et 2[e] vol. — ŒUVRES DE GUILLAUME COQUILLART.— Reims, 1847.

3[e] ŒUVRES DE GUILLAUME DE MACHAULT. — Reims, 1849.

4[e] et 5[e]. ŒUVRES INÉDITES D'EUSTACHE DESCHAMPS. — Reims, 1849.

6[e] LE ROMAN D'AUBERY LE BOURGOING. — Reims, 1850.

7[e] LE ROMAN DU CHEVALIER DE LA CHARRETTE, par *Chrestien*, de Troyes, et *Godefroy*, de Lagny. Reims, 1850.

8[e] LES ŒUVRES DE PHILIPPE DE VITRY, évêque de Meaux. — Reims, 1850.

9[e] LES CHANSONNIERS DE CHAMPAGNE AUX XII[e] ET XIII[e] SIÈCLES. — Reims, 1850.

10[e] LE ROMAN DE GIRARD DE VIANE, par *Bertrand*, de Bar-sur-Aube. — Reims, 1850.

11[e] LES CHANSONS DE THIBAULT IV, COMTE DE CHAMPAGNE ET ROI DE NAVARRE. — Reims, 1851.

12[e] LE TORNOIEMENT DE L'ANTECHRIST, par *Huon*, de Méry. — Reims, 1851.

13[e] LES POÈTES DE CHAMPAGNE ANTÉRIEURS AU SIÈCLE DE FRANÇOIS I[er]. — Reims, 1851.

14[e] et 15[e]. RECHERCHES SUR L'HISTOIRE DU LANGAGE ET DU PATOIS DE CHAMPAGNE. — Reims, 1851.

16[e] LES ŒUVRES D'AGNÈS DE NAVARRE-CHAMPAGNE. — Reims, 1856.

17[e] LE ROMAN DE FOULQUE DE CANDIE, par *Herbert Leduc*, de Dammartin. — Reims, 1860.

18[e] LE ROMAN DES QUATRE FILS AYMON, PRINCES DES ARDENNES. — Reims, 1861.

19[e] LES ŒUVRES DE BLONDEL DE NÉELE. — Reims, 1862.

20[e] ROMANCERO DE CHAMPAGNE, 1[er] vol. — Première partie. — Chants religieux. — Reims, 1863.

Sous presse :

21[e], 22[e], 23[e], 24[e] et dernier vol. de la collection. — *Romancero de Champagne*, 2[e] et 3[e] partie. — Chants populaires et historiques de la Champagne.

ROMANCERO

DE

CHAMPAGNE

PREMIÈRE PARTIE

CHANTS RELIGIEUX

Tout l'univers est plein de sa magnificence :
Qu'on l'adore, ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais.
Son empire a des temps précédé la naissance ;
Chantons, publions ses bienfaits.

JEAN RACINE,
né à La Ferté-Milon.

REIMS

1863

1873

AUX BONNES GENS DE CHAMPAGNE

C'est à vous, Bonnes Gens, que je dédie mon livre; à vous qui croyez au passé de notre patrie, à l'avenir de notre existence; à vous qui priez le Dieu de votre mère; à vous qui gardez avec un juste orgueil la mémoire de nos ancêtres. Pour vous, l'histoire de France, celle de la liberté, de l'égalité politique ne datent pas de 1789. Que de fois déjà, dans les murs au milieu desquels j'écris ces lignes, que de fois n'ont pas avec succès retenti, ne retentiront pas encore avec un succès égal ces saintes paroles : — *Reddatis nobis libertates, quas nobis cum Rege Clodovœo stipulavit Pater Remigius !*

Les hommes de révolution, ces hommes qui croient préparer à perpétuité les destinées futures d'un peuple, parce qu'ils ont renversé les monuments de ses anciens jours, ont effacé de la carte de France le nom de la Champagne, de cette province qui tant de fois a versé le sang de ses enfants pour la défense du sol national; ils ont brisé les liens qui constituaient notre ancienne famille; ils se méfient de votre patriotisme ;

ils ont nié votre intelligence et vous gouvernent comme des suspects et des mineurs.

Un jour, et peut-être n'est-il pas loin, nos vieilles cités se demanderont de quel droit cette nuée de parvenus, d'égoïstes, d'écrivains prosternés aux pieds des belles filles de Babylone, contrôlent leurs vœux et leurs besoins. Un jour, elles leur diront : — « Bourgeois et manants du Parisis, si vous voulez manger du pain blanc de Gonnesse, gagnez-le. Laissez-nous nos ruisseaux, nos trésors et nos enfants : il nous faut notre part de libre arbitre, notre part de monarchie. »

Les hommes de cœur, comme vous, Bonnes Gens, subissent le joug, mais ne l'acceptent pas. Après la compression, l'explosion ; après le sommeil, le réveil. Aux trompettes qui le provoqueront, puissent se mêler les refrains du *Romancero de Champagne !*

Partout, en France, chaque année qui s'écoule voit se détacher une pierre de notre vieil édifice provincial. Chaque fois que les feuilles tombent dans nos forêts, un souvenir remonte aux cieux ; et quand s'en va la neige d'antan, chaque fois elle efface une empreinte. Dans nos villages, déjà la mémoire des vieillards hésite ou se tait. Les échos de nos humbles montagnes ne redisent plus les chansons de nos pères. Les sombres voûtes de nos grandes églises oublient nos chants légendaires, ces hymnes du peuple, faites par lui, pour lui, si longtemps par lui gardées. Encore quelques jours, et les chants de deuil et de joie, de guerre et de victoire, d'union et de bonheur ; ces chants qui, pendant des siècles, avaient fait la vie de nos devanciers, allaient périr et périr sans retour. Et les hommes de révolution

battaient des mains en disant : — « Les morts vont vite ! »

Mais partout, en France, les hommes de la tradition, les hommes de la nationalité leur ont répondu : — « L'œuvre d'anéantissement ne s'achèvera pas. Ce qui a vécu, revivra.» Bravement ils ont lutté contre le torrent : ils ont arrêté sa course. Nous avons fait comme eux : depuis vingt ans, nous glanons dans le champ du passé. A la gerbe que nous vous dédions, Bonnes Gens, sont venus se joindre les épis de l'amitié, de la confraternité. De fait, cette récolte était-elle à moi ? N'était-ce pas notre bien à tous ? J'ai tendu la main de tous côtés, et de tous côtés j'ai reçu le denier de Champagne.

Dans les Ardennes, MM. Nozot et Colin; à Châlons-sur-Marne, MM. Gillet et Peyre ; à Sens, M. Daudin; à Melun, MM. Grésy et Leroy; à Tonnerre, M. Le Maistre ; à Auxerre, M. Lorin ; à Provins, MM. Bourquelot et Michelin; à Reims, MM. L. Paris, P. Dubois, Brissart, Homo, l'abbé Cerf ; à Chaumont, M. Carnandet; à Troyes, M. Socard, m'ont ouvert les trésors de leur mémoire, les trésors de leurs collections. — D'autres, je l'espère, avant l'apparition de mes derniers volumes, apporteront leur pierre au monument que je reconstruis. Remerciez-les : ce n'est pas moi qu'ils ont voulu servir, c'est la vieille Champagne, c'est la mère patrie qu'ils ont saluée dans mon œuvre.

Qu'on ne demande pas de science à ce recueil : il n'est pas fait pour les érudits. Qu'on se garde bien d'y chercher, d'y relever des éléments de discussion politique ou religieuse : il n'est pas créé pour

les controverses de la théologie, pour la polémique des factions. Qu'on n'exige pas de lui les bases d'une histoire de Champagne : hélas ! on ne les y découvrirait pas.

Mon livre est celui des Bonnes Gens ; il est l'écho de la foi de nos pères, de leurs joies, de leurs passions ; il a pour auteur le peuple de nos campagnes, le peuple de nos cités, ce peuple dont nous sortons tous, riches et pauvres, vainqueurs et vaincus. *Le Romancero de Champagne* est un livre de famille.

Dans notre premier volume sont renfermées nos oraisons, nos légendes, nos pieuses complaintes, la prière pleine d'espoir, la prière pleine de reconnaissance.

Au second volume sont classés nos chants populaires, rondes enfantines, poésies de la tradition, villanelles, couplets de métiers, chansons satiriques, lestes rondeaux, gracieux virelais, gentilles ballades, joyeux vaudevilles. Vous tous, enfants d'une littérature sans prétention, nous vous avons recueillis aux bords de l'Aube et de la Marne, dans les montagnes des Ardennes, dans les vertes vallées qu'arrosent la Seine et l'Yonne, au milieu de ces rochers dont les flots écumeux de la Meuse et de la Sémoys viennent baigner le pied séculaire : les uns, fils de famille ; les autres, sans pères connus ; tous, vieux français ; tous, enfants du gai savoir, ont reçu l'hospitalité. Porte ouverte à la gaîté, à cette bonne gaîté qui chante et danse, qui rit et ne mord pas ; à cette honnête gaîté qui méprise les vilains mots, comme vous, Bonnes Gens, vous méprisez les vilaines

actions. Si, par hasard, de loin en loin, montre sa tête un couplet trop riche de bouquet, attendez pour le chanter l'heure à laquelle fillettes et jeunes garçons auront regagné leur blanc bercelet. Aux chansons ne demandez pas toujours sagesse et bon sens : mais honny soit qui mal y cherche !

A la troisième et dernière partie de notre recueil nous donnerons trois volumes. Là viendront se ranger à leur date les chants inspirés par les traditions historiques de notre province, par les épisodes de la grande épopée française qui donnent un rôle à nos pères. Autant que possible, nous avons banni de nos feuilles les personnalités blessantes, les outrages que se renvoyent les partis, tout ce qui peut irriter les passions sans les éclairer, tout ce qui peut raviver les blessures sans les guérir. Est-il sur la terre une seule race qui n'ait jamais failli ? Connaissez-vous une seule bannière qui n'ait sa tache ? La vie de l'homme, la vie des peuples n'est que la lutte du bien contre le mal. Le bien triomphe-t-il toujours sans combattre? N'oublions rien, mais n'insultons personne. Qu'un jour, alors que la France, lasse de divisions, de luttes et de servitude, comprendra qu'il n'y a pas de liberté sans le respect des lois traditionnelles, que votre *Romancero,* Bonnes Gens, reste le livre de votre foyer ! Quand vous lirez les rimes dictées par nos discordes, que votre cœur se serre, soit : mais relevez fièrement la tête. Notre histoire est une belle et noble histoire. Nos forêts et nos plaines sont les frontières de France, et nos pères les ont gardées intactes, sans marchander leur vie : ils étaient en face d'Attila dans les champs Catalauniques; ils étaient à Tolbiac, à Fontenay; ils triomphaient à Bouvines et mouraient à Crécy, en

criant : Vive le Roi ! vive la France ! En 1348, l'invasion anglaise se brise contre les remparts de Reims. C'est en Champagne que naît Jeanne d'Arc; c'est la Champagne qui fait digue à l'ambition des ducs de Bourgogne. A Mézières, Bayard arrête les armées de Charles-Quint. A Rocroy, Louis de Bourbon anéantit les troupes de l'empire. Nos milices, à Denain, dignes de leur vieux roi, sauvent l'honneur des fleurs-de-lis. Plus près de notre temps, qui combattait dans les défilés de l'Argonne, sur le plateau de Valmy? Plus près de nous encore, alors que la Providence châtiait un conquérant insatiable et frappait la France, coupable d'une soumission aveugle, du plus terrible, du plus humiliant des fléaux, l'invasion étrangère, qui combattait contre les aigles du Nord? Qui? si ce n'est vous, Bonnes Gens de Champagne.

Vous avez le droit de chanter les gloires et les malheurs du pays ; vous avez le droit de lui dire :—« A tes bons, à tes mauvais jours nous avons pris part ; tes victoires, nous y étions; tes désastres, nous les avons supportés avec courage. » C'est aux bords de la Vesle qu'est venue se convertir au christianisme, à la civilisation, la première dynastie de nos rois ; dans la forêt de nos Ardennes est le berceau des Carlovingiens ; c'est dans les murs de Reims que les fils d'Hugues Capet demandaient, de règne en règne, au ciel et au peuple la conservation de leur couronne.

Avec un passé comme le nôtre, nous n'avons pas besoin de demander à l'avenir de l'intelligence et du patriotisme. Suivons la route frayée par nos ancêtres, nous qui avons des ancêtres, nous qui ne les renions pas : c'est celle du bon renom et de l'indépendance.

Aimons tout ce qu'ils ont aimé ; chantons tout ce qu'ils ont chanté : les dames et l'honneur, la gloire et la liberté, la France et ses rois, le Dieu qui protége la patrie et les Bonnes Gens !

Reims, ce 1er Janvier 1863.

Prosper TARBÉ.

criant : Vive le Roi ! vive la France ! En 1348, l'invasion anglaise se brise contre les remparts de Reims. C'est en Champagne que naît Jeanne d'Arc ; c'est la Champagne qui fait digue à l'ambition des ducs de Bourgogne. A Mézières, Bayard arrête les armées de Charles-Quint. A Rocroy, Louis de Bourbon anéantit les troupes de l'empire. Nos milices, à Denain, dignes de leur vieux roi, sauvent l'honneur des fleurs-de-lis. Plus près de notre temps, qui combattait dans les défilés de l'Argonne, sur le plateau de Valmy? Plus près de nous encore, alors que la Providence châtiait un conquérant insatiable et frappait la France, coupable d'une soumission aveugle, du plus terrible, du plus humiliant des fléaux, l'invasion étrangère, qui combattait contre les aigles du Nord ? Qui ? si ce n'est vous, Bonnes Gens de Champagne.

Vous avez le droit de chanter les gloires et les malheurs du pays ; vous avez le droit de lui dire :—« A tes bons, à tes mauvais jours nous avons pris part ; tes victoires, nous y étions; tes désastres, nous les avons supportés avec courage. » C'est aux bords de la Vesle qu'est venue se convertir au christianisme, à la civilisation, la première dynastie de nos rois ; dans la forêt de nos Ardennes est le berceau des Carlovingiens ; c'est dans les murs de Reims que les fils d'Hugues Capet demandaient, de règne en règne, au ciel et au peuple la conservation de leur couronne.

Avec un passé comme le nôtre, nous n'avons pas besoin de demander à l'avenir de l'intelligence et du patriotisme. Suivons la route frayée par nos ancêtres, nous qui avons des ancêtres, nous qui ne les renions pas : c'est celle du bon renom et de l'indépendance.

Aimons tout ce qu'ils ont aimé ; chantons tout ce qu'ils ont chanté : les dames et l'honneur, la gloire et la liberté, la France et ses rois, le Dieu qui protége la patrie et les Bonnes Gens !

Reims, ce 1er Janvier 1863.

PROSPER TARBÉ.

dites à haute voix : « Apôtres de 1789 ! » Style officiel : c'est le bon. Permis à vous d'ajouter, mais tout bas : « Les bons apôtres ! » Enfin, quand, sur nos places publiques, à la Bourse, à la Halle et même ailleurs, vous entendrez hommes et femmes chanter :

J'ai des pommes à vendre,
Moi,
J'ai des pommes à vendre,

dites hardiment,... non, dites tristement : « Pauvre France ! »

Les générations se succèdent, mais toutes elles ont chanté ; toutes elles chantent ; toutes, sous notre ciel joyeux, elles chanteront. Le vieux monde n'a jamais fait autre chose. De l'orient à l'occident, dans le temps où le soleil tournait autour de la terre, et depuis que la terre tourne autour du soleil, on a toujours chanté. Le roi David chantait et dansait. Anacréon buvait et chantait. Catulle aimait et chantait. Si la France n'a pas inventé la chanson, le Français, né malin (c'est l'opinion de Boileau), créa le vaudeville. Bernis n'a-t-il pas dit :

Fille aimable de la Folie,
La Chanson naquit parmi nous ;
Souple et légère, elle se plie
Au ton des sages et des fous.

Cet acte de naissance pourrait bien être une supposition d'enfant. Les Grecs et les Romains avaient des chansons d'amour, de table, de combat. Les couplets satiriques sur les bonnes fortunes de César sont inconnus, mais célèbres. Les Gaulois, ces amis des choses nouvelles, des jeunes filles et des vieux vins, savaient de gaillardes chansonnettes : elles faisaient le bonheur du roi Théodoric. Pour un Goth, et même un Wisigoth, ce n'était pas mal. Le bon roi Dagobert, c'est sa légende rimée qui nous l'apprend, aimait les bons mots et les vers. Charlemagne fit mettre en chansons les victoires et conquêtes des Francs, car, en France, il y eut toujours des victoires et conquêtes. Pendant plusieurs siècles, Celtes, Gallo-Romains, Germains récitèrent des couplets latins ou tyois. Sous les premiers Capétiens, on rimait encore en *us*. C'est dans la langue d'Horace qu'Abailard écrivait les chansons de sa jeunesse, que saint Bernard composait celles qu'on lui prête.

PRÉFACE

« Dis-moi qui tu hantes, écrivait un sage, je te dirai qui tu es. » — Ne peut-on pas ajouter : « Dis-moi ce que tu chantes, je te dirai qui tu es. » Entendez-vous doucement murmurer ces premiers vers d'une ancienne chanson :

> Charmante Gabrielle,
> Percé de mille dards...

dites hardiment :—« Ganache ! » avec les muses d'état, ou : « Vieux Français, » style d'un parti trop vivace au gré de certaines gens. Quand près de vous retentit par hasard ce refrain belliqueux :

> En avant, marchons
> Contre leurs canons !

dites sans crainte : « Martyr du plus saint des devoirs, » style de feu M. de La Fayette, ou : « Preux de barricades » (appréciation du faubourg Saint-Germain). Vos oreilles sont-elles émues au son de ce formidable final :

> Qu'un sang impur arrose nos sillons !

dites nettement, avec la *Gazette de France :* « Terroriste ! » avec les libres penseurs : « Homme de l'avenir, patriote intègre. » Ecoutez encore : de tous côtés, on entonne ce chant, réminiscence des croisades :

> Partant pour la Syrie,
> Le jeune et beau Dunois....

Alors prompte à s'avancer,
La Chanson répondait : France!
Les gardes laissaient passer (1)!

Alors au Palais-Royal, à Blois, à Saint-Germain fleurissent les noëls de cour, si vifs, si mordants. Sur le Pont-Neuf se débitent les chansons populaires qui gardent son nom. Le règne de ce grand roi, qui tint toute l'Europe en respect, ne put faire taire la Chanson. On a composé son histoire entière avec les couplets publiés de 1644 à 1714 (2).

Le grand Condé ne dédaignait pas de lutter avec Bensérade. On prête des chansons à Louis XV. Louis XIII en composa certainement. Celles d'Henri IV sont connues et ne périront pas. La Chanson, en France, est la poésie nationale, celle du peuple. Nos princes la cultivaient.

Au XVIIIe siècle, la royauté française était un gouvernement absolu, tempéré par des chansons. Ce qu'on n'osait pas dire, on le chantait. Mais sait-on jamais s'arrêter? On chanta bientôt ce qu'on n'aurait jamais dû ni dire, ni penser. Le scepticisme, l'irreligion, la licence des mœurs, la philosophie, la révolution anarchique eurent bientôt leurs poètes! Et ce fut au milieu des chansons que s'écroula la monarchie la plus ancienne, la plus noble, la plus nationale des monarchies de l'Europe.

La *Constitution en vaudevilles*, la *République en vaudevilles*, les *Actes des apôtres* mêlèrent leurs refrains railleurs aux rimes sanglantes de la *Marseillaise*, aux strophes homicides de la *Lanterne*. Pendant les mauvais jours, cette société plus spirituelle que sage fut réduite à répéter sur tous les tons ces vers de Fabre d'Eglantine :

Il pleut, il pleut, bergère:
Presse tes blancs moutons.
Allons dans ma chaumière,
Bergère, vite, allons!
J'entends sur le feuillage
L'eau qui tombe à grand bruit :

(1) *La Muse en fuite*, 1821. — M. J.-P. de Béranger.

(2) *Histoire du règne de Louis XIV en chansons*. — Sautereau de Marsy et Noel, 4 volumes in-8°, 1793.

Enfin, apparaît la Chanson française; du rhythme latin, elle fait la rime, ce qui n'a rien de commun. Alors naît la lutte du bon sens contre la consonnance : de là vient que tant de chansons, même les plus populaires, n'ont souvent ni rime ni raison. Fille de la langue latine, par respect pour sa mère, elle n'ose pas s'émanciper du premier pas; elle imagine des couplets moitié français, moitié latins : telle est la pòésie *farcie*. Bientôt entre en scène la chanson de geste, la chanson aux trois mille strophes, aux trente mille vers, l'aïeule de nos poèmes chevaleresques, de notre école romantique. Elle oublie rapidement l'histoire pour se jeter à corps perdu dans la fantaisie. D'elle naissent tour-à-tour légendes, fabliaux, complaintes, récits qui effrayent et charment tour-à-tour les veillées du Moyen-Age. Au nord, les trouvères ; au midi, les troubadours célèbrent l'honneur et l'amour ; ils inventent les refrains pleins de malice, les refrains excentriques, les *larifla*, les *faridondaine*, ces syllabes bizarres qui enivrent la raison et font rire partout et à tout âge.

L'imprimerie, dès qu'elle est acceptée par la vieille société, se trouve en face de la Chanson : mais elle tue la tradition orale; devant la découverte de Guttenberg s'évanouissent les chants des époques mérovingienne, carlovingienne, les chants des Xe et XIe siècles. La calligraphie ensevelit avec soin dans d'épais volumes les chansons qui souriaient aux dames, depuis Philippe-Auguste jusqu'au brave et malheureux Philippe de Valois. L'imprimerie accueille avant tout les poésies nouvelles. Les livres se multiplient. La science rébarbative, l'esprit d'examen sec et sceptique, la critique jalouse et minutieuse prennent position ; mais la Chanson rit à leur barbe. La Réforme, avec ses airs de puritaine, est obligée de chanter. La guerre civile entonne des couplets tantôt gaillards, tantôt menaçants, tantôt pleins de joie et d'insouciance. En France, on se bat, mais on aime; on s'égorge, mais on chante. Concini meurt assassiné : — « Comment apprendre à la maréchale cette terrible nouvelle ?» disent les dames de la Cour à la reine. — « Eh bien ! qu'on la lui chante !» répond Marie de Médicis, cette Italienne qu'un coup de poignard n'effrayait pas. Les chansons du XVIIe siècle font oublier celles qui les précèdent. La Fronde ne s'en fait pas faute. — «Ils chantent, ils payeront,» disait Mazarin. Les Mazarinades assiégent le Louvre.

Au qui-vive d'ordonnance

non votés par les Etats. Qui résiste au terrible cardinal? C'est la Chanson. Qui reste debout après la lutte? Le fameux refrain de *Lanturlu* (1).—La monarchie des fleurs-de-lis, le palladium de la vieille nationalité française, recule trois fois devant de nouvelles dynasties, soit; mais la Chanson, sans s'émouvoir, répète encore d'un bout à l'autre du royaume :

Vive Henry quatre!
Vive ce roy vaillant!

N'avons-nous pas vu renaître naguère ce chant vieux d'un demi-siècle :

Honneur à la plus belle
Et gloire au plus vaillant (2)!

N'est-il pas aussi sorti de ses cendres, ce chant de M. J.-P. de Béranger :

Salut, petit cousin germain :
D'un lieu d'exil j'ose t'écrire.

La Chanson parfois s'allonge en vieillissant: *crescit eundo.* Pour elle, le printemps est éternel, et de nouveaux rameaux lui viennent, qui sait comment? Les chansons de *M. de la Palisse*, de *l'invincible Marlborough*, ont été mille fois rajeunies et augmentées. Celle du bon *roi Dagobert* n'a pas de fin connue : chaque âge lui donne son couplet. Nous n'avons vu nulle part celui que voici :

Le bon roy Dagobert
Vouloit met' Paris à l'envers :
Le grand saint Eloy
Lui dit : O mon roy!
Votre Majesté
Veut donc se ruiner.
— Bah! bah! lui dit le roy,
Mon cher fils payera pour moy (3).

La Chanson se développe et se raccourcit suivant les

(1) Henry Martin, *Histoire de France*, t. XI, p. 327.

(2) *Partant pour la Syrie.* — De la Borde.

(3) Le roi Dagobert mourut en 633. Son fils, Sigebert II, lui succéda. — Note savante.

temps. Audacieuse et fluette, semblable au serpent, elle passe partout et siffle tout. Comme les puissances absolues, elle a ses jours de largesse, ses jours de caprices malicieux; elle donne la gloire et inflige le ridicule; elle porte aux nues ses favoris, et, le lendemain, elle les précipite dans la boue. — Que n'a-t-elle pas fait pour immortaliser, tantôt le grand Napoléon, tantôt un simple chat, celui de la mère Michel, le plus célèbre des chats perdus? — Sans elle, qui connaîtrait les exploits du prince d'Orange à Namur? Que ne lui doivent pas les cadets de certaines races, par exemple, les puînés des familles Roussel et Buteux!

La Chanson est, pour ainsi dire, en France, la langue nationale; dans le style familier, ne dit-on pas: — Que me chantez-vous là? — Pour suivre le ton de la conversation, elle accepte la forme du dialogue. Pour aller plus vite au gré de la capricieuse idée, elle prend cet habit d'arlequin qu'on nomme le *pot-pourri*. Sous ce costume, elle change son rhythme et ses airs avec une mobilité toute gauloise. Elle n'en aime pas moins les choses graves; elle adore les cérémonies, à les raconter elle excelle. S'agit-il d'une entrée triomphale, vite elle entonne ce récitatif majestueux:

Ainsi qu'Alexandre le Grand,
A son entrée à Babylone.

Voit-elle passer une marche officielle et politique, vite de répéter:

Quand trois cannes vont aux champs,
La première va devant, etc.

Assiste-t-elle à l'installation d'un haut dignitaire, que dit-elle en son nom:

Que Pantin serait content,
S'il avait l'art de vous plaire!
Que Pantin serait content,
S'il vous plaisait en dansant!

Et que lui répond-elle sur un autre air:

Paillasse, mon ami,
Ne saute pas à demi,
Pour gagner la pièce ronde!
Paillasse, mon ami,

Ne saute pas à demi,
Pour plaire à tout le monde (1)!

Parfois, se donnant un aspect soucieux et grave, et d'un ton de Cynéas, elle dit aux princes tentés d'envoyer leurs troupes dans les quatre parties du monde :

Le bon roy Dagobert
Vouloit conquérir l'univers :
Le grand saint Eloy
Lui dit : — O mon roy,
Voyager si loin
Donne du tintouin.
— C'est vrai, lui dit le roy,
Il vaudroit mieux rester chez soy.

De la gamme grave, elle descend volontiers à la gamme funèbre ; elle conduit dans la tombe, avec les honneurs dus à leur rang, MM. de Marlborough et de la Palisse ; émule de Bossuet, elle prononce leur oraison funèbre, et quand la patrie perd un grand homme de guerre, la Chanson, avec émotion, s'écrie :

Regretté de ses soldats,
Il mourut digne d'envie ;
Et le jour de son trépas
Fut le dernier de sa vie (2).

Si l'on emporte au lieu du repos un de ces hommes qui ne comptent pas les échelons de leur honorable carrière par les révolutions de leur pays, un de ces hommes qui n'ont jamais vendu leur honneur, ni fait lucre de leur conscience, la Chanson, avec ses larmes, verse ce refrain :

Feu, feu Monsieur Mathieu,
Etait un singulier homme!
Feu, feu Monsieur Mathieu
Etait comme
On en voit peu (3).

La chanson la plus innocente devient parfois crimi-

(1) *Paillasse*, chanson de M. J.-P. DE BÉRANGER.
(2) Chanson de *M. de la Palisse*.
(3) *M. Mathieu*. — DÉSAUGIERS.

nelle. Dans la bouche des enfants terribles, elle prend un sens imprévu. Je suis intimement lié (pourquoi n'en pas convenir ?) avec un perroquet gris, beau parleur, chanteur infatigable ; il ne peut voir entrer dans le salon qu'il habite un de nos gros bonnets sans dire :

J'avais juré d'aimer Hélène :
Sur une feuille de verveine
Souffla le vent ;
Il emporta la feuille et le serment,
Oui, le serment ;
Il emporta la feuille et le serment.

Ceci est entre nous, s'il vous plait : il ne faut compromettre personne, pas même les perroquets gris. La Chanson a mené bien des gens à la Bastille sous l'ancien régime, à l'échafaud sous le règne de la liberté, en prison, en exil dans des temps pleins de prétention au libéralisme. Le pouvoir a maintes fois exercé sur elle de terribles représailles, mais, dans cette lutte, elle n'a jamais péri. Sa devise est : — Rira bien, qui rira le dernier. Le corbeau crie en achevant les blessés, le vautour crie en déchirant les morts, les serins en cage chantent l'air que leur maître leur a dicté. Gais pinsons, libres enfants du bocage, restez fidèles au chant des bois. Aux cors des veneurs en grande livrée, au sifflet du fauconnier brodé sur toutes les coutures, aux aboiements des chiens accouplés, répondez en chantant l'antienne qu'on chantera dans cent ans.

L'histoire de la Chanson en France est la même qu'en Champagne : on a de tout temps chanté sous notre ciel ; qui peut en douter ? Dans le nord, c'est sur notre sol crayeux que la civilisation romaine a planté sa premiere tente, et les poésies des Druides dûrent rapidement s'y mêler à celles d'Horace, aux chants des légionnaires. Les Mérovingiens tinrent leurs cours à Soissons, à Reims, à Metz. Les palais des Clovis, des Thierry, des Clotaire entendirent longtemps des refrains germaniques ou latins. Les Carlovingiens, rudes enfants de nos Ardennes, firent retentir dans nos montagnes les chansons de chasse aux sons éclatants, les chansons de guerre aux cris belliqueux. Si les nymphes de nos bois le voulaient bien, elles nous conteraient en rimes contemporaines les joyeux exploits de ce bon roi Dagobert, qui allait à la chasse même en hiver ; de ce Pépin, qui terrassait lions et taureaux ; de ce glorieux saint Hubert, le patron

de l'Ardenne, le patron des veneurs. Ruines de nos vieux castels, redites-nous les chants de ces repas sans fin, les chants de ces victoires sans nombre, entonnés par les hommes d'armes du grand Charles, les lais passionnés des derniers bardes, les lais amoureux des premiers ménestrels; racontez-nous comment la Chanson luttait contre Attila dans les plaines de Châlons sur-Marne, comment elle ramenait dans les murs de Reims le vainqueur de Tolbiac; confiez-nous à voix basse les doux propos que murmurait à l'oreille des jolies femmes de l'Austrasie Childéric, ce diable à quatre, qui, digne prédécesseur d'un de nos rois populaires, avait le triple talent

De boire et de battre
Et d'être un vert galant.

La Chanson des Francs, au IXe siècle, au Xe, fait entendre ses accents expirants à Reims, puis à Laon. Les fils de Clovis et de Charlemagne ne sont plus rien; la poésie qui les a glorifiés se tait. Le soleil se lève à Paris, les Muses y courent. La langue d'*oïl* est née; bien plus, on la parle sur le trône; les ménestrels vont l'adopter. Vainement la bourgeoisie lettrée, nos universités dans leurs fêtes, chantent encore en latin. La rime française fait ses premiers pas à la cour du roi Robert, sur les plateaux de la Brie.

Des princes issus du sang de Charlemagne, héritiers des gouverneurs de la ville de Meaux, au milieu de l'anarchie occasionnée par la chute de l'empire, fondent une seigneurie, puis un comté puissant. Ils sont riches et généreux, et bientôt à la cour de Champagne arrivent musiciens et ménestrels, trouvères et troubadours; avec eux, dans nos villes, résonnent amoureuses mélodies et joyeuses chansonnettes. Marie de France, notre aimable comtesse, tient à Troyes une cour d'amour : on y plaide en chansons, en chansons s'y rendent de galants arrêts. L'étoile du gai savoir est levée : comme celle de Vénus, elle brille d'un éclat sans pareil. Rois, ducs et comtes forment autour d'elle une étincelante pléiade. Alors, vive la Chanson! vivent ceux qui la composent! vivent ceux qui la disent! à eux les chaînes d'or, à eux le doux sourire des dames, à eux la main des nobles seigneurs. Sur leurs pas, ils sèment les fleurs et les plaisirs; ils donnent la gloire et l'immortalité. « Salut aux fils des preux! » disent-ils, et les fils des preux leur répondent : « Salut aux ménestrels! » — Et pendant plus de deux

nelle. Dans la bouche des enfants terribles, elle prend un sens imprévu. Je suis intimement lié (pourquoi n'en pas convenir ?) avec un perroquet gris, beau parleur, chanteur infatigable ; il ne peut voir entrer dans le salon qu'il habite un de nos gros bonnets sans dire :

J'avais juré d'aimer Hélène :
Sur une feuille de verveine
Souffla le vent ;
Il emporta la feuille et le serment,
Oui, le serment ;
Il emporta la feuille et le serment.

Ceci est entre nous, s'il vous plait : il ne faut compromettre personne, pas même les perroquets gris. La Chanson a mené bien des gens à la Bastille sous l'ancien régime, à l'échafaud sous le règne de la liberté, en prison, en exil dans des temps pleins de prétention au libéralisme. Le pouvoir a maintes fois exercé sur elle de terribles représailles, mais, dans cette lutte, elle n'a jamais péri. Sa devise est : — Rira bien, qui rira le dernier. Le corbeau crie en achevant les blessés, le vautour crie en déchirant les morts, les serins en cage chantent l'air que leur maitre leur a dicté. Gais pinsons, libres enfants du bocage, restez fidèles au chant des bois. Aux cors des veneurs en grande livrée, au sifflet du fauconnier brodé sur toutes les coutures, aux aboiements des chiens accouplés, répondez en chantant l'antienne qu'on chantera dans cent ans.

L'histoire de la Chanson en France est la même qu'en Champagne : on a de tout temps chanté sous notre ciel ; qui peut en douter ? Dans le nord, c'est sur notre sol crayeux que la civilisation romaine a planté sa premiere tente, et les poésies des Druides dûrent rapidement s'y mêler à celles d'Horace, aux chants des légionnaires. Les Mérovingiens tinrent leurs cours à Soissons, à Reims, à Metz. Les palais des Clovis, des Thierry, des Clotaire entendirent longtemps des refrains germaniques ou latins. Les Carlovingiens, rudes enfants de nos Ardennes, firent retentir dans nos montagnes les chansons de chasse aux sons éclatants, les chansons de guerre aux cris belliqueux. Si les nymphes de nos bois le voulaient bien, elles nous conteraient en rimes contemporaines les joyeux exploits de ce bon roi Dagobert, qui allait à la chasse même en hiver ; de ce Pépin, qui terrassait lions et taureaux ; de ce glorieux saint Hubert, le patron

çaise se rit de l'effroyable pasteur qui nous mène tous au tombeau. Aux générations qui viennent elle dit les couplets dont elle a bercé les générations qui partent. Aux bords de ce gouffre

Où s'en va toute chose,
Où va la feuille de rose,
Où va la feuille de laurier,

elle s'arrête, insouciante, et sourit à tous ceux que le torrent va bientôt emporter. Partout alors, dans notre province, on chantait aux moissons, on chantait aux vendanges, quand la Philosophie s'avisa de découvrir les droits de l'homme, puis une foule de constitutions formulées en faveur du peuple français : chansons ! chansons ! — Alors, révolutions de mœurs, de société, plans de réformes : chansons ! chansons ! Puis expéditions lointaines, sanglantes, victoires, malheurs, invasions, les étrangers en Champagne, les Anglais encore une fois à Paris : complaintes ! complaintes ! — Puis encore débats parlementaires, luttes de la presse, problèmes industriels, théories sociales, programmes politiques, discours dorés comme des pilules, trompettes et mirlitons du progrès :

Chansons ! chansons !
Vous qui voulez des chansonnettes,
Venez, venez en faire emplette,
Fill's et garçons.
Fermez la bouche ; ouvrez l's oreilles,
Et vous entendrez des merveilles :
Chansons ! chansons (1) !

Et depuis il en pleut ; les quais, les ponts, les foires les portent en guirlandes. Comme nos grands hommes, elles se détrônent les unes les autres. Aux dernières venues tout honneur. Des petits livres de Troyes on ne veut plus ; des complaintes aux brillantes images, des légendes imprimées en Lorraine, on ne veut plus. Il faut du nouveau, du nouveau, toujours du nouveau. Metz, Epinal, où mourut le bon roi Dagobert, Wissembourg sont aux abois, et dans nos contrées on entend les vieux marchands de chansons débiter sur leur déchéance une dernière complainte, dont voici la fin :

Adieu, chansons de mon jeune âge,

(1) *Le Marchand de Chansons*. FAVART.

siècles, la Chanson a conduit nos princes, nos hommes d'armes, nos hommes de cœur aux pieds des dames, à la victoire, en Angleterre, à Constantinople, à Jérusalem ; elle les a faits ducs, rois, empereurs. — Honneur et longue vie à la Chanson de Champagne !

Mais tout passe sur la terre. Le comté de Champagne prit fin : les ménestrels, encore une fois, suivirent le cours de la Seine et retournèrent à la grand'ville. Bientôt commença la longue lutte de la France contre l'Angleterre. Cette ère de notre histoire littéraire est misérable comme notre histoire politique. Crécy, Poitiers, Azincourt ont fermé la bouche de nos poètes. Jamais ces noms n'ont attristé leurs vers.

Cependant Guillaume de Machault chante, malgré nos malheurs : l'amour, en France, ne connaît pas de revers. Eustache Deschamps, le bailli de Fismes, la muse patriotique, lance ses patriotiques ballades contre nos éternels ennemis ; il prêche en vers énergiques la guerre nationale ; il appelle sur Albion la haine de tous les peuples, et prédit sa chute future :

Tant qu'on dira :
Angleterre fut cy !

Par la grâce de Dieu, une bergère de Champagne, Jeanne d'Arc, ramène la victoire sous nos drapeaux ; sous la bannière triomphante des lis, renaissent le bonheur, l'union et la gaité. La Chanson, lasse de sanglantes épopées, conduit encore une fois la ronde aux bonds joyeux, préside aux noces bruyantes, ferme nos plaies saignantes et rouvre pour un temps le temple de la Concorde.

Les siècles marchent. L'imprimerie, la Renaissance, la Réforme marquent de leur cachet les lettres champenoises. La ville de Troyes ne songe plus aux cours d'amour, mais ses typographes recueillent la Chanson, les noëls du moment ; ils inventent la *Bibliothèque bleue*, et, pendant deux cents ans, ils éditent les couplets récités à la cour des derniers Valois, à celle des premiers Bourbons. Sous leurs presses, la légende vieillie, l'oraison ancienne se rajeunissent et restent populaires ; les complaintes pieuses ou romanesques se perpétuent. Grâce aux imprimeurs troyens, aux dépens desquels vivent mille plagiaires, la Chanson fran-

romains il ne reste rien, l'esprit qui les dicta se retrouve dans nos traditions populaires. Les psaumes de la Bible font et feront d'âge en âge l'admiration de l'homme lettré, la consolation de l'homme souffrant. Les hymnes que nos premiers pasteurs composèrent en l'honneur de nos martyrs, sont et seront toujours la gloire de nos missels. La poésie et la foi se tiennent par la main. Que de nobles prières, que d'élégantes litanies elles ont créées! Quand la langue latine a laissé la place à notre idiome, elle lui a confié la noble tâche de chanter à son tour les grandeurs, les bontés du Très-Haut, et dès ses premiers jours, la langue d'*oil* s'est empressée de remplir sa mission. Aux chants chrétiens écrits en français dans notre province, naturellement nos premières pages appartiennent.

Nos poésies religieuses ne sont souvent que des traductions, des imitations des chants écrits dans la langue de Virgile. De même qu'il est des cantiques latins qui ne sont pas loin du français du lendemain, il est des cantiques français très-rapprochés du latin de la veille. Nous en citerons quelques-uns qui sont mélangés de français et de latin; ces poésies farcies, monuments de transition, de transaction entre le passé qui fuit et l'avenir qui s'avance, ont été longtemps en usage dans les églises de Champagne et de Vermandois. Nous en connaissons un assez grand nombre; nous n'en publierons que quelques-uns. De ces chants, ceux-ci nous sont parvenus tels qu'ils ont été conçus; ceux-là, renouvelés d'âge en âge, ne sont plus que des échos affaiblis de voix qui chantaient il y a bien longtemps. Nous y joignons les sévères oraisons, bases de la religion chrétienne; les gracieuses prières adressées à la Vierge, le lis de la virginité, le miroir des jeunes mères; les chants qui réclament auprès du Seigneur l'intercession des Apôtres, des martyrs morts en proclamant la dignité de la femme, l'égalité réelle, la vraie fraternité, pour asseoir sur des bases éternelles le dogme de l'immortalité de l'âme, du libre arbitre, la récompense du bien, le châtiment du mal.

Nous n'avons pas oublié les hymnes en l'honneur des apôtres, des patrons de la Champagne; en l'honneur de nos premiers évêques, morts victimes de leur foi, morts en défendant nos villes contre les Barbares. Nous n'avons pas oublié les proses écrites en mémoire des jeunes filles mortes sous notre ciel, modèles de courage et de chasteté. — Toutes ces

Légendes et couplets touchants !
Maintenant, et c'est bien dommage,
Il faut aux gens de mon village
D'autres plaisirs et d'autres chants (1).

Non, braves ménestrels, la *Bibliothèque bleue* n'est pas allée rejoindre M. de Marlborough. Les légendes, les chants qui sourirent à nos pères ne sont ni morts ni enterrés : aux quatre coins de leur tombe on n'a pas encore planté le romarin. Les voilà; mais

J' n'en dis pas davantage,
Mironton, mironton, mirontaine,
J' n'en dis pas davantage,
Car en voilà-z-assez.

Et l'on pourrait me crier : Chansons ! chansons!

Hâtons-nous de terminer par quelques mots sur le contenu de notre premier volume.

S'il est quelque chose sur la terre qui traverse les âges sans vieillir, c'est le sentiment religieux, c'est l'hommage de l'humble et faible créature au Créateur éternel et tout-puissant. Les plus anciens monuments de notre histoire sont les pierres druidiques, les tables des sacrifices, les débris des temples gallo-romains et leurs autels aux quatre faces. Au Moyen-Age, à l'époque féodale, ce qui a survécu, c'est l'église lourde et massive des Goths et des Normands, l'église romane à la noble architecture, l'église ogivale aux élégants arceaux, aux coquettes aiguilles. Quand les flots de poussière soulevés par les tempêtes humaines sont retombés sur le sol, que retrouve-t-on debout au milieu des ruines ? La religion. Au plus haut des cieux, que les passions de la terre ne peuvent à toujours voiler de nuages, brille éternellement le signe de celui qui précède tout, qui a tout fait, qui survit à tout, Jéhovah.

Ce qui est vrai pour les monuments de pierre l'est aussi pour ceux de la littérature. Si des chants gaulois et gallo-

(1) *Complainte du vieux marchand de chansons*. — Le Postillon de Lorraine, 1861.

romains il ne reste rien, l'esprit qui les dicta se retrouve dans nos traditions populaires. Les psaumes de la Bible font et feront d'âge en âge l'admiration de l'homme lettré, la consolation de l'homme souffrant. Les hymnes que nos premiers pasteurs composèrent en l'honneur de nos martyrs, sont et seront toujours la gloire de nos missels. La poésie et la foi se tiennent par la main. Que de nobles prières, que d'élégantes litanies elles ont créées! Quand la langue latine a laissé la place à notre idiome, elle lui a confié la noble tâche de chanter à son tour les grandeurs, les bontés du Très-Haut, et dès ses premiers jours, la langue d'*oïl* s'est empressée de remplir sa mission. Aux chants chrétiens écrits en français dans notre province, naturellement nos premières pages appartiennent.

Nos poésies religieuses ne sont souvent que des traductions, des imitations des chants écrits dans la langue de Virgile. De même qu'il est des cantiques latins qui ne sont pas loin du français du lendemain, il est des cantiques français très-rapprochés du latin de la veille. Nous en citerons quelques-uns qui sont mélangés de français et de latin; ces poésies farcies, monuments de transition, de transaction entre le passé qui fuit et l'avenir qui s'avance, ont été longtemps en usage dans les églises de Champagne et de Vermandois. Nous en connaissons un assez grand nombre; nous n'en publierons que quelques-uns. De ces chants, ceux-ci nous sont parvenus tels qu'ils ont été conçus; ceux-là, renouvelés d'âge en âge, ne sont plus que des échos affaiblis de voix qui chantaient il y a bien longtemps. Nous y joignons les sévères oraisons, bases de la religion chrétienne; les gracieuses prières adressées à la Vierge, le lis de la virginité, le miroir des jeunes mères; les chants qui réclament auprès du Seigneur l'intercession des Apôtres, des martyrs morts en proclamant la dignité de la femme, l'égalité réelle, la vraie fraternité, pour asseoir sur des bases éternelles le dogme de l'immortalité de l'âme, du libre arbitre, la récompense du bien, le châtiment du mal.

Nous n'avons pas oublié les hymnes en l'honneur des apôtres, des patrons de la Champagne; en l'honneur de nos premiers évêques, morts victimes de leur foi, morts en défendant nos villes contre les Barbares. Nous n'avons pas oublié les proses écrites en mémoire des jeunes filles mortes sous notre ciel, modèles de courage et de chasteté. — Toutes ces

Pour la jeunesse, pour l'homme mûr, pour le vieillard, la veille de Noël était une fête patriarchale. Dans chaque famille, les chefs de la race, l'homme aux cheveux blancs, l'aïeule au front vénéré convoquaient autour du foyer témoin de tant de naissances, sous le toit qui devait les voir mourir, leurs fils et les fils de leurs fils ; autour d'eux se groupaient les parents, les alliés et ceux de leurs amis auxquels personne ne pouvait dire : Mon bon père, ma sœur chérie. Dès le matin, l'âtre de la grande cheminée était balayé avec soin ; on y faisait une belle couche de cendres blanches. Dessus dressé, le lit du feu se composait de sarments bien secs, d'éclats de charme prêts à s'enflammer. A la fin du jour, après le travail, alors que sonnait l'heure du repos, tous les invités se rendaient gaîment sous le toit des ancêtres. Là, en grande cérémonie, on plaçait dans les vastes flancs du foyer hospitalier, sur le lit qui l'attendait, la bûche de Noël, la *soque* de Noé, la *couqùe* de Noël. Le nom de cette souche, au joyeux aspect, variait suivant le patois de Champagne. On la choisissait lourde, forte, puissante, au besoin ayant racines ou branches. Une bûche de Noël de bon choix devait durer quatre jours. Hommes, femmes, jeunes filles, jeunes garçons se mettaient à genoux et priaient Dieu de bénir à toujours la famille et sa maison. Puis, sur la soque bien installée, on jetait quelques gouttes d'eau bénite. Enfin, au milieu des encouragements de l'assemblée, le doyen, d'une main tremblante de vieillesse, allumait les sarments. Quand la flamme, en pétillant, éclairait de sa blanche lumière les coins les plus obscurs de la grande salle, quand s'élevait la gerbe d'étincelles éblouissantes, que de cris de joie ! que de battements de mains ! Et chacun de crier gaîment : «Noël ! Noël !» — Alors commençait la veillée. Alors, pour attendre minuit, l'heure sainte, l'heure de la nativité du Christ, l'heure de la messe traditionnelle, on chantait des noëls, chansons de joie et de piété, chansons naïves et religieuses. Chacun disait le sien, et tous en chœur répétaient final et refrain. Devant le feu chauffait l'hypocras au miel d'or, le vin rouge de nos coteaux, parfumé de citron et de cannelle ; au-dessus de la flamme, une jeune main balançait la poêle aux beignets sucrés ; de jeunes bras faisaient jouer le gaufrier aux pâtes échiquetées et croustillantes. Enfin, la cloche paroissiale tintait gravement ; elle annonçait l'heure de l'Avent : la fête de famille suspendait ses joies et tous se rendaient à l'église. Là, pieusement agenouillés sous ces voûtes étoilées de mille lumières, ils priaient de cœur le Dieu de

leurs pères, celui qui donne les belles moissons et les bons enfants, celui qui sourit aux honnêtes gens. Puis, quand l'office avait pris fin, quand le vénérable pasteur avait, au nom du Père commun de tous les hommes, envoyé sa dernière bénédiction à tous ses enfants prosternés au pied de l'autel, la foule s'écoulait en silence. Bref silence! Chacun, en chantant Noël, regagnait le toit de la veillée. Salut à la bûche de Noël ! On ranimait le feu. Le vin chaud circulait, la broche livrait son rôti, le gril ses grillades, le four ses gâteaux. A table on se mettait : à table, on mangeait, on chantait des noëls. La tisane de Champagne chassait tous les soucis. Le vin mousseux d'Ay, le vin sec de Verzy donnaient à tous l'oubli du passé, dorait pour tous les jours à venir. La nuit s'achevait, et l'on se séparait le cœur content et plein d'espérance. C'était ce qu'on nommait le *réveillon*. C'était le plaisir, c'était le bonheur, comme il est permis aux gens de bien de l'avoir sur la terre. Aux esprits forts à qui ces fêtes de famille n'inspirent que dédain, aux hommes qui se croient architectes parce qu'ils entreprennent avec succès la démolition, demandez ce qu'ils ont mis à la place de ces pieuses et douces coutumes ?

La Champagne était riche en noëls : les recueils publiés à Troyes pendant deux siècles en contiennent plus de deux cents. Ceux-là seuls qui ont le parfum du sol natal, ceux-là seuls qui sont champenois de nom, d'armes et de cri, trouveront place dans ce recueil. — Qui les a composés ? Presque toujours on l'ignore. Sans doute, ces chants ont pris naissance sous les arcades des cloîtres, dans les stalles capitulaires, dans les presbytères aux verdoyants berceaux, dans les chambrettes des séminaires (1). Presque tous nos noëls sont

(1) La vie religieuse n'a rien d'incompatible avec la vie littéraire et les joyeux propos. Exemple : Trois séminaristes en vacances voyageaient à pied. L'air frais du matin éveille leur appétit. Une auberge est sur la route : on y entre. Un déjeuner est commandé. Mais quelle fatalité pour trois voyageurs affamés ! dans toute la maison, il n'y a que du pain, un œuf. Un seul œuf ! mais il est frais. Le chapitre en herbe décide qu'il sera cuit à la coque : très-bien; mais un pareil mets est, comme la république française, un et indivisible; qui donc le mangera ? Celui qui, l'œuf à la main, lui fera l'application la plus heureuse d'un texte fourni par

Pour la jeunesse, pour l'homme mûr, pour le vieillard, la veille de Noël était une fête patriarchale. Dans chaque famille, les chefs de la race, l'homme aux cheveux blancs, l'aïeule au front vénéré convoquaient autour du foyer témoin de tant de naissances, sous le toit qui devait les voir mourir, leurs fils et les fils de leurs fils ; autour d'eux se groupaient les parents, les alliés et ceux de leurs amis auxquels personne ne pouvait dire : Mon bon père, ma sœur chérie. Dès le matin, l'âtre de la grande cheminée était balayé avec soin ; on y faisait une belle couche de cendres blanches. Dessus dressé, le lit du feu se composait de sarments bien secs, d'éclats de charme prêts à s'enflammer. A la fin du jour, après le travail, alors que sonnait l'heure du repos, tous les invités se rendaient gaîment sous le toit des ancêtres. Là, en grande cérémonie, on plaçait dans les vastes flancs du foyer hospitalier, sur le lit qui l'attendait, la bûche de Noël, la *soque* de Noé, la *couque* de Noël. Le nom de cette souche, au joyeux aspect, variait suivant le patois de Champagne. On la choisissait lourde, forte, puissante, au besoin ayant racines ou branches. Une bûche de Noël de bon choix devait durer quatre jours. Hommes, femmes, jeunes filles, jeunes garçons se mettaient à genoux et priaient Dieu de bénir à toujours la famille et sa maison. Puis, sur la soque bien installée, on jetait quelques gouttes d'eau bénite. Enfin, au milieu des encouragements de l'assemblée, le doyen, d'une main tremblante de vieillesse, allumait les sarments. Quand la flamme, en pétillant, éclairait de sa blanche lumière les coins les plus obscurs de la grande salle, quand s'élevait la gerbe d'étincelles éblouissantes, que de cris de joie ! que de battements de mains ! Et chacun de crier gaîment : «Noël ! Noël !» — Alors commençait la veillée. Alors, pour attendre minuit, l'heure sainte, l'heure de la nativité du Christ, l'heure de la messe traditionnelle, on chantait des noëls, chansons de joie et de piété, chansons naïves et religieuses. Chacun disait le sien, et tous en chœur répétaient final et refrain. Devant le feu chauffait l'hypocras au miel d'or, le vin rouge de nos coteaux, parfumé de citron et de cannelle ; au-dessus de la flamme, une jeune main balançait la poêle aux beignets sucrés ; de jeunes bras faisaient jouer le gaufrier aux pâtes échiquetées et croustillantes. Enfin, la cloche paroissiale tintait gravement ; elle annonçait l'heure de l'Avent : la fête de famille suspendait ses joies et tous se rendaient à l'église. Là, pieusement agenouillés sous ces voûtes étoilées de mille lumières, ils priaient de cœur le Dieu de

leurs pères, celui qui donne les belles moissons et les bons enfants, celui qui sourit aux honnêtes gens. Puis, quand l'office avait pris fin, quand le vénérable pasteur avait, au nom du Père commun de tous les hommes, envoyé sa dernière bénédiction à tous ses enfants prosternés au pied de l'autel, la foule s'écoulait en silence. Bref silence! Chacun, en chantant Noël, regagnait le toit de la veillée. Salut à la bûche de Noël ! On ranimait le feu. Le vin chaud circulait, la broche livrait son rôti, le gril ses grillades, le four ses gâteaux. A table on se mettait : à table, on mangeait, on chantait des noëls La tisane de Champagne chassait tous les soucis. Le vin mousseux d'Ay, le vin sec de Verzy donnaient à tous l'oubli du passé, dorait pour tous les jours à venir. La nuit s'achevait, et l'on se séparait le cœur content et plein d'espérance. C'était ce qu'on nommait le *réveillon*. C'était le plaisir, c'était le bonheur, comme il est permis aux gens de bien de l'avoir sur la terre. Aux esprits forts à qui ces fêtes de famille n'inspirent que dédain, aux hommes qui se croient architectes parce qu'ils entreprennent avec succès la démolition, demandez ce qu'ils ont mis à la place de ces pieuses et douces coutumes ?

La Champagne était riche en noëls : les recueils publiés à Troyes pendant deux siècles en contiennent plus de deux cents. Ceux-là seuls qui ont le parfum du sol natal, ceux-là seuls qui sont champenois de nom, d'armes et de cri, trouveront place dans ce recueil. — Qui les a composés ? Presque toujours on l'ignore. Sans doute, ces chants ont pris naissance sous les arcades des cloîtres, dans les stalles capitulaires, dans les presbytères aux verdoyants berceaux, dans les chambrettes des séminaires (1). Presque tous nos noëls sont

(1) La vie religieuse n'a rien d'incompatible avec la vie littéraire et les joyeux propos. Exemple : Trois séminaristes en vacances voyageaient à pied. L'air frais du matin éveille leur appétit. Une auberge est sur la route : on y entre. Un déjeuner est commandé. Mais quelle fatalité pour trois voyageurs affamés ! dans toute la maison, il n'y a que du pain, un œuf. Un seul œuf ! mais il est frais. Le chapitre en herbe décide qu'il sera cuit à la coque : très-bien; mais un pareil mets est, comme la république française, un et indivisible; qui donc le mangera ? Celui qui, l'œuf à la main, lui fera l'application la plus heureuse d'un texte fourni par

anonymes. Alors le poète chrétien attendait du ciel seul sa récompense. Sa couronne n'était pas de ce monde. A ces chants naïfs et peu classiques, l'Université ne donnerait pas d'encouragements, l'Académie française n'accorderait ni médailles ni grands prix: ils n'étaient pas faits pour elles. A leur naïveté se mêlent parfois de petites malices. — Peut-être ces chants d'un autre âge feront-ils sourire ceux qui ne les comprendront pas. Sans doute, leur style a vieilli; la foi qui les dicta reçut de rudes assauts; les idées qu'ils respirent ont essuyé les orages de nos révolutions. Mais ces chants sont des cantiques de joie: ce sont des prières. Ils sont l'hommage du chrétien à son Dieu, l'oraison suppliante de l'homme qui souffre, l'action de grâce de l'homme qui remercie le ciel. C'est le cri de la terre vers le ciel, c'est la voix de l'homme qui parle à son Seigneur : *Sursum corda !*

De notre premier volume, écho bien incomplet de notre histoire religieuse, tel sera le contenu ; de notre *Romancero* telle est l'avant-garde. Puis, tour-à-tour, défileront nos chansons populaires, nos chants traditionnels, les chants qui sont l'épopée de nos pères. — Bonnes gens de Champagne, soyez tranquilles ! On pourra nous dire sans nous faire baisser la tête : — Dis-moi ce que tu chantes, je te dirai qui tu es.

P. TARBÉ.

les Saintes Ecritures. — « Frappez, et l'on vous ouvrira, » dit le premier des voyageurs en cassant délicatement la sommité de l'œuf avec son couteau. — Le second sur la porte ouverte laisse tomber avec grâce un grain de sel, en disant d'un air grave : « *Accipe sal sapientiæ.* » — Le troisième convive reçoit la victime : à son tour, il promène sur ses convives attentifs un regard triomphant, vide l'œuf d'un seul trait, puis dit d'un ton solennel: « *Consummatum est.* » — Le prix de la lutte lui fut octroyé pour de bonnes raisons. Aux vaincus, suivant l'usage, resta la coquille. — Cette histoire, des plus vraies, m'était contée sous les chênes séculaires de la Pensylvanie par M. le marquis de Saulnier. Il la tenait d'un prélat assis jadis sur le siége épiscopal de Périgueux, aujourd'hui sur celui de Reims. Quand on respecte ses lecteurs, on doit toujours leur citer ses autorités.

CHANTS RELIGIEUX

ORAISONS

LE ROMANCERO DE CHAMPAGNE

PREMIÈRE PARTIE

CHANTS RELIGIEUX. — ORAISONS

LE QUESTIONNAIRE DU VERMANDOIS

D. Savez-vous ce qui est un? *bis.*
R. Il n'y a qu'un Dieu, qui règne dans les cieux.

D. Savez-vous ce qui est deux? *bis.*
R. Il y a deux Testaments, l'ancien et le nouveau.
Il n'y a qu'un Dieu, qui règne dans les cieux.

D. Savez-vous ce qui est trois? *bis.*
R. Il y a trois patriarches, Abraham, Isaac et Jacob, etc.

D. Savez-vous ce qui est quatre? *bis.*
R. Il y a quatre Evangélistes, etc.

D. Savez-vous ce qui est cinq? *bis.*
R. Il y a cinq livres de Moïse, etc.

D. Savez-vous ce qui est six ? *bis.*
R. Il y a six cruches qui furent portées aux noces de Cana en Galilée, etc.

D. Savez-vous ce qui est sept ? *bis.*
R. Il y a sept sacrements, etc.

D. Savez-vous ce qui est huit ? *bis.*
R. Il y a huit béatitudes, etc.

D. Savez-vous ce qui est neuf ? *bis.*
R. Il y a neuf chœurs des anges, etc.

D. Savez-vous ce qui est dix ? *bis.*
R. Il y a dix commandements, etc.

D. Savez-vous ce qui est onze ? *bis.*
R. Il y a onze mille vierges qui furent martyrisées, etc.

D. Savez-vous ce qui est douze ? *bis.*
R. Il y a douze Apôtres, etc. (1).

(1) A chaque réponse doivent se joindre les précédentes, de telle sorte que les derniers mots du chant sont :

Il n'y a qu'un Dieu, qui règne dans les cieux.

Ce chant, recueilli par nous dans le pays de Fismes, fut en usage dans tout le Vermandois. Son antiquité est grande, mais nous avons peine à y voir une trace des chants druidiques. Sans doute il fut fait pour fixer dans la mémoire des enfants quelques-uns des principes de la religion. L'air sur lequel il se débite se compose de trois notes, et ses modulations se prêtent à la longueur des réponses

ORAISON A DIEU.

O Dieu qui nous es pourvoyant,
Voyant nostre misère humaine,
Mainne ma vie maintenant,
Tenant ce périlleux domaine.
Matin et soir, vanité mondaine
Mondainnement les cueurś enlasse,
Enlace d'orgueil incertaine,
Certaine de mort qui tout casse:

Quelque chose que l'homme face,
La mort suit tousiours pas à pas,
Qui les jours abrège et efface,
Combien qu'il ne s'en doubte pas.
Pourtant je me veul, par compas,
Gouverner sans personne offandre,
Affin qu'au jour de mon trespas,
Je puisse à Dieu bon compte randre.

O Divinité non scrutable,
Sapience incompréhensible,
O Divinité non scrutable,
Tu veulx que j'aye lieu notable,
Qui n'est pas à tous accessible.
Ta puissance ferme et estable
Me rend de science capable,
Expert, imbus et susceptible,
Et droit canon très profitable.
Puisque rien ne t'est impossible,
Nommer puis ton nom delectable,
Sapience incompréhensible (1).

(1) 1482, 1507.—Cette pièce fut composée par G. Flameng, chanoine de Langres. — Voir plus loin l'*Oraison à saint Didier*.

PRIÈRE A DIEU.

Hélas ! mon Dieu, ton ire s'est tournée
Vers moy, ton serf, qui me poursuit sans cesse.
La peur que j'ay, faict que l'ame estonnée
Donne à mon cœur une extreme destresse.
Le sens me fault et vertu me délaisse,
Tousjours estant douleur devant mes yeux.
Je te réclame et appelle en tous lieux,
Pour mettre fin à l'ennuy qui me poinct.
Sy tu ne veux, helas ! m'envoyer mieux,
Au moins, mon Dieu, ne m'abandonne point !

(1) Reims, 1624.— Manuscrit de Pussot. — *Travaux de l'Académie de Reims*, t. XXV, p. 239.

ORAISON DOMINICALE.

Père de nous, qui es là hault ès cieulx,
Sanctifié soit ton nom précieux :
Advienne tost ton sainct règne parfaict :
Ton veuil en terre ainsy qu'au ciel soit faict :
A ce jourdhuy sois nous tant débonnaire
De nous donner nostre pain ordinaire :
Pardonne nous les maulx vers toy commis,
Comme faisons à tous noz ennemis :
Et ne permect, en ce bas territoire,
Tentation sur nous avoir victoire :
Mais du malin cauteleu et subtil
Délivre nous, ô Père ! Ainsy soit il.

(1) Reims, 1624. — Manuscrit de Pussot. — *Travaux de l'Académie de Reims*, t. XXV, p. 237.

LE PÉCHÉ ORIGINEL.

Dieu créa-t-il sans souci
L'homme, notre premier père,
Lorsqu'il le forma de terre?
O que si!
Mais cet Adam qu'on appelle,
Fut-il à son Dieu fidèle?
O que nani!

Donna-t-elle à son mari,
Eve, la funeste pomme,
Qui a perdu tous les hommes?
O que si!
Songea-t-elle que leur peine
Seroit une mort certaine?
O que nani!

Ne furent-ils pas punis
De leur désobéissance?
En firent-ils pénitence?
O que si!
Mais leurs enfans déplorables
En furent-ils moins coupables?
O que nani!

Il fallut que l'Eternel,
Touché de notre misère,
Nous envoyât sur la terre
L'Immortel,
Pour s'incarner, se faire homme,

Et pour prendre enfin la forme
D'un criminel.

Ce fut alors que l'on vit
S'accomplir la prophétie
Qui promettoit le Messie,
Dit le Christ:
Dans une vieille masure,
Le Maître de la nature
Alors naquit.

Les astres du firmament
Annoncèrent sa venue:
Pouvoit-elle être inconnue?
Nullement.
Les anges en grande diligence
Publièrent sa naissance
Dans le moment.

Ce fut sans éclat ni bruit
Que cet auteur de la vie
Voulut naître de Marie,
Vers minuit;
En Bethléem, dans une étable,
L'amour pour l'homme coupable
L'a seul conduit.

Fut-il pas bien étourdi,
Le Diable, voyant son maître
Dans une étable paraître?
O que si!
Crut-il pouvoir tenir tête
A cet Enfant tout céleste?
O que nani!

Tous pénétrés de douleur,

Allons, pécheurs, à la crèche,
Et voyons ce que prêche
Ce Sauveur :
C'est pour nous seul qu'il soupire,
Et rien autre ne désire
Que notre cœur.

Gloire au Père qui nous fit !
Gloire à qui brisa nos chaînes
Et se chargea de nos peines,
Jésus-Christ !
Et pour un si grand remède,
Gloire à qui des deux procède,
Le Saint-Esprit (1) !

(1) Aube et Marne.

CANTIQUE DU *MAGNIFICAT*.

Un ange avoit dit à Marie
Qu'elle concevroit Jésus-Christ,
Et que ce divin fruit de vie
Seroit l'œuvre du Saint-Esprit :
Toute ravie,
S'en va chez sa cousine et dit :

Magnificat anima mea Dominum : et exultavit spiritus meus.

Quand je contemple ce mystère
Et mon ineffable bonheur,
Que je sois, dit-elle, la mère
De mon souverain Rédempteur,
C'est un mystère
Qui charme et qui ravit mon cœur.

In Deo salutari meo. Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.

Je me suis toujours conservée
Dans ma profonde humilité :
C'est pourquoi je suis élevée
A cette haute dignité,
Si relevée,
Sans jamais l'avoir mérité.

Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes. Quia fecit mihi magna qui potens est.

Dieu, qui peut tout, pouvoit-il faire
A mon égard rien de plus grand
Que d'être ensemble vierge et mère?
O le prodige surprenant!
Je le révère,
Et j'en bénis le Tout-Puissant.

Et sanctum nomen ejus. Et misericordia ejus a progenie in progenies.

Dieu, voyant l'extrême misère
Où l'homme ingrat s'étoit réduit,
Il s'appliqua, comme un bon père,
A chercher ce qu'il a produit:
Peut-il plus faire
Que de donner son divin Christ?

Timentibus eum. Fecit potentiam in brachio suo.

Il aime tous ceux qui le craignent,
Il n'en perd pas le souvenir;
Mais les superbes le contraignent,
A son regret, de les punir.
Si les bons règnent,
C'est qu'il a daigné les bénir.

Dispersit superbos mente cordis sui. Deposuit potentes de sede.

Nous voyons les anges rebelles
Ressentir les coups de sa main,
Pour n'avoir pas été fidèles
Aux ordres de leur souverain.
Monstres rebelles,
Il dompta votre cœur hautain.

Et exaltavit humiles. Esurientes implevit bonis.

Nous étions dans l'indigence,
Aussi pauvres que ces esprits
Lorsqu'ils perdirent l'abondance
Et les douceurs du Paradis;
Mais sa clémence
Nous enrichit de leurs débris.

Et divites dimisit inanes. Suscepit Israel puerum suum.

Recevons un roi débonnaire,
Après avoir longtemps gémi
Sous le poids de notre misère,
Sous le joug de notre ennemi :
Il vient en père
Et porte la paix avec lui.

Recordatus misericordiæ suæ. Sicut locutus est ad patres nostros.

C'est pour accomplir la promesse
Qu'il avoit faite à nos parens,
Qu'il viendroit bannir la tristesse,
Et les feroit participans
De ses richesses,
Et qu'il feroit grâce en tout temps.

Abraham, et semini ejus in sæcula. Gloria Patri, et Filio.

Ne perdons jamais la mémoire
Ni l'estime de ses faveurs;
Si nous remportons la victoire

Sur les ennemis de nos cœurs,
Rendons-en gloire
Au Père ; au Fils, mêmes honneurs.

Et Spiritui Sancto. Sicut erat in principio, et nunc, et semper.

Si Dieu n'a pas commencé d'être,
Etant de toute éternité ;
Si dans le temps il veut paroître,
C'est son ineffable bonté
Qui l'a fait naître,
Quoique Dieu dans l'éternité.

Et in sæcula sæculorum. Amen (1).

(1) La *Grande Bible des Noëls*, Bar-le-Duc, 1771. Dans les poésies farcies, des textes latins étaient parfois mêlés de grec ; tantôt l'hymne était en latin et le refrain en français ; ailleurs, la poésie latine était coupée de prose dans la même langue. Telle était l'épître de Saint-Nicolas, chantée à Brioude. A Dijon, Narbonne, Châlon-sur-Saône, Cambray, Aix, Auxerre, Amiens, Soissons, on récitait des épîtres farcies.—V. D. Martenne, lib. I, cap. 2.—Ducange, verbo *Farsa.* — *Mém. de l'Acad. des inscript.*, t. XVII.—*Histoire litt. de France*, t. X.

AVE, MARIA.

Salut, Vierge Marie,
De grace très amplie,
Dieu est avecques toy :
Tu es sur toute femme
Benicte, ô saincte Dame :
Ton fruict benict te soit.
O mater Dei,
Memento mei !
Amen (1).

(1) Reims, 1624.— Manuscrit de Pussot.— *Travaux de l'Académie de Reims*, t. XXV, p. 238.

HYMNE DE L'ADVENT DE NOEL.

Sainct Conditeur des estoilles lucides,
Qui tes subgets à port de salut guydes,
Christ rédempteur de tout l'humain lignage,
L'escu de foy, de charité la targe,
Et des croyans l'éternelle lumière,
En cest Advent exaulse la prière
De ceulx qui sont ta grace supplians
Et le genoïl sur la terre plians,
Remémorans que tu t'es condolu
De veoir cy bas le siècle humain pollu,
En gros danger de périr par la mort,
Qui le vouloyt deffaire sans remort,
Exterminer et en ruyne mettre,
Ce que, doux Dieu, n'as pas voulu permettre :
Mais as saulvé le monde languissant,
Donnant remede et grace eslargissant
A tous pecheurs qui s'en trouveront dignes ;
Dont l'en te doibt rendre graces condignes ;
Car tout ainsi que l'espoux nuptial
Sort d'ung lieu net, plaisant, especial,
Pour acointer et prendre l'espousée,
Tu es sorti, melliflue rousée,
Aussi venu d'une chambre secrete,
De Vierge mère très honneste et discrete,
Lorsque le vespre du monde, c'est à dire,
Selon que aulcuns l'exposent pour le lire,
Lorsque du monde s'approchoit fort la fin,
Pour les péchez qui y regnoyènt, afin

De restaurer le mal que, premier homme,
Adam commist par le mors d'une pomme:
A ta venue toute celeste chose,
Terrestre aussi, le genoïl fleche et pose (1).

(1) *Les Hymnes communs de l'année, translatés de latin en françois et en rithme*, par Nicolas MAUROY LE JEUNE. — Troyes, J. Lecoq, 1527, in-4° gothique. — Ces vers sont la traduction de l'hymne : *Conditor alme siderum, æterna lux*, etc. — Nicolas Mauroy publiait à Troyes, vers 1513, la *Complainte de la grosse cloche de Troyes en Champaigne ;* à Provins, le *Piteux Parlement entre Jésus-Christ et Nostre Dame.* — Il écrivit un poème sur la prise de Rome par les Sénonais, et composait les légendes mises au bas des verrières historiées des églises de Troyes. — *Archives curieuses de la Champagne*, A. ASSIER, p. 99. — Ce morceau nous fait connaître le français parlé à Troyes sous Louis XII.

LA NATIVITÉ
DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Que mon cœur se fende de joye!
Que mes yeux se fondent en eau,
Adorant ce soleil nouveau,
Seigneur, qu'il te plaist que je voye!

Soleil, qui plus a de lumière
Et de force, en toute saison,
Que mesme sur nostre horizon
N'en a celuy qui nous éclaire;

Bel astre d'heureuse influence,
Dès ton orient tu fais voir
Que rien n'égale ton pouvoir
Que les effects de ta clémence.

Car tu nous fais bien cette grace,
O source de toute clarté,
Source d'amour et de bonté,
De te regarder face à face,

Où l'autre, caduc et passible,
Donnant lumière au firmament,
Paroist en plein jour seulement
Et de nuict se rend invisible.

Grand Dieu, comment est il possible
Que tu sois au ciel triomphant,
Et sois icy petit enfant,
Parmy nous palpable et visible?

Et pour vestir nostre nature,
Tu ne desdaignes, immortel,
Comme nous te faire mortel,
Et de créateur, créature.

Rends tu pas ton âme asservie
Pour nous aux loix de nostre sort,
Naissant pour tuer nostre mort,
Mourant pour nous donner la vie?

De ce corps mixte à ton essence
Ne fais tu pas nostre aliment,
Afin que, par un sacrement,
Nous ne soyons qu'une substance?

Plus je m'emporte et considère
Tous les effects de ta bonté,
Tant plus mon esprit est dompté
De la grandeur de ce mystère.

Ce qui n'est donc à ma puissance
De louer assez dignement,
Et que passe l'entendement,
Je l'honoreray du silence (1).

(1) Reims, 1620.— Ces vers sont de Charles Cauchon de Maupas, baron du Tour, poète rémois, conseiller et ami d'Henri IV.

NOEL.

Noël, noël, noël,
Noël, noël, noël,
Voici le temps que Jésus-Christ fut né :
Pour Dieu chantons : Noël, noël, noël.

Chantons noël à ce Dieu immortel
Qui a pris chair au ventre virginel :
C'est pour sauver le monde universel.
Noël, noël, noël, etc.

La douce Vierge, neuf mois elle l'a porté
En Bethléem, où elle l'a enfanté
Dans une étable, en grande pauvreté.
Noël, noël, noël, etc.

Trente trois ans après que Jésus-Christ fut
Pour les péchés des humains réparer, [né,
A une croix il fut crucifié.
Noël, noël, noël, etc.

O Emmanuel, fils du Père éternel,
Nous vous prions d'un cœur humble et entier
De nous sauver de ce feu éternel.
Noël, noël, noël, etc. (1).

(1) Ardennes.— Collection Nozot.

LA CRÈCHE.

Ah! qu'il est charmant
Dedans ce mystère!
Ah! qu'il est charmant
Ce divin enfant!
Il vient mettre fin
A notre misère;
Il vient pour jamais
Nous donner la paix.

N'admirez-vous pas
Ce Dieu des batailles?
N'admirez-vous pas
Ce Dieu plein d'appas?
Il est sur le foin,
Le foin et la paille;
Il est sur le foin,
Laissé au besoin.

Quelle humilité,
Et quelle bassesse
A-t-il pratiqué,
O Dieu de bonté!
Il pleure, il gémit,
Il gémit sans cesse;
Il pleure, il gémit,
Ce doux Jésus-Christ.

Pourquoi parmi nous,
En cet équipage,

Pourquoi parmi nous,
Mon Dieu, venez-vous?
C'est pour nous tirer,
Tirer d'esclavage;
C'est pour nous tirer
Du fond de l'enfer.

Approchons-nous donc
De la sainte crèche;
Approchons-nous donc
De ce Dieu si bon:
Tout enfant qu'il est,
Qu'il est, il nous prêche:
C'est sa pauvreté
Qu'il nous a prêché (*sic*).

Qu'il fut mal traité
Dedans sa naissance!
Qu'il fut mal traité,
Ce Dieu de bonté!
C'est la pauvreté
Et la pénitence,
C'est la pauvreté
Qu'il nous a prêché (*sic*) (1).

(1) Châlons-sur-Marne.

LES PASTEURS A BETHLÉEM.

Chantons par mélodie,
Relicto tædio,
Pour la Vierge Marie
Et Jesu Filio;
Car elle est accouchée
In Bethleem Judæ.
A la Vierge honorée
Sit laus et gloria.

Gabriel, qui haut vole,
Cœlestis nuncius,
Apporte la parole
Lœtis pastoribus.
Laissez vos brebis paistre
In agro viridi:
Allez voir votre Maistre
Filiumque Dei.

Les pasteurs qui s'éveillent,
Gabrielis ore,
Remplissent leurs bouteilles
Bacchio liquore.
Incontinent ils marchent,
Relicto pecore;
Et ensemble arrivèrent
In Bethleem Judæ.

Joseph est froid et pâle,
Confectus senio,

Qui nétoyoit la place,
Semoto somnio.
Jamais ne fut telle feste;
Pavescit nimium.
Ils regardèrent les bestes,
Bovem et asinum.

L'asne lève la teste,
Extensis auribus,
Qui de manger s'appreste,
Visis pastoribus ;
Mais il fait bonne mine,
Constans præcepio ;
Au bœuf monstre par signe
Matrem cum Filio.

Pasteurs, à leur venue,
Se parant choreæ.
Joseph sortit en rue
In solum plateæ.
Des anges séraphiques,
Junctis pastoribus,
Chantent en leur musique :
Pater nobis natus.

L'enfant prend la mammelle
Et lacte pascitur :
C'est du lait de pucelle,
Quod non corrumpitur.
La chose est bien nouvelle,
Quod virgo mater est ;
Et sans coulpe charnelle
Hic puer natus est.

Prions de voix concorde

Novem Regem natum,
Par sa miséricorde
Det regnum beatum,
Qui par sur tout doit estre
Rex summi stabuli;
A lui nous puissions estre
In fine sæculi.— Amen (1).

(1) *Bible des Noëls.*— Bar-le-Duc, 1771.

EPISTRE DE LA CIRCUMCISION.

(1er *Janvier.*)

Boine gent, pour qui sauvement
Diex de char vestir se deigna,
Et en berceul vit humblement,
Qui tout le monde en ses mains a,
Rendons li graces doucement,
Qui tant bien en sa vie ouvra,
Et pour nostre racatement
Dusqu'à la mort s'umilia.

Lectio epistolæ beati Pauli apostoli ad Titum.

Sains Paul envoie cest dictée
A un sien diciple Titum,
Que il de ce le face lié,
Que Diex est devenus vrais hom.

Carissime, apparuit benignitas et humanitas Salvatoris nostri Dei.

Amis, fait il, esclairié sunt
Des prophètes li dit couvert;
Car li Sauvères de cest mont
De la Vierge est nés en appert.
Descendus est de son haut mont :
Peine soffrist en cest désert;
Et en la crèche se repont
Cil qui à toute glore sert.

Non ex operibus justitiæ, quæ fecimus nos, sed secundum suam misericordiam salvos nos fecit.

Ne regardast li sires piex
As œuvres de ses sers félons,
Tous tant nous dura li essiex
De mort et de dampnation.
Mais par pité de ces periex
Nous sauve l'incarnation.
Et trait à li, comme ses fiex,
Nos pêres, que ne périssons.

Per lavacrum regenerationis et renovationis Spiritus Sancti, quem effudit in nos abunde per Jhesum Christum Salvatorem nostrum.

A Dieu sumes tout encré
Par le sains lavement des fons,
Où nous sommes renouvellé
Du Sainct Esprit, que recevons,
Que li Pères envoi à plenté
Par son Fils nous aourons
Un Dieu en Saincte Trinité,
Qu'en ces vers devisé avons.

Ut justificati gratia ipsius, hæredes simus secundum spem vitæ æternæ.

Sans grace ne puet riens valoir
Nostre asserte à nous sauver;
Mais assez nous convient pour voir
La grace aidier par bien ovrer
Que espérance puissions avoir,
Par boine vie demener,
Que du règne Dieu soions oir,
Où mescréans ne puet entrer.

In Christo Jhesu. Domino nostro.

En Nostre Seigneur Jhesu Crist
Doit définir nostre séjours;
Car il meismes nous aprist
Qu'en son. . . . .

(1) Ce fragment est tiré d'un ancien épistolier de l'église Saint-Remi d'Amiens, 1426. — Nous le donnons parce que nous pensons que cette épître farcie s'est chantée dans notre province comme en Picardie. Elle peut remonter au XII[e] siècle.

LA FÊTE DE LA CIRCONCISION.

PROSE DE L'ANE.

In januis ecclesiæ.

Lux hodie! lux lætitiæ! me judice, tristis
Quisquis erit, removendus erit solemnibus istis!
Sint hodie procul invidiæ! procul omnia mœsta!
Læta volunt quicumque colunt asiniaria festa.

Conductus asinus ad tabulam.

Orientis partibus
Adventavit asinus,
Pulcher et fortissimus,
Sarcinis aptissimus.
Hez! sire asne, hez!

Hic in collibus Sichem
Jam nutritus sub Ruben,
Transiit per Jordanem,
Saliit in Bethleem.
Hez! sire asne, hez!

Saltu vincit hinnulos,
Damas et capreolos,
Super dromedarios
Velox Medianeos.
Hez! sire asne, hez!

Aurum de Arabia,

Thus et myrrham de Sabba
Tulit in ecclesia
Virtus asinaria.
Hez! sire asne, hez!

Dum trahit vehicula,
Multa cum sarcinula,
Illius mandibula
Dura terit pabula.
Hez! sire asne, hez!

Cum aristis hordeum
Comedit et carduum;
Triticum a palea
Segregat in area.
Hez! sire asne, hez!

Amen dicas, asine,
Jam satur ex gramine.
Amen, amen itera,
Aspernare vetera.
Hez! sire asne, hez (1)!

(1) Telle est la célèbre prose de l'Ane, chantée en Champagne, notamment à Sens. Dans cette ville se trouve le manuscrit de cet office complet, inventé sous l'archiépiscopat de Pierre de Corbeil, mort en 1222; il fut condamné par le parlement et le concile de Bâle; le XVI[e] siècle le vit supprimer. Y a-t-il là un souvenir de l'âne de Silène, et par suite une réminiscence du paganisme? Nous croyons qu'il s'agit simplement d'un naïf hommage rendu à l'âne de la crèche, à l'âne qui porta le Christ à son entrée dans Jérusalem. — Amené avec danses et chants joyeux à la porte de l'église, l'âne y était introduit; puis on lui donnait de l'avoine. — Cet office, qui était fort long, se disait aussi à Bourges. Dans cette ville, le refrain était :

Hez! sire âne, çà chantez :

ÉPITRE DE L'ÉPIPHANIE.

Ce qu'Ysaïes nos escrit
De l'avènement Jhésu Crist,
Bien nous doit estre en ramembrance,
Qui en Dieu avons nos fiance:
Car il enorte et semont
Nos méisme et tout le mont
Que nos levons encontre lui,
Si com orriez encore anhui.
Doit chascuns estre esclairiez;

Belle bouche, ne rechignez.
Vous aurez du foin assez
Et de l'avoine à plantez.

Au dernier couplet, on se mettait à genoux, et le refrain variait en ces termes :

Hez va ! hez va ! hez va ! hez !
Biax sire asne, çà allez.
Belle bouche, çà chantez !

C'est là qu'on a cru voir une altération du célèbre cri des fêtes de Bacchus : *Evohé!* Nous n'y voyons qu'une variante du : *Oye! Martin*, de nos jours. A Beauvais, on célébrait aussi cet office : une de ses proses était un mélange de grec et de latin. Une autre se rapprochait de celle de Sens et finissait par :

Hez va ! hez va !
Hez ! biax sire asne, car alez :
Belle bouche, car chantez.

Ailleurs, à la fin de la prose, le public reconduisait l'âne en chantant :

Hi han ! hi han ! hi han ! Amen.

Car li sains jors est repairiez
Qui trois manières de clarteis
Nous a del ciel hui aporteis.
Deus aparut: c'est la première;
Et l'estoile est l'autre lumière,
Par qui vinrent hui li troi Rois;
La tierce clartiez, c'est la foix.

Lectio Ysaïe prophete.

Ysaie, li fiez Amos, fist ceste leçon.
Ces mots bons sunt: chrestienne religion
Les tient, et croit, et croire doit;
Car le vrai tesmoignage en voit.
Cil le tesmoigne, qui le vit
Par la grace Saint Esperit.
Diex li monstra toute la loi,
La créance et la droite foi,
Dont sainte Eglise resplendist,
A qui sains Ysaïes dist.

Surge, illuminare, Jherusalem, quia venit lumen tuum.

Jherusalem, liève toi sus!
Esveille toi, ne dors mie plus.
Liève toi sus et si t'esveille;
Car tu verras fine merveille.
Sur toi verras si grant lumière
De qui veoir n'ies costumière.

Et gloria Domini super te orta est.

Sainte Eglise, la Dieu amée,
Qui Jhérusalem ies clamée,
Por ce que vision de pais

Dones à ciaus que tu atrais,
Liève toi sus, et si t'esclaire;
Car voici ton grand lúminaire.
La gloire Dieu est sor toi née,
Dont tu seras enluminée.

Quia ecce tenebre operient terram, et caligo populos.

Cil qui trop ont les cuers en terre,
Qui ne veulent lor salut querre,
Ce est la gens qui ne s'aouevre
N'à bonne foi ne à bonne ouevre.
Il n'aront pas de la clartei:
Ainz seront covert d'oscurtei.

Super te autem orietur Dominus, et gloria ejus in te videbitur.

Mais sor toi naistra nostre sire,
Car toi aime il et désire;
Tu ies et s'amie et sa drue;
Et sa gloire est en toi venue,
Et miracles, et vertus grans,
Dont tote seras reluisans.

Et ambulabunt gentes in lumine tuo, et reges in splendore ortus tui.

De lor païs venront li roi
A ta créance et à ta foi,
Et des païens seront pluisor
Enluminé de la splendor
De ta sainte nativitei,
Dont ils verront la véritei.

Leva in circuitu oculos tuos, et vide: omnes isti congregati sunt, venerunt tibi.

Liève tes iex entor toi :
Voi tantes gentes, qui viennent à toi:
Assemblé sunt grant et menu:
A toi servir sunt tuit venu.

Filii tui de longe venient, et filie tue de latere surgent.

Tu verra tos à toi venir,
Per toi honoreir et servir ;
De totes pars sunt apelei.
D'amont, d'aval, de loing, de lei,
Et de totes les parts dou mont
Ti fil et tes files venront.

Tunc videbis, et afflues ; et mirabitur et dilatabitur cor tuum.

Quant verras, dame sainte Eglise,
Que tuit venront à ton servise,
Et com ti fils se contenront
Et tes comandemens feront,
Tos tes cuers s'émerveillera,
En la joie s'espandera.

Quando conversa fuerit ad te multitudo maris, fortitudo gentium venerit tibi.

Quant tu ières en teil clartei
Et en si grant sollempnitei,
Donc s'atraira à toi ameir
La multitude de la meir,
C'est de païen ne gent amère,
Dont li pluisor t'auront à mère.

Inundatio camelorum operiet te, dromadarii Madian et Epha.

Dromadaires et chamous venront;
De totes parts t'acovreront.
Par ces betes, qui boces ont,
Monstrée et signifiée sunt
Pécheur, qui sont de pechié,
Ains com de boces, chargié.

Omnes de Saba venient, aurum et thus afferentes, et laudem Domino annuntiantes.

Des rois d'Orient venront;
Trois dons offerront
Au souverain Roy : ce seront
Mirre, encens et or
Que il ont pris en lor trésors.
Ce signifient cest troi don
Que il est Diex et Roi et hom.
Ils se requirent tout joiant
Et ses loanges annuntiant:
Et nos aussi tuit le loons
Et prions mieux que nos savons
Qui nos avoit hui en cest jor
A son service et à s'amor.
Biau sire Diex, clartiez dou mont,
Enlumineiz nos cuers, qui sunt
Plain de péchié et d'oscurtei,
Et en la sovraigne clartei,
Avec tes sains angeles, nos pren.
Et Dieu l'octroict. — Dites: Amen (1).

(1) Cette épître farcie est tirée d'un épistolier du chapitre de Laon. Nous pensons qu'elle fut en usage en Champagne, et elle peut remonter au XIIe siècle.

DIALOGUE

Entre les Rois et les Bergers.

LES BERGERS.

Jesu, ja la cuche tansi, *bis.*
La pute gens que vaci,
Qui nous éproche.
Pernez terto vos guillots,
Et je penra me soche.

LES ROIS.

Nous sommes trois rois d'Orient, *bis.*
Qui venons, d'un cœur riant,
Dans la Judée,
Pour adorer l'Enfançon,
Qu'avons eu en idée.

LES BERGERS.

Vous lie troubla le repou, *bis.*
Val in chier qui me fa pou,
Da les épales,
L'et bi le co d'ine gen,
Ma let tête d'in More.

LES ROIS.

Ne vous étonnez de rien, *bis.*
Car c'est un Ethiopien,
Qui ne recherche
Que l'adorer à genoux,
L'Enfant dedans la crèche.

LES BERGERS.

Morda ! vo ni entrero pas, *bis.*
Vo veni mangie lou soupa
Qu'on l'y épotte,
Oss inlet qui fa veni,
Quand on n'y vot pu gotte.

LES ROIS.

Encore qu'il soit noire nuit, *bis.*
Nous voyons que tout reluit
Dans cette étable,
Permettez-nous d'y entrer,
Pour servir à sa table.

LES BERGERS.

Veni vo dites mou bin, *bis.*
Tant lou so que lou metin
Devant l'ourore,
So let mère de clata,
Que le soula adore.

LES ROIS.

Préparons donc nos présents *bis.*
D'or, de myrrhe, aussi d'encens,
Avant l'entrée,
Pour adorer l'Enfançon
Et la belle accouchée.

LES BERGERS.

Lou fon, l'entrein so son or, *bis.*
Let poreté sou trésor,
Et n'en vut d'aute,
Valet se pore mageon,
Que va meu que le vote.

LES ROIS.

Bergers, ne méprisez point *bis.*
Ceux dont Dieu veut prendre soin ;
Voilà l'étoile
Qui nous a dit de sa part
Cette bonne nouvelle.

LES BERGERS.

Qui osse ce peu chabrouilli? *bis.*
O-t-il de let compégnie
Qu'il se recure ,
Il fera pou et l'Ofant,
Evou se rewatur.

LES ROIS.

Bergers, ne savez-vous pas, *bis.*
Qu'il est descendu ici-bas
Pour tout le monde ?
Les plus noirs sont assez blancs,
Quand ils ont l'âme monde.

LES BERGERS.

Vo faites mou lo sevans, *bis.*
Vo n'éto quo vuar évant :
Que fat-il-fare ?
Evant que d'entrer dedans,
Pou ne l'y pou déplare.

LES ROIS.

Bergers, nous vous supplions, *bis.*
Avant donc que nous entrions,
De nous apprendre
Ses divines qualités,
Et l'honneur qu'il faut rendre.

LES BERGERS.

D'honnou, vo ne l'y en serin *bis.*
Tant rende que l'épertin,
Lou ciel et tarre
So lou minte de ses bins,
Penso si n'en n'est vuare.

LES ROIS.

Pourquoi donc est-il venu, *bis.*
Si pauvre et si peu connu
Dedans le monde?
Il ne pouvoit pas trouver
De demeure plus immonde.

LES BERGERS.

Quand vo serot qu'il ot, *bis.*
Vo diro : Lou brave eto
Let riche greinge!
Not ce mit let mageon de Dée,
Les démoure des ainges.

LES ROIS.

Bergers, à ce que je vois, *bis.*
Vous savez toutes lès lois
Et les prophètes :
Instruisez-nous pleinement
De cette heureuse fête.

LES BERGERS.

Puisque vous été pouté *bis.*
D'y ne boune volonté,
Preni couraige,
Je ve dira ce que j'en sai,
En mon bon gros langaige.

LES ROIS.

Si le langage est pesant, *bis*.
Le discours est plaisant
Et profitable,
Pour nous disposer tous trois
A entrer dans l'étable.

LES BERGERS.

Ico pat let tête gée, *bis*.
Que je sin do pore bogées
De let montaigne,
Je son bin aussi seivant
Que sot de let campaigne.

Quand les ainges sont venus, *bis*.
Chantant tout fin mere nuds,
Sus not côte,
Pache su tarre, et glore ès Dée,
J'y éto tout de côte.

So lou grand mate du cie, *bis*.
Que j'eppelons lou Messie
Et hate et clere,
Bin pu vie que cette dème,
Et que l'âge de sou père.

Ce qui nous et fa veni, *bis*.
So l'étoile di métin,
Let belle dème,
So que comme il éto Dée,
Et de Dée s'est fat homme.

N'y et étole dans lou cie *bis*.
Que sot plus belle que lie;
Sot let plus belle

Que sot dans le firmament
De l'église nouvelle.

Let musique qu'on y fat, *bis.*
So ut, re, mi,, fa, sol, la;
So tous les ainges
Que venons pou l'endormi,
Et toute houre y rechinge.

Penso vo que sou papa *bis.*
Soie ce pore vi oncla,
Quot sur let selle?
Lot bin méri de let dème,
Ma let dème ot pucelle.

Vo n'eto que trop seivant; *bis.*
Entro in po pu évant,
Val in toche,
Enfin que ne trébuchains,
Le long de ce grand poche.

Chier Joseph, va ti vor, *bis.*
Si vo gachenot d'or,
Qu'on lou tavoille,
Voici do ros, de signous,
Que lui épourtent marvoille.

LE ROI BALTHAZARD.

Sire, lui dit Balthazard *bis.*
Avec un humble regard,
Voici la mirrhe
Qu'à votre immortalité
J'offrirai la première.

LES BERGERS.

Et on sai bin qui meuret, *bis.*

Qu'en tare on le bouteret
Pou quérante houre,
Et pu ressuciteret,
Sans jéma pu remoure.

LE ROI GASPARD.

Du plus profond de mon cœur, *bis.*
J'offre une coupe d'odeur,
Sur l'assurance
Que j'ai de la vérité
De sa divine essence.

LES BERGERS.

Je cro que so de l'encens, *bis.*
Et que ne le vo le sent,
Let créature,
Que nous représente mue,
Sotte humaine nature.

LE ROI MELCHIOR.

O grand roi! dit Melchior, *bis.*
Recevez de moi cet or
Que je vous offre :
Il est des plus raffinés
Qui soit dedans mes coffres.

LES BERGERS.

Vous vous éto écouda, *bis.*
Pou vo fare écouda
De vos offrandes,
Ollez vos en qu'il ot ta,
Et que Dée vo le rende.

LES ROIS.

Bergers, nous vous remercions *bis.*

De vos bonnes instructions
Et de l'entrée
Que vous nous avez donnée
Vers la Vierge accouchée.

LES BERGERS.

Ranguena vos grands méchis, *bis.*
Nos en sommes tous féchis :
Note récompense,
Note aute que le bon Jésus.
Dée vo donne bonne chance (1).

(1) Ce patois est celui qu'on entendait dans les XVII[e] et XVIII[e] siècles, dans le Barrois, le Perthois, dans les pays de Chaumont, de Langres et dans une partie des Vosges.

JÉSUS A L'ÉCOLE.

Mon petit Jésus allait à l'école,
Emportant sa croix dessus son épaule.
Quand il savait sa leçon,
On lui donnait du bonbon,
Une pomme douce,
Pour mettre à sa bouche ;
Un bouquet de fleurs,
Pour mettre à son cœur.
C'est pour lui, c'est pour moi,
Que Jésus est mort en croix (1).

(1) Collection P. Dubois. — Ce couplet se chante dans les écoles de Reims.

LE *STABAT MATER DOLOROSA*.

Au temps qu'en crois le Fils pendoit,
De Dieu la Mère gémissoit,
Dolente et esbahie,
Et en gémissant regardoit
Son douhz vis, et le regrettoit
Comme loiale amie,

Qui, en lui véant, tant souffroit
Que jusqu'en cuer la trespersoit
Le grief glaive de doleur.
Ainsi lès la crois se tenoit,
Et son Fils touchier ne pooit,
L'humble Mère de doulceur.

O ! com triste et déconfortée,
Marie, tremblante et effréée,
La benoite Mère estoit,
Quand pendant à telle destresse,
En telle peine et telle tristesse
Son doulz Fils apparcevoit.

Et à la fois la lasse Mère,
De cuer et de penser amère,
Vers les Juifs se tournoit
Et haut leur crioit à vois clère :
— O ! vous, félons, de vie avère,
Laissiez mon Fils orendroit !

Las ! comme grief plain de pointure,

La mort en soy transfigure
D'Adam, quant print la pome.
Dampnable fut la morsure;
Quant pour ce doleur parture
Prent en soy, c'est la somme.

Qui est ce qui soyt de plourer,
Tenir porroit, s'ainsi péner
Sentoit Dieu et sa Mère ?
Leur tristesse prendre et porter
Et ceulx par pitié contempler
Deveroit, par vois amère.

Le Roy de toute majesté,
Subjet à tourmens et vilté
Pour nos péchiés estaindre,
. . . .
Et par juges d'iniquité,
En crois palir et taindre.

Le doulz enfant là soupiroit
Et pour nous humblement crioit
A haute voix et clère,
Et en mourant sa vie donnoit
Piteusement, et commandoit
Pour tous à Dieu le Père.

— Ha ! je te prie, Mère d'amour,
De la mort ton Fil la dolour
Fay moy sentir promptement,
Afin qu'avec toi, sans demour,
Puisse pleurer nuit et jour
Jusqu'à mon définement.

Fay que mon cœur soit tout ardent
A toy, amer et ton Enfant

Par ardeur continue,
Et en vous priant et servant,
Contemplant et assavourant,
En bien mes maux parmue.

Or, me vueillies ci octroyer
Et en moi les plaies fichier
De ton Fils glorieus ;
Et tant sa crois puisse embracier,
Et ses peines entrelassier,
Qu'il me soit amoureus.

Fay moy en désolation,
Vivre avec toy en union
Tout le cours de ma vie :
Car pleurs, soupirs, componction,
Me feront consolation
Et plaisant compaignie.

Vierge des Vierges, douce et clère,
A moy ne soyez pas amère.
Les plaies et les tourmens
Du doux Jésus, qui est mon Père
Amene en moy, qui es ma Mère.
Tout ce m'iert aligement.

Par ce, de ses plaies navrés
Et de la crois bien enyvrés,
Je soie bien amoureusement
Enluminés et enflammés,
Par toy deffendre et garder
Au jour du grand jugement.

Or motroit le Dieux glorieux,
Par les tourmens laborieux
De sa doloreuse mort,

Et de sa crois les amoureus
Biens, à ce qu'avec les joieus
Sains soie sans déconfort.

Et ainsi tu, Vierge Marie,
Par ta prière et par t'aïe,
Tout ce me vueille octroier :
Et mon ame en ta compaignie,
En Paradis, à chière lie,
Vous y puisse glorifier.
Amen (1).

(1) Ce *Stabat* est extrait d'un livre d'Heures daté de 1420, appartenant à la bibliothèque de Châlons-sur-Marne. Il vient du couvent des Bénédictins de Saint-Pierre-aux-Monts, à Châlons. Nous le devons à M. GILLET.

LES HEURES DE LA PASSION.

Jhésucrist, qui à matines fut vostre chair
A prime décrachée en la face et batue, [vendue,
A sixte despouillée, et en la croix pendue.
Doulx Dieu, à nonne fut à vo Père rendue
Vostre ame, et vostre chair eus au coste ferue,
Et à l'eure de vespres de la crois despendue,
A l'eure de complie au sépulchre estendue.
Jhésus, quand vostre chair benoiste et précieuse
Souffristes por moy à la crois (*sic*),

Moult doibt estre ma chair pécheresse hon-
[teuse,
Quant el quiert ses soulas, et veult estre oyeuse.
Vray Dieu, quand je regarde vostre chair des-
[pendue
De la crois et à bas au sépulcre estendue,
Bien me doy recorder de ma pauvre adventure
De ce monde poure et cure (*sic*).

Sire Dieu, donnez moy, par grant compas-
Recorder vostre mort et vostre passion, [sion,
Et que die mes heures par tel dévotion
Que je viengne en la gloire de résurrection.
Amen (1).

(1) Manuscrit de la bibliothèque de Sens. — Collection de M. E. Daudin. — XIVe siècle.

LE CRI DE TÉNÈBRES.—SAMEDI SAINT.

Ah ! ténèbres !
Ah ! ténèbres !
Ah ! ténèbres !
V'là le premier coup de ténèbres !

Ah ! ténèbres !
Ah ! ténèbres !
Ah ! ténèbres !
V'là le second coup de ténèbres !

Ah ! ténèbres !
Ah ! ténèbres !
Ah ! ténèbres !
V'là le troisième coup de ténèbres !

Ah ! ténèbres !
Ah ! ténèbres !
Ah ! ténèbres (1) !

(1) Le Samedi-Saint, à l'heure des ténèbres, dans les villages de la montagne de Reims, les enfants parcourent les rues en faisant jouer des crécelles et en poussant le cri ci-dessus.

ORAISON

A DIRE DEVANT LA SAINCTE-CROIS.

Saincte vraye Croix adorée,
Qui du corps Dieu fus adornée,
Et de sa sueur arrousée,
Et de son sang illuminée,
Par ta vertu, par ta puissance,
Deffend moy mon corps de méchance,
Et m'octroie, par ton plaisir,
Que vray confès puisse morir.
Amen (1).

(1) Sens (Yonne).— Manuscrit de la bibliothèque de Sens. — XIV[e] siècle. — Collection de M. E. Daudin.

TRES DEVOTE ORAISON
A NOSTRE SEIGNEUR JHESUCRIST.

Sire, i'ay mis en toy mon espérance;
Ie te supplie, par ta sainte puissance;
Deffend mon corps et mon intencion
De deshonneur et de confusion.
En la vertu de ta sainte justice,
Deslivre moy de tout pechié et vice,
De touz périlz, d'avoir, de corps et d'ame,
Dù feu d'enfer, de honte et de diffame.
Encline en moy piteusement t'oreille;
En vraye foy saigement me conseille
Comment ta loy me convient ensuyr
Et à tousiours pechée mortel fuir.
Hastivement ta grant gloire celeste
Veulle dessendre en cest monde terreste,
Pour moy hoster de ceste vie amère,
Plaine de mal et de toute misère.

Sire, mon Dieu, ma ioie et mon confort,
Mon refuge, mon secours, mon effort,
Ma tour, mon mur, mon chastel, ma fortresse
Contre la mort et sa dure destresse;
Père piteux, doulx et miséricors,
Pour moy sauver en ame et en corps,
De tes sains angelz fay mon ame conduire:
Que l'annemy iamais ne luy puist nuyre.
Car seullement tu es mon espérance;
Mon confort es, ma vertu et ma vie,

Qui peulz garder, et à mort et à vie,
L'ame de moy de malle compaignie.

Ton nom est saint, piteux et glorieux
En mer, en terre, et en l'air et ès cieux,
Par la vertu de qui tu conduiras
Mon esperit au ciel et norriras.
Des ennemis de humaine nature,
Plains de péchié, palentie et ordure,
En divers las me veullent trebuchier;
Mais, je te prie, ne me laisse toucher,
Car nuyt et jour tu es mon protecteur,
Mon doulx père, mon maistre et mon recteur,
Ma foy, mon salut, mon plaisir
Ma volunté, mon espoir, mon desir.

Es saintes mains de ta misericorde,
Mains de pitié, de paix et de concorde,
Ie recommande mon poure espérit
Estre gardé : que iamais ne périst.
O Dieu d'amours, père de verité,
Qui les pécheurs par ta grant charité
As rachatez de péchie et de paine,
Donne moy paix et ioye souveraine.
Amen (1).

(1) Sens (Yonne). — Manuscrit de la ville de Sens. — XIVe siècle. — Collection de M. E. Daudin.

LA TRINITÉ.

Trois choses une flor :
Olor et cors
Et color :
Aussément une Déité,
Trinité
En unité,
Père et Fils
Et Saint Espéris :
Qui ce ne croit, il est péris !
Amen (1).

(1) Manuscrit Mouchet, n° 8.

LA PÉNITENCE.

Pécheur, hate le pas: la nuict se veut esclore.
Ton soleil se retire et cache sa clarté,
Et te laisse, pauvret, dedans l'obscurité
Dont la nuict du péché tous les jours décolore.

L'arc du grand Dieu vivant est tendu dès l'aurore;
Sa trompe retentit en son éternité.
Les enfers sont ouvers pour ton iniquité,
Si tu ne tournes dos aux biens que l'on adore.

Il est temps de partir: esveille tes esprits,
Craignant que tu ne sois incontinent surpris.
La porte du salut se trouve encore ouverte:

Tu peux entrer dedans par un bon repentir.
L'heureuse repentance empeschera ta perte:
Prens la donc promptement, pour un bien ressen-
[tir (1).

(1) Ces vers sont de Claude Aubert, archidiacre de Champagne, chanoine de Notre-Dame de Reims. — Il a publié les *Passe-temps spirituels de l'âme pénitente*, Reims, S. de Foigny, 1611. — Ce livre eut le plus grand succès. Plusieurs pièces de vers furent composées en son honneur.

LA CONFESSION.

Grand Dieu, qui n'est pas moins pitoyable que fort,
Ne reprens mon péché d'une face sévère,
Et ne fais que l'effect de ta juste colère
Me ravisse le fruict de celuy de ta mort.

Si des vents de la chair le violent effort
A destourné ma nef de ton bord salutaire,
Celuy de ta bonté, d'un autre tout contraire,
Peut-il pas, malgré luy, la ramener au port?

Punissant sans pitié nostre seconde offence,
Voudrois tu démentir ta première clémence?
Si le nombre infiny de nos iniquitez,

Qui toujours multiplie, à nous punir t'incite,
Tu peux rendre, Seigneur, nos péchez limités,
Faisant que tes pardons n'ayent pas de limite (1).

(1) Ces vers sont de Charles Cauchon de Maupas, baron du Tour, conseiller d'Etat, ami de Henri IV et de Malherbe. — Loyal serviteur de la France et de ses rois. — Ses œuvres ont été recueillies et publiées à Reims, en 1638, par F. Bernard.

LA COMMUNION.

Tout éperdu de honte et tout transy d'effroy,
Je me trouve, mon Dieu, devant ton sanctuaire,
Où, n'ayant rien en moy qui ne me soit con-
[traire,
Que sçaurois je espérer, paroissant devant toy ?

Auray je mon recours à ta bonté, mon Roy,
T'immolant de mes pleurs cette source d'eau
[claire,
Qu'engendre dans mon cœur, par un trait sa-
[lutaire,
Le feu de ton amour et l'ardeur de ma foy ?

Si l'eau que dans ses mains offrit un mer-
[cenaire,
Fut en extrême prix à son roy débonnaire,
Dois je moins espérer en celuy qui m'a fait ?

Donne moy donc, mon Dieu, les fruits de ta
[concorde,
Et déracine en moy tellement mon forfait,
Qu'il reste mort aux pieds de ta miséricorde (1).

(1) Ces vers sont de Jacques Dorat, archidiacre de l'Eglise de Reims, sous Louis XIII.

ORAISON DEVANT LE CORPS DE NOSTRE SEIGNEUR.

Saincte chair précieuse, je vous adore, et prie
La Vierge glorieuse, qui vous porta et norrit
Dû laict de ses mamelles, qui du ciel descen-
[dites,
En Bethléem naquistes sans douleur et sans cri,
Chair et sang y parfeistes, c'est ce sacrement
[cy.
Les anges en chantèrent et furent resjouis.
Après passé XXX ans avec deux et demy,
Souffristes mort en crois, au jour du vendredy,
Si cōm c'est vray, beau Sire, et je le croy aussi.
Si deffendés d'enfer l'ame et le corps de my,
Et tous mes bienfaicteurs et mes amis aussi,
Quant nous departirons de cest siècle icy.
Amen (1).

(1) Sens (Yonne).— XIVe siècle.— Manuscrit de la bibliothèque de Sens.— Collection de M. E. Daudin.

CHANSON SPIRITUELLE
SUR L'ABSTINENCE DU CARÊME.

LE CHRÉTIEN.

Il faut tous nous mortifier:
La sainte quarantaine
Est un temps propre à expier
Le péché par la peine.
Soyons des plaisirs détachés;
Quittons la vie mondaine;
Pleurons, pleurons sur nos péchés
Comme la Madelaine.

Jeunons et d'esprit et de corps.
L'unique nécessaire
Est de faire tous nos efforts
Pour pouvoir à Dieu plaire.
Au vice, à ses appétits
Il faut que l'on s'oppose.
On ne va pas en Paradis
Par un chemin de rose.

LE LIBERTIN.

Je veux conserver ma santé:
Le jeûne m'incommode.
Pourquoi m'ôter la liberté
De jeûner à ma mode?

S'éloigner de l'iniquité,
Etre bon, charitable,
C'est ce qui fait la probité
Du chrétien veritable.

LE CHRÉTIEN.

Mon frère, chrétiens vous et moi,
Sommes inexcusables
De n'observer pas une loi
Imposée aux coupables.
Qui ne reconnaît ici-bas
L'Eglise pour sa mère,
Après sa mort, il n'aura pas
Le bon Dieu pour son père.

Quiconque fait quatre repas,
Ne fussent que des brêmes,
L'Eglise dit qu'il ne peut pas
Bien passer le carême.
Tous ceux là sont des libertins
Enfants d'intempérance,
Qui font des repas, des festins,
Au temps de pénitence.

Au temps que l'on étoit touché
De douleur de ses fautes,
Que l'on détestoit le péché,
En âmes bien dévotes,
Jamais qu'après soleil couché,
Le chrétien de la table,
Pour manger, ne s'est approché :
C'est un fait véritable.

Le matelot et le soldat
Faisoient pénitence.

Parmi les chrétiens, point d'état
Qui demande dispense.
Rougissons de notre tiédeur;
Louons ces vrais fidèles;
Tâchons d'imiter leur ferveur;
Prenons-les pour modèles (1).

(1) Ce cantique, composé par Nicolas Pourvoyeur, auteur troyen, fut imprimé en 1734, à Troyes, chez Garnier le jeune.

ORAISON TRES DEVOTTE A NOSTRE DAME.

A toy, Royne de hault paraige,
Dame, du ciel et de la terre,
Me viens complaindre de l'outraige
De l'ennemy, qui me fait guerre.
Mon povre cueur au corps me serre.
Las! chière Dame, secourez moy;
Car ie ne scay où confort querre,
Vierge, sé ie ne l'ay de toy.

De toy me vient toute bonté,
Tres doulce Vierge précieuse;
Sé aucun péché m'a surmonté,
Veuillez moy estre gracieuse.
La mort, qui est très hydeuse,
Me vient happer, ie ne scay lheure.
Mon ame en est si angoisseuse
Que de douleur chascun iour pleure.

Pleurer me fault mes grans mesfais,
Que iay commis par ma follie,
En pensant, en ditz et en faitz
Remplyz de toute vilennie.
Prye ton Filz, je t'en supplie,
Que tu alaictas doulcement,
Qu'il luy plaise par courtoisie
De moy pardonner humblement.

Humblement je te faiz prière,
Mère de nostre Rédempteur,

Que ta bonne grace acquiere
Par t'amour et par ta doulceur.
Tu es le chastel fort et seur
Où tous pécheurs se viennent rendre.
Je te supply, oy ma clameur :
Et en mon fait vueilles entendre.

Entens moy, très saincte Vierge,
Qui enfantas le doulx Jésus,
Ton Filz, de qui tu es concierge:
Clere lumiere sans refus,
Oncques refusante ne fus
Des pécheurs porter la querelle.
Tu es certes de plus en plus
Gracieuse, plaisante et belle.

Belle sans per et sans nul sy,
Plus doulce fleur que n'est la rose,
Metz mon ame hors de soucy,
Qui de tout péché est enclose;
Car à ton Filz parler je n'ose,
Pour les grans vices où je suis.
Je te supplie sur toute chose,
Prie luy qu'il ayt de moy mercis.

Mercy requiers à ioinctes mains,
A toy, trésorière de grace;
Faiz que tous mes maulz soyent estains
Et que ton Filz pardon me face.
Car lennemy touiours me lasse
Et me tient en peine et labeur,
Et dautre part la mort me chasse,
Parquoy je viz en grant langueur.

Langueur me fait plus noir que meure.

Las! bien doy mauldire ma vie;
Car orgueil si m'a couru seure
Et le péché d'ire et d'envie.
Luxure aussi et gloutonnie.
Avec avarice et paresse,
Auront sur moy la seigneurie,
Si t'amour à moy ne s'adresse.

Dresse mon cueur, je t'en requers,
A la vertu d'humilité:
Par pitié aussi voulentiers
Faiz tant que j'aye charité,
Toute abstinence et chasteté
Avec largesse et patience;
Souffisance en povreté
Me soyt donnée et diligence.

Diligence m'est nécessaire:
Mère de Dieu, faiz que je l'aye
Tant qu'à ton Filz je puisse plaire
En quelconque lieu que je soye.
J'ay prins de tout péché la voye,
Sé de toy n'ay miséricorde,
Tant que de Dieu je me desvoye,
S'à moy ta grace ne s'accorde.

Accorde doncque ma povre ame
A Jésucrist, roy glorieux,
Et luy prie, tres chère Dame,
Qu'en la fin me soyt gracieux,
Et que son sainct corps précieux
Dignement puisse recevoir,
Tant que au royaulme des cieulx
Je puisse Paradis avoir.

Avoir ne puis autre advocat,
Quant viendra au point de la mort ;
Si toy, Dame, n'y metz débat,
Je suis en dangier d'avoir tort.
Je vis tousiours en desconfort,
Et si ne scay que devenir :
Si par toy ne viens à bon port,
En grant péril me fault finir.

Finir me fault, Vierge pucelle :
Conduys mon ame hors de peine.
Garde moy de la mort cruelle
Par ta grant bonté souveraine.
Tu es le ruissel et fontaine
Qui lave tout ame pollue :
Purge la de tache villaine,
Pour estre à Dieu nette rendue.
Amen (1).

(1) Troyes. — XVe et XVIe siècles. — *Heures de Troyes.* J. Lecoq, vers 1511.

LE CHAPELET DE NOSTRE DAME.

Marie Vierge, dame de chasteté,
Très glorieuse, entends ma prière :
Des cieux concierge, fleur de virginité,
Bien heureuse, des graces thrésorière,
Soyez piteuse, Royne singulière,
Pour nous pécheurs; par la majesté
Douloureuse de Dieu, dont tu es-la Mère,
Remplis nos cœurs ; thrésor d'humilité,
De Jessé vierge, fleur de pudicité,
Très vertueuse ; des cieux noble emperière,
Courtoise et sage, par spécialité
Délicieuse, de grace la lumière ;
Très gracieuse pucelle, mère entière,
La fleur des fleurs, mène nous en clarté ;
Très amoureuse, de gaîté hostelière,
Soyes ma litige (1) ; princesse de pitié
Très courageuse, garde nous de misère ;
En tout nostre âge, monstre nous ta bonté.
Mère heureuse, de Joseph chambrière,
Oy nos clameurs ; douce prospérité,
Très fructueuse, vers nous tourne ta face ;
Remplis nos cœurs, thrésor d'humilité (2).

(1) Mon avocat.

(2) Collection du docteur MICHELIN.—Ce chant est extrait d'un censier manuscrit de l'église de Notre-Dame-du-Châtel, à Provins, détruite en 1791.— Devant la porte principale de cette église, la veille de la Nativité de Notre Dame, on chantait une antienne en vers français. Après l'office, le vicaire de l'église, ou son procureur, prenait une jeune fille par la main et ouvrait avec elle la danse devant le portail. Il s'en suivit scandale, et, en 1610, le Chapitre décida que le clergé n'ouvrirait plus la danse, et que l'antienne française de l'*Ave*, *Maria* ne serait plus

SAINTE MARIE

nère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.

De la mère Diex chanterai,
Et en chantant la proierai
Qu'elle me soit, quant je morrai,
Prochaine,
La douce Pucelle, de tout bien pleine.

S'elle m'est près, séur serai,
Quant de cest siècle partirai,
Que de m'aime à Diex feroit
Estrainne,
La douce Pucelle, de tout bien pleine.

Dame d'onor et de valour,
Et la mieudre de li mellour,
Flums de pitié, et de doucour
Fontaine,
Très douce Pucelle, de tout bien pleine,

Mieudre qu'on ne porroit penser,
Sovigne vos de nos tenser,
Quant vos Fils fera sonner
Seraine (1),
Très douce Pucelle, de tout bien pleine (2).

chantée.— Avant qu'elle fût en honneur, on récitait une prose attribuée à Abailard. Elle commence ainsi :

Mittit ad Virginem
Non quemvis angelum,
Sed fortitudinem,
Suum archangelum.
Amator hominis, etc.

(1) Trompette de la mort.

(2) Champagne, XIII[e] siècle.

ORAISON A LA VIERGE.

O digne préciosité,
Marie, saincte purité,
Mère de consolation,
Fin de nostre mendicité,
Empéréis de la cité
Où nul n'a tribulation,
Vers toy viens, double affection,
Requérir la rémission
Du nombre et la qualité
Des péchés plains d'infection
Dont j'attens grief correction,
Sé par toy ne suis respité.

Pour plourer cette énormité
Des maux, où me suis délité,
Donne à mon cuer contrition
Et à mes yeux humidité.
Ma bouche dira vérité :
J'ay juré par dérision
Et menti sans occasion.
J'ay fait de maux .I. million
Et tant suy à mal usité
Que, sé ta préservation
Ni met briève provision,
Mort sui à perpétuité.

Doctrine m'a pou proufité;
Car en toute mondanité,
En orgueil, en présomption

Me suis duit et exercité.
Ai voulu vindication ;
Envie, murmuration,
Gloutonnie, vomission,
Et péchié de charnalité,
Avarice, déception,
Paresse, voluptation
M'ont au lit de mort alité.
L'ennemi (*benedicite*),
Par sa caute subtilité,
La char par délectation
Et le monde par vanité
M'ont l'espérit débilité
Et mené à destruction,
Sé ta digne intercession,
Par la pure incarnation,
Du fruit de ta conception,
Patience et humilité,
Du remort résurrection,
Ne lui rent vie et sancté.

Par le respons bien médité
Et sachanment et bien dité
De ton annunciation,
Nous est le viel péchié quitté,
La haine et l'iniquité
De la grand obligation.
Toute la génération
D'Adam fust à perdition,
Sé ne fust ceste charité.
Car ton Fils, à sa passion,
Fit la chière rédemption
Par quoy en fumes évité.

Ce fut bien grant nouvelleté,

Quant l'immortelle Déité
Descendi de sa région
Pour venir à humanité;
Si très grant qu'à virginité
Conceus par salutation,
Sans virile opération,
Ne sans nulle corruption,
Et sans cesser intégrité,
Ceste œuvre d'admiration
Fit amour, d'indignation,
Et vie, de mortalité.

Dieu ne vueult la dampnation
De nul, mais a compassion
D'umaine sensualité.
Mère des filles de Syon,
Prens donc la commission
D'excuser ma fragilité.
Seule entière maternité,
Modère l'ire d'équité ;
Fay pardon de pugnition;
Ayes en justice pitié,
Et pense à ma nécessité.

Hélas! je suis à mort cité,
Sé ta pitéable amitié
N'i vient mettre opposition.
D'éternelle captivité
M'ont mes péchiés hérité.
Tu sces vers Dieu mon action
Estre de telle condition
Que, sans ton excusation,
N'a en moy possibilité,
Oraison, jeune, affliction,
Aumosne, pleurs, dévotion,

Qui soit de nulle utilité.
Pourtant, fleur de suavité,
Par ta purification
Pure de toute impurité,
Par ta vierge fécundité
Et par ta saincte assumption,
Entens mon invocation.
Rechoy ma déprécation
En ton espécialité.
Donne moy, sans dilation,
Conseil en perturbation
Et confort en adversité.

Seur chemin en félicité,
Recommande à la Trinité
Ma conduite et protection;
Et par toy soye visité
Au jour, que Dieu a limitté,
Que prendre doy condiction.
Soyes ma confirmation
Jusqu'à ma dernière unction.
Délivre moy de l'orfenté,
Et me préserve du lion
D'enfer et de sa vision
A ma plus grant extrémité.
Amen (1).

(1) Cette oraison est extraite d'un livre de prières latines ayant appartenu à l'abbaye de Saint-Pierre-au-Mont (Châlons-sur-Marne). Elle nous est communiquée par M. Gillet.

UNE CHANSON DE LA VIERGE MARIE.

De la mère Dieu doit chanter
Chascun qui set faire chanson ;
Qu'enemis ne puet enchanter
Celui qui, par dévotion,
La sert en bone intention.
Qui de cuer la proie,
Ja ne sera proie
De dolour
A l'enchanteour,
Qui le mond guerroie.

Assez puet nature muser (1),
Ne sauroit comment Deus et lion
Nasqui de la Vierge sans per
Par divine inspiration,
Por la nostre rédemption.
Qui de ce poentoie (2),
Malement foloie ;
Pert sa labour
Et en errour
S'enbat et desvoie.

Cil qui fist ciel, et terre, et mer,
Et forma Adam du limon,
Ot bien puissance de muer

(1) On peut réfléchir longtemps sur la nature.
(2) Qui de cela s'épouvante, s'inquiete.

Parole en humaine façon.
Ainsi fermement le créon ;
    Car qui ce renoie,
    S'il ne se ravoie,
        Ja nul jor
    De son Créator
    N'avera la joie.

Belle et bonne plus que penser
Ne porroit Salemon,
Rose, lis, estoile de mer,
Virge de roiaul nation,
Colombe de religion,
    Qui ne fault ne ploie,
    De bonté Montjoie
        Et d'onor,
    Rubis de valor,
    De vérité voie.

Dame Marie, vos veul proier,
De cuer plein de dévotion,
De mon corps meschief salver
Et m'aime de dampnation.
Repentance et confession,
    Et paix nos envoie.
    A ton chier Fils proie,
        Par douçor,
    Qu'il nous doint s'amor
    Et otroit sa joie (1).

(1) XII[e] et XIII[e] siècles.—Manuscrit Mouchet, 8, fol. 64.

CHANSON DE LA TRÈS DOUCE MARIE.

De la très douce Marie
Voil chanter,
Qui porta le Sauvéor
Por nos sauver
Celui qui, et nuit et jor,
Nos vient tenter
De fere son devis.

Cil doit bien estre esbaudis,
Qui sers tos dis
En ses dis
Le Roi de Paradis.

Qui la très douce Marie
Servira,
Et qui à son cuer merci
La priera,
Ja li enemis
Seur li povoir n'aura :
De ce suis je tot fis.
Cil doit bien, etc.

Rose, violette plaine
De déport,
En vos sont tuit mi solas
Et mi confors.
La rive es as péchéors
Et li droit port,
Roïne, fleur de lis.
Cil doit bien, etc.

La char Dieu qui fu enclose
En vos flans,
Et qui en crois souffrit
Le grant enhans (1),
Si fu férus el costé,
Le clers sans covrit son pis.
Cil doit bien, etc.

Or prion la mère Dieu
Tuit hautement
Qu'ele pri son très cher Fils
Prochainement
Qu'aillons tuit à Paradis
Communaument,
Au grand jor du juis (2).

Cil doit bien estre esbaudis,
Qui sers tos dis
En ses dis
Le Roi de Paradis (3).

(1) Supplice.

(2) De la justice, du jugement.

(3) Auteur anonyme.— XII[e] et XIII[e] siècles. — Dialecte champenois.

LES LITANIES DE LA DAME GRACIEUSE.

Nette, glorieuse,
Virge pure et monde,
Mère précieuse,
Mon cœur purge et monde
Des griès mals de cest monde.

Dame gracieuse,
De Deus fustes eslite :
De toi fist s'espouse,
Par ta grant mérite,
Deus, qui en ciel habite.

Tu ies rose colorée;
Tous tems ies vermoille.
Ta color n'iert ja muée.
Ce n'est pas mervoille,
Nuls ne vit la paroille.

Tu ies lis et violette,
Tos jors netfe et pure,
De tous péchiés nette
Sur toute nature;
Car Deus i mist sa cure.

Tu ies basmes natureis,
Douls miel et lactuaire ;
Tu ies pimens savoreis;
Pucelle débonnaire,
Nos cuers purge et esclaire.

Tu ies flor,
A qui l'odor
Ne faut ne n'empire ;
Tu ies fruit,
Qui nos conduit
Et maine à l'empire
Que tient Jhésus le sire.

Tu ies le pors
Et le despors,
Le desduit et la joie ;
Tu ies confors
Et l'acors,
Chemins et droite voie
A celui qui te proie.

Tu ies solaus ;
Tu ies jornaus
Et estelle de marine ;
Par la bonté
De ta clairté,
Nos cuers tout enlumine,
Belle douce Roïne.

Tu ies rosier ;
Tu ies vergier ;
Tu ies le doux Paradis
Plein de délis,
Où Jhésus Cris
Se déduit et dilite
O le Saint Esperits.

Tu ies clarté ;
Tu ies purté ;
Tu ies le saverous ostés.
Ains ne fu tels ;

Car des douls ciels
Vient la sainte rouzée
Dont tu fus arozée.

Tu ies sacraire embasmés;
Tu ies seliers empimentés
Où le Fils Deu délite,
Quant, sa dolor et paine,
Prist en toy chair humaine.

Tu ies la verge d'Aron;
Tu ies le temple Salemon;
Tu ies la maison
D'oraison,
De toutes vertus plaine
Et de tos biens mondaine.

Royne coronée,
Dame bien eurée,
Bien doit estre aorée
L'eure que fustes née.

Par toy est délivrée
La gent maleurée
Qui estoit emprisonée
Et en enfer dampnée.

Qui bien te sert,
Il en dessert
La joie en ta contrée,
Que cil auront
Qui t'averont
Servie et honorée.

Douce Dame, qui Dieu portas,
Qui de ton sainct lait l'alaitas,

Vierge fus, et vierge enfantas,
Par ta miséricorde,
A Jhésu nos racorde.

Douce Damoiselle,
Nette créature,
Saintisme Pucelle,
De la grande ardure
D'enfer, qui tous tems dure,
Deffendés nos aimes.
Atraiez les à vie,
Qui sor toutes dames
Avez signorie,
Dame, sainte Marie.
Amen! chascuns en die (1).

(1) XIIIe et XIVe siècles.

ORAISON AUX ANGES GARDIENS.

Benois anges de lasus,
Qui m'avez à garder ça jus,
Je vous requier par cil Seigneur
Que je tien pour mon créateur,
Qui à son ymaige me fist,
Cest le benoist doux Jhésucrist,
Qui pour nous veult en crois morir,
Pour nous tous d'enfer secourir,
Et par le sien benoist Esperit
Par qui régéneracion
J'ay de crestienté le nom,
Par celle saincte Trinité
Qui, par sa grant benignité,
M'a remis en vostre conduit,
Je vous prie que adès jour et nuyt
Me deffendez de l'anemy,
Que ja il n'ait pouvoir sur my.

Gardez moy necteté de cuéur,
Si que oncques à nul heur
Ne soye assentant à ordure,
Et du monde n'aye cure.
Acquerez moy compuncion,
Et doulceur et dévotion,
Vraye ferveur de charité,
Atremprance et sobriété,
De pouvoir mon corps castier
Et mon cuer humilier,

Et de bien estraindre mes sens,
Mes parolles et tous mes atouchements.

De patience ay grant mestier.
Acquérez m'en tant recouvrer,
Si que je puisse, à Dieu plaisir,
Ses comandemens accomplir,
Et en partie faire et rendre
Ce que pour moy veult en crois pendre.

De ce que j'ay Dieu courroussé,
Et ay por mon péchié laissé,
Contre la loy plus folloier
Ne me lessez ne desvoier.
Acquerez moy bonnes vertus,
Qui me soient vie et salus
De scandalle et réclam mauvais,
Et si me faites vivre en paix.

Faites que je les biens entende
Que Dieu me fais, et que j'en rende
Graces à luy si barnement (1)
Que il me donne accroissement
De grace, et aussi de ses biens.
A luy me soiez bons moiens (2)
En toutes nécessitez.
Sires, en tous temps me visitez,
Et soiez présens à ma mort,
Et me apportez du ciel confort,
Et me hostés de l'adversité
Du diable et sa diversité,

(1) Noblement, largement.
(2) Médiateurs.

Que je ne soie en son dangier (1),
Ne ne me puisse dommagier.
Quant mon ame sera saultée
Du corps, faites qu'elle soit présentée,
Devant la permanable joye,
Là où sans fin avec Dieu soie,
Où je le voie face à face:
Priez à Dieu que ainsi le face.
Amen (2).

(1) Pouvoir.

(2) Sens (Yonne).— XIV[e] siècle. — Manuscrit de la bibliothèque de Sens.— Collection de M. E. Daudin.

COMMEMORACION
DE SAINT MICHEL ARCHANGE.

Sainct Michel, glorieux archange,
A vous rens grace et loange
De tout mon cuer dévotement,
En vous suppliant humblement
Que orez Jhesucrist nostre Père,
Et Marie sa chère Mère.
Faites que pardon me soit fait
De ce que peux avoir meffait
Durant tout le cours de ma vie.
A jointes mains mercy vous prie;
Car vous avez la cognoissance
Des bonnes âmes, et puissance
De recepvoir et mettre en gloire.
Si veullez avoir en mémoire,
Mon ame, quant l'eure viendra
Que du corps partir lui fauldra,
Par vous soit conduite tout droit
En Paradis. Que Dieu l'octroit (1)!

(1) XIVe siècle. — Sens. — Coll. de M. E. Daudin.

ORAISON A SAINT GABRIEL ANGEL.

Saint Gabriel, de Dieu messaige,
Très puissant ange, prudent et saige,
Nostre sauvement annunças,
Quant le saint messaige apportas
De Dieu, le Père glorieux,
Quant voult que son Filz précieulx
S'enombrast en la Vierge digne,
Qui, par providence divine,
Ancelle de Dieu se appelloit (1).
Je te requier, angel benoist,
Soies moy garde en tout endroit.
Amen (2).

(1) Au salut de *Ave, Maria*. — Note du manuscrit.
(2) Sens. — XIVe siècle — Collection de M. E. Daudin.

DÉVOTE ORAISON A NOSTRE SEIGNEUR ET AUX ÉVANGÉLISTES.

Doulx Roy de Paradis,
Qui ce monde formastes ;
Beau très doulx Ihesucrist,
Qui forment nous amastes ;

Saint Esperit, vray confort
Pour nous exaulter ;
Mère de Dieu, vray port
Pour pécheurs redresser,

En la très sainte garde
De vous me recommande
Mon corps, mon cuer, mon ame,
Et vous en fais offrande ;

Et me veulliez donner
De ma mort vraye fin,
Et en gloire appeller,
Qui tousiours est sans fin.

Saint Iéhan, très doulx sire,
Et de Dieu vray amis,
Des assaulx nous gardes
De tous nos ennemis.

Saint Mathieu, je vous prie
Que de mal encombrier
Et de mélancolie

Me veullés dépeschier.

Saint Luc, je vous requier
Que par grace il vous plaise
De mon cuer eslongner
De pensée et malaise.

O saint Marc, gardez moy
De tous désirs mauvais,
Et pardons impétrez
Des pechiez que iay fais.

Si veullez Dieu prier,
En quel lieu que ie soye,
Ne me puisse approchier
Rien qui nuyre me doie.

Car à vous tous m'octroie
De cuer, de corps et de ame.
Gardés moy de péchez (*sic*)
Et de criminal blasme.

Or, vous prie humblement
Que à mon trépas soiez,
Et Dieu diligeamment
Pour mes pechez priez.

Quil me doint le pardon
Et la grace amoureuse
De la fruicion des cieux
Très glorieuse (*sic*). Amen (1).

(1) Sens. — XIV[e] siècle. — Collection de M. E. Daudin.

LA CHANSON DE LA NOVICE.

Etant endormie
Dans une prairie,
J'entendis une voix
Qui me dit: — Petite,
Lève toi de suite
Et viens au couvent.

— Las! adieu, cher père!
Adieu, chère mère!
Adieu, frère et sœur!
Je vais dans un cloître,
Pour ne plus paraître.
Adieu pour toujours!

Etant à la porte,
La mèr' s'y transporte
Et me dit trois fois:
— Jeune postulante,
Serez-vous constante
A garder nos lois?

Je réponds de suite:
— Je me félicite
De vivr' sous vos lois.
— Dans la solitude,
Tout paraîtra rude;
Mais tout y est doux.

Etant donc entrée,

Je m' vis entourée
De mère et de sœurs;
Elles m'ont conduite,
Avec grande suite,
Jusque dans le chœur.

— Approchez, fillette;
Découvrez vot' tête;
Coupons ces cheveux,
Qui ne sont que terre,
Terre, terre, terre.
— Mère, oui, je le veux.

Je ne sais pas lire,
Mais je m'en vais dire
Mon *De profundis*,
Pour que Dieu me donne
Sa sainte couronne
Et son Paradis.
Amen (1).

(1) Marne. —Yonne.—Nogent-sur-Seine.

LA CHANSON DE LA RELIGIEUSE.

Là-haut, là-bas, dans ce vert pré,
Mon doux Jésus j'ai rencontré,
Mon cœur vole,
Vole, vole, vole,
Mon cœur vole jusqu'aux cieux.

A ses genoux je m' suis jeté. *bis.*
Mon cœur vole, etc.

Ma fille, qu'est c' que vous m'demandez? *bis.*
Mon cœur vole, etc.

L'humilité, la charité. *bis.*
Mon cœur vole, etc.

Ma fille, ell' vous sont accordées. *bis.*
Mon cœur vole, etc.

Mon doux Jésus, j'vous remercie.
Mon cœur vole, etc. (1)

(1) Commune de Gespunsart (Ardennes). — Collection de M. Collin.

LA CHANSON DES SŒURS.

Quand j'étais petite,
A l'âge de quinze ans,
J'entendais Jésus
Qui me disait souvent :
— Ah ! venez, ma petite, } *bis.*
Ah ! venez au couvent. }

J'entendais Jésus
Qui me disait souvent :
Au noviciat
L'on vous y attend. — Ah ! venez, etc.

Au noviciat
L'on vous y attend :
Vous aurez Jésus
Pour fidèle amant, etc.

Vous aurez Jésus
Pour fidèle amant,
Et la Sainte Vierge
Pour votre maman, etc.

Et la Sainte Vierge
Pour votre maman ;
Tous les Saints du Ciel
Seront vos parents, etc.

Tous les Saints du Ciel
Seront vos parents ;

Vous serez vêtue
En noir et en blanc, etc.

Vous serez vêtue
En noir et en blanc,
Et sur votre tête
Un beau voile blanc, etc.

Et sur votre tête
Un beau voile blanc;
Sur votre poitrine
Une croix d'argent, etc.

Sur votre poitrine
Une croix d'argent,
Et au côté gauche
Un chap'let pendant, etc.

Et au côté gauche
Un chap'let pendant,
Et au côté droit
Les clefs du couvent, etc.

Et au côté droit
Les clefs du couvent.
La voiture est là :
Ma sœur vous attend, etc.

La voiture est là :
Ma sœur vous attend,
Pour aller instruire
Les petits enfants, etc.

Pour aller instruire
Les petits enfants,
Et les corriger
Quand ils s'ront méchants, etc.

Et les corriger
Quand ils s'ront méchants.
Hélas ! le bon Dieu
En s'ra bien content.—Ah ! venez, etc. (1)

(1) Ronde des Ardennes. — Collection Collin. — Les Ardennes sont une pépinière de bons prêtres et de braves religieuses : ce qui ne les empêche pas de donner au pays d'intrépides soldats.

LE CHANT DES GRACES A LA FIN DU REPAS.

Nous renderons grâces au Dieu de lassus
De la bien venue de son filz Jesus,
Qui nasquit de Vierge sans corruption
Et pour nous souffrit mort et passion.
Kirie, eleison; Kirie, Criste, Kirie, eleison !

Adam, nostre père, nous meit en danger,
De la pomme chère, qu'il voulut manger:
Pour quoy estions tous en damnation;
Mais le Filz Marie nous a faict pardon.—*Kirie*, etc.

Prions tous ensemble pour nostre bon roy,
Que Dieu par sa grace augmente la foy
Catholicque, avecque bénédiction,
Et voir son peuple en dévotion.—*Kirie*, etc.

Ores, nous prierons tous généralement
Pour père et pour mère et pour tout parent,
Pour ces pauvres ames qui sont en prison,
Que Dieu, par sa grace, leur face pardon. — *Kirie*.

Bien venus soyons, deboutz et assis,
Les vieux et les jeunes, les grans, les petits.
De la bonne chère Dieu remercions,
Buvons après graces et gaignons
Les pardons saint Boniface.— *Kirie*, etc. (1)

(1) Reims, XVI[e] et XVII[e] siècles —*Mémoires de* J. Pussot. — *Travaux de l'Académie de Reims*, volume XXV. — La musique de ces grâces se trouve dans le volume suivant. — V., t. II du *Romancero de Champagne*, une notable variante de ce vieux cantique.

LES PATRONS DE LA CHAMPAGNE

ORAISON A SAINT ANTOINE.

Saint Anthoine, je te supplie,
Deffent nous de la maladie
Qui brule aux gens et piez et mains.
Je te supplie, glorieux sains,
Que je soie en ta sainte garde,
Que vous en voulez afranchir.
Pourtant vous veult mon corps servir;
Car bien souvent je me remembre
De ceux qui n'ont ne piez ne membre,
Et en quelque part visaige, ou nez,
Qui ne soient ars et brulez
Du cruel feu de saint Anthoine.
Et pourtant de volonté bone,
Saint Anthoine, vous veul donner
Que le mien corps veuillez garder
De bosses, de clous et d'arsures,
Et aussi toutes créatures;
Et nous soiez tous jours amis,
Tant que enfin aions Paradis (1).

(1) Sens.— XIVe siècle.— Collection de M. E. DAUDIN. — Le *mal de Saint-Antoine*, ou *mal des ardens*, sévissait au Moyen-Age : de là cette locution : *le feu Saint-Antoine te arde!* Vers l'an 500, saint Remi fonda à Reims une collégiale sous l'invocation de saint Antoine. En 1201, Guillaume de Champagne, archevêque de Reims, en fit un hôpital pour les gens attaqués du mal Saint-Antoine. Il fut supprimé en 1676.

HYMNE DE SAINT ASPAIS.

De l'an renaissant les calendes (1),
Pleines d'estrenes et guirlendes,
Desbaclent du ciel le pousteau;
La brume au tropique se tourne,
Et le soleil vers nous retourne
Pour bien-heurer cet an nouveau.

O sainct Aspais, voy qu'à ta feste,
Chascun des tiens, joieux, s'appreste
À te chanter triomphamment,
Puisqu'à ce jour comblé de gloire
Et dédié à ta mémoire,
Tu es monté au firmament.

Lors que Clovis regnoit en France,
Roy qui premier eut la créance
Du vray Dieu par luy adoré,
Que les chrestiens fort s'advancèrent,
Et les fleurs de lis commencèrent
A monstrer leur teinct sur-doré;

Alors en l'Auschoise contrée,
Près de Thoulouse rencontrée,
O sainct! ton aage fleurissoit

(1) Saint Aspais, évêque d'Eause, dans la Novempopulanie, naquit dans la première moitié du VI[e] siècle, assista à plusieurs conciles et vint chercher un asile à Melun, où il mourut en 588, parce que son diocèse était envahi par les Goths et les Ariens.

A Elozon, cité insigne,
Et où pour évesque très-digne
Tout le peuple te cherissoit.

Ainsi, prélat des plus utiles,
Tu fus à trois de ces conciles
Qui se tindrent à Orléans,
Ville sur la Loire fameuse,
Ainçois qui te veid plus heureuse
Convertir force mescréans.

Mais des Goths l'armée insolente
Aiant, par fureur violente,
Ton païs longtemps ravagé,
Tu le quitas de fascherie,
Pour veoir si en aultre patrie
Tu pourrois estre soulagé.

Tu vas droict où Dieu te pourmeine;
Tu costoies les bords de Seine,
Et là maints peuples recongnois;
En fin à Melun tu t'arrestes,
Jà esclairé des feux célestes
De l'Evangile et de ses lois.

Car Sérotin, le grand diacre
De Savinian, que Sens consacre (1),
Y avoit jà le Christ presché:
Tu poursuis, par mesme industrie,
Et de la vieille idolastrie
Le reste est par toy arraché.

(1) Saint Savinien, originaire de Samos, vint prêcher l'Evangile dans le pays des Tricasses et celui des Sénonais. Sa mémoire est vénérée dans le diocèse de Sens : un faubourg de cette ville porte son nom.

Melun donc croid à tes oracles,
Et tu y fais de grands miracles.
Enfin, y estant trespassé,
A Nostre-Dame on met en terre
Ton corps sacré, qu'un bois enserre
Derrière l'autel enchâssé.

O sainct Aspais, pasteur et père,
O patron aux tiens si prospère
Dès le siècle de nos ayeux,
Sois nous à jamais favorable,
Et envers Dieu fay qu'exorable
Tousjours il se rende à nos vœux (1).

(1) Les strophes ci-dessus sont l'œuvre de Séb. Roulliard, né à Melun dans le XVI[e] siècle, mort en 1639; elles sont tirées d'une de ses œuvres inédites, la *Polhymnie*, dont le manuscrit fait partie du cabinet de M. Eug. Grésy.

EPITRE
DE SAINT ASPAIS A SES PAROISSIENS.

Autrefois de Sathan j'ay vaincu la malice;
J'en ay destrui l'autel, le feu, le sacrifice,
Et dans ces mesmes lieux engagez sous la loy,
J'ay planté le premier, et la croix, et la foy;
Mais il use aujourd'huy du droit de représaille;
Ce démon, agité du feu qui le travaille,
A renversé mon temple et brisé ma maison,
Pour oster aux fidels ma mémoire et mon nom.
Peuple, souffrirez-vous une telle insollence?
Abandonnerez-vous le soin de ma vengeance?
Mais quoy, son attentat me touche moins que vous;
Vous estes plus que moy l'objet de son courroux;
Et c'est sur vous, enfin, qu'est tombé son tonnerre,
Quand sa fureur a mis vostre église par terre.
Relevez-la, Crestiens, trompez vostre ennemy!
Que pas un d'entre vous ne demeure endormy!
Ce malheureux esprit, transporté de sa rage,
N'a sans doute entrepris ce funeste ravage
Que pour vous accuser luy-mesme au jugement,
De n'avoir pas refait ce divin bastiment.
Telle est de ses conseils la noire politique;
Tel est de ses conseils le complot diabolique.
Qu'il est aisé, Crestiens, d'éviter ce malheur!
Ayez pour ma demeure un peu plus de chaleur;
Poursuivez ardemment ce qu'un généreux zèle
Vous a faict à l'abord entreprendre pour elle;
Achevez cet ouvrage, ayez en le plaisir:

C'est peu de commencer, si l'on ne veut finir.
Je ne veux poinct vos biens, et mon pauvre édifice
N'exige poinct de vous un si cher sacrifice;
Je ne veux poinct vos fruits, vos bleds ny vos
[maisons,
Ny la récolte, enfin, qu'on faict dans les saisons;
Un double chaque jour, un sol chaque semaine,
Vous le pouvez donner sans vous faire une peyne.
Ces doubles et ces sols, d'un vallet, d'un seigneur,
D'un bourgeois opulent, d'un pauvre laboureur,
Seront dans peu de temps un fond considérable,
Qui, sans incommoder un crestien charitable,
Relevera mon temple, accroîtra mon honneur,
Attirera sur vous la paix et le bonheur,
Et, secondés surtout de mes justes prières,
Vous donnera du ciel les grâces singulières.
Peuple, pensez-y bien, ce peu de charité
Vous peut donner la gloire et l'immortalité (1).

(1) Nous devons ces curieux vers à l'obligeance de M. Leroy, archéologue de Melun; ils furent écrits à la fin du XVII[e] siècle, par un anonyme, à l'occasion de la restauration de l'église Saint-Aspais. M. Maget, notaire, dépositaire des titres de l'église, en conserve le manuscrit.

ORAISON A SAINTE BARBE,

CONTRE LE TONNERRE.

Sainte Barbe et sainte fleur (1),
Par la croix de mon Sauveur,
Gardez-nous,
Protégez-nous.
Partout où votre nom on prononcera,
Jamais le tonnerre ne tombera.
Gardez-nous !
Protégez-nous (2) !

VARIANTE.

Sainte Barbe et sainte fleur (3),
Par la croix de mon Sauveur,
Là où on te prononcera,
Jamais le tonnerre ne tombera.

(1) Cette sainte fleur est l'aubépine, fleur mystique, emblème de la virginité, avant-courrière du printemps.

(2) Marne.

(3) Ardennes.

HYMNE DE SAINTE BAULDOUR.

Chantons cette femme virile,
Et qui soubs un sexe fragile
Ha porté un cœur masculin;
Cette Bauldour, saincte lumière,
Autant en vertus la première
Que son los n'aura point de fin.

De l'amour de son Christ frappée,
Pour n'estre du monde pipée,
Elle eut ses pompes à mespris;
Quitta la cour, si haulte dame,
Affin que le Dieu qui l'enflamme
Luy donne au ciel un meilleur prix.

Faisant austère pénitence
Et ayant par longue abstinence
Dompté son corps triomphamment,
D'ailleurs son esprit n'ayant cure
Qu'à prendre angélique pasture,
Elle est montée au firmament.

O Christ, roy de force et puissance,
Octroye nous la jouissance
De nos vœux; que saincte Bauldour,
Royne la hault entre les grandes,
Te présente pour nous les offrandes
Qui luy viennent de nostre amour.

A Dieu, de qui triple couronne

Le chef vénérable environne,
Soit gloire et honneur à jamais,
Au Fils aussi, et Paraclète,
Qui donne sa grace complète
Aux esprits portez à la paix (1).

(1) *Polhymnie chrestienne.* Séb. ROUILLIARD, 1628. — Manuscrit du cabinet de M. E. GRÉSY. — Sainte Bauldour n'est autre que sainte Bathilde, reine de France. Saxonne et, dans sa jeunesse, esclave, elle épousa Clovis II, dont elle eut trois fils. Veuve vers 656, elle fut régente du royaume au nom de son fils Clotaire III. Elle lutta pendant dix ans contre l'ambition d'Ebroïn, maire du palais; enfin, vaincue par ses violences, elle se retira, vers 666, dans le monastère de Chelles, qu'elle avait fondé Cette princesse, aussi belle que courageuse, employait ses richesses à faire de bonnes œuvres, et surtout à racheter des esclaves. — Voir *Vie de sainte Bathilde*. Paris, Binet, 1624. — Lille, Lefort, 1847.

ORAISON A SAINT BERNARD,

ABBÉ DE CLAIRVAUX.

Gemme luysant, vénérable docteur,
Mirouer d'honneur et de religion,
O saint Bernard, très diligent pasteur,
Qui as renom en mainte région,
Vers toi je viens, par humble affection,
Interpeller ton bénigne adjutoire
Pour acquérir gloire et salvacion
Après le cours de ce bas territoire.
Le lieu de ta nativité
A esté
Fontaines, chasteau moult insigne;
Tes parents ont eu charité,
Purité
Et de dévotion le signe,
Contemnans, par œuvre divine,
Le convive
De mondaine prospérité,
Prenans pour seure médecine
Discipline
Et volontaire povreté (1).

(1) *La Vie de saint Bernard*, par G. FLAMENG, chanoine de Langres. — Troyes, Jean Lecoq. — *Mystère de saint Didier*, CARNANDET, 1855, préface, p. 14.

EPISTRE DE SAINT BLAISE.

Audite, Christi fideles, mirabilia Dei.

Seigneurs et Dames, entendez,
Qui à bonnes œuvres tendez.
Conter vous veil vérité pure,
Témoignant la sainte Escripture.

Temporibus illis, floruit electus a Deo Blasius in Cappadociæ regione, vir pius et justus, signa et prodigia faciens in virtute Domini nostri Jesu.

En Cappadoce ot un saint homme,
Que l'Escripture Blaise nomme,
Qui en Dieu et par ses signales
En sa vie faisoit miracles.

Tunc fideles elegerunt antistitem; et electus, spernens temporalia, speluncam ferarum sibi habitandam disputavit.

Les chrestiens, qui adonc furent,
Pour leur évesque l'eslurent (1)....

(1) Saint Blaise, évêque de Sébaste, martyrisé vers l'an 316. — Ce fragment a été copié dans un manuscrit conservé à Langres avant la Révolution.

LA LÉGENDE DE SAINTE BOLOGNE.

Réjouissez vous, Bologne :
Vous avez une patronne
Qui vous donne son beau nom,
Qui vous est de grand renom.

Fille du seigneur de Grand,
A peine eut-il vu l'enfant,
Qu'il le mit chez sa nourrice,
Qui devint sa bien-factrice.

— Souverain bonheur pour vous !
Jésus, votre cher époux,
De chez vous vous éloigne,
Ma petite Bologne.

Vos parens sont des payens.
Jésus cherche les moyens
De vous combler de sa gloire.
Vous aurez la victoire.

La fille prédestinée,
Au bout de la même année,
Est portée chez ses parens,
Qui sont au château de Grand.

Ses parens, pleins de tendresse,
Luy font mille caresses,
En embrassant leur enfant
Des plus amoureusement.

La femme, congratulée
De l'avoir bien élevée,
Est priée de ses parens
De la gouverner cinq ans.

La nourrice chrétienne
(Ces parens la croyoient payenne)
Fait connoître à cette enfant
Le grand Dieu du firmament.

Ces années expirées,
Les instructions données,
La femme quitte l'enfant,
L'offrant au Tout-Puissant.

La semence divine
Dans son cœur prit racine,
Et luy fit tout mépriser
Pour sa pauvre âme sauver.

Dans sa chambre retirée,
D'amour de Dieu enflammée,
Elle donne tout son temps
A Jésus-Christ, son amant.

Le père, plein de tristesse,
Ne luy fait plus de caresse,
Voyant ce jeune esprit
Adorer là Jésus-Christ.

Le roy de Metz est chrétien :
Il deffend à tous payens
De tourmenter les fidèles
Et renverser les autels.

De Grand, comme son sujet,

Informé de ce décret,
Ne sçait quel party prendre
Afin de la surprendre.

Dans cette circonstance,
Son esprit flottant balance,
De chez luy la met dehors,
L'abandonnant à son sort.

Dieu du ciel, considérez
La colère et le procédé,
L'épouvantable folie
D'un père, qui son sang oublie.

Elle suit un chemin
Où la conduit son destin,
Se rend chez sa nourrice,
Toute éplorée et toute triste.

La femme, bien étonnée
De la voir ainsi chassée,
La reçoit avec plaisir,
Se chargeant de la nourrir.

La nourrice est bergère.
Bologne lui dit : — Ma mère,
Aux champs j'iray avec vous,
Je vous suivray partout.

La femme, le lendemain,
Prend Bologne par la main ;
Ainsi, plus d'une année,
Toujours fut-elle emmenée.

Le général Ptolomée,
A la tête de son armée,

Passant par ce beau pays,
La vit gardant les brebis.

D'un air gay il fut à elle :
-- Ah! bonjour, dit-il, la belle.
Longtemps la considéra
Et son cœur luy demanda.

— Mon cœur, luy dit Bologne,
Et mon corps et ma personne
Sont à Jésus, mon époux,
Que j'ay préferé à vous.

Ptolomée, en colère,
Luy demande où est son père.
— Ah! il règne dans les cieux,
Dit-elle, les larmes aux yeux.

— Vous n'avez pas le bon sens
De chercher un autre amant!
Je vous offre ma couronne,
Mon cœur et ma personne!

— Mon party est déjà pris :
Mon époux est Jésus-Christ.
Donnez à d'autres personnes
Votre cœur et vos couronnes.

Il est au désespoir
De n'avoir pas la victoire;
Il change tout à l'instant
Son grand amour en tourment.

Sur-le-champ il ordonne
Qu'on ait à lier Bologne,
Et luy fait casser les dents,

Pour commencer ses tourmens.

Le premier grand supplice
Est l'essay de sa malice;
A ces douloureux momens
Succèdent d'autres tourmens.

Sur un chevalet montée,
De dents de fer déchirée,
On luy brûle les deux flancs
Avec des flambeaux ardens.

On la met dans un tonneau
Rempli de cailloux et d'eau,
Tout hérissé de pointes,
Qui mettent en lambeaux la sainte.

On roule donc le tonneau
Sur de Raucourt le coteau.
Les soldats de leurs huées
Font retentir les vallées.

Le prince, d'un œil content,
Voit l'affreux tonneau roulant,
Qui charie la sainte vierge
Jusqu'au bord de la rivière.

Là on deffonce la tonne :
On voit la jeune Bologne
Sortir de l'affreux tonneau,
Levant les deux yeux en haut.

Elle prie, comme Judith,
D'Israël la favorite,
De triompher du tyran
Et surmonter son tourment.

Se tournant vers Ptolomée :
— Ame perdue et condamnée,
Si tu as soif de mon sang,
Bois, le voilà ruisselant !

Ouvre, si tu veux, les yeux !
Vois, comme de toy, de tes dieux
Triomphe ma jeunesse,
Que tu ne crois que foiblesse.

— Avise-toy, Bologne !
Encore un quart-d'heure je donne ;
Si tu n'adores pas mes dieux,
La mort fermera tes yeux.

— Tous tes dieux sont des démons :
Un jour, te tourmenteront.
Mets le comble à ta folie,
Si tu veux m'ôter la vie.

— Voici le dernier supplice
Qu'il faut que tu subisses !
Le tyran n'est pas content
Qu'il n'ait versé tout son sang.

Dans son conseil il arrête
Qu'on lui coupe la tête.
Son martyre est consommé,
Et le tyran contenté.

Merveille surprenante,
En ses mains sa tête sanglante,
La Marne elle traversa,
Et à deux cents pas expira.

On voit encore les endroits,

LE JOUR DE LA SAINTE-CATHERINE.

Sainte Catherine
Etait fille de roi;
Son père était payen,
Sa mère ne l'était pas.

Ave, Maria! Sancta Catharina!

Toujours sa bonne mère
Lui répétait tout bas :
— Endure, Catherine, endure :
Couronnée tu seras. — *Ave*, etc.

Au sommet est une pomme, dans laquelle on fait entrer les menues monnaies qu'on leur donne. Il existe une longue légende rimée de sainte Catherine, composée par Victor Monnard (d'Orpierre) et publiée à Metz ; nous en citerons ces trois couplets :

Aussi, dans toute la Grèce,
En cette sainte on eut foi.
Ce qui si fort intéresse
Louis IX, très-pieux roi,
Que dans l'Eglise latine,
Et surtout au lieu du Val,
Fit admettre Catherine
Par un saint décret royal.

Depuis lors elle protége
Avec spécialité
La belle nation française,
Et surtout la royauté.
Car c'est elle qui conseille
A Jeanne de Domremy
D'opérer une merveille,

Se tournant vers Ptolomée :
— Ame perdue et condamnée,
Si tu as soif de mon sang,
Bois, le voilà ruisselant !

Ouvre, si tu veux, les yeux !
Vois, comme de toy, de tes dieux
Triomphe ma jeunesse,
Que tu ne crois que foiblesse.

— Avise-toy, Bologne !
Encore un quart-d'heure je donne ;
Si tu n'adores pas mes dieux,
La mort fermera tes yeux.

— Tous tes dieux sont des démons :
Un jour, te tourmenteront.
Mets le comble à ta folie,
Si tu veux m'ôter la vie.

— Voici le dernier supplice
Qu'il faut que tu subisses !
Le tyran n'est pas content
Qu'il n'ait versé tout son sang.

Dans son conseil il arrête
Qu'on lui coupe la tête.
Son martyre est consommé,
Et le tyran contenté.

Merveille surprenante,
En sès mains sa tête sanglante,
La Marne elle traversa,
Et à deux cents pas expira.

On voit encore les endroits,

LE JOUR DE LA SAINTE-CATHERINE.

Sainte Catherine
Etait fille de roi;
Son père était payen,
Sa mère ne l'était pas.

Ave, Maria! Sancta Catharina!

Toujours sa bonne mère
Lui répétait tout bas :
— Endure, Catherine, endure :
Couronnée tu seras. — *Ave*, etc.

Au sommet est une pomme, dans laquelle on fait entrer les menues monnaies qu'on leur donne. Il existe une longue légende rimée de sainte Catherine, composée par Victor Monnard (d'Orpierre) et publiée à Metz ; nous en citerons ces trois couplets :

Aussi, dans toute la Grèce,
En cette sainte on eut foi.
Ce qui si fort intéresse
Louis IX, très-pieux roi,
Que dans l'Eglise latine,
Et surtout au lieu du Val,
Fit admettre Catherine
Par un saint décret royal.

Depuis lors elle protége
Avec spécialité
La belle nation française,
Et surtout la royauté.
Car c'est elle qui conseille
A Jeanne de Domremy
D'opérer une merveille,

Un ange descend du ciel,
Chantant : — *Alleluia !*
Endure, Catherine, endure :
Couronnée tu seras. — *Ave,* etc.

— Mais, pour ton maudit père,
A l'enfer il ira ;
Mais, pour ta bonne mère,
En Paradis elle ira. — *Ave,* etc. (1)

En chassant l'Anglais d'ici.

Depuis ce jour mémorable,
Les filles des pensions
Se mettent sous son vocable
Ou sous sa protection ;
Et le vingt-cinq de Novembre,
Elles ne manquent jamais,
Soit dehors, soit dans leur chambre,
De la fêter désormais.

(1) Canton de Givet (Ardennes). — Collection de M. Noz — Ce fragment de légende est chanté, le 25 Novembre, des jeunes filles qui quêtent.

ORAISON A SAINT CHRISTOFLE.

Saint Christofle, martir très doulx,
Priez le Roy des roys pour nous,
Affin que nous puissions venir
Au règne qui ne peult finir.
Dieu tout puissant, Roy pardurable,
Qui en vos gloire permanable
Faites Christofle par martire
Venir, je vous supplie, Sire,
Que ainsi que la Saincte Escripture
Tesmoigne de vérité pure,
Que qui son ymaige regarde,
De maulvais esperit n'a garde,
Ni de langueur celle journée.
Ceste grace lui fut donnée
De vous le jour qu'il receut mort.
Et qui de luy servir se effort,
Il n'a garde de mort subite;
Par vostre grace il se en respite.
Et qui de bon cuer le requiert,
En ha tantost cela que il quiert.
Et vous, doux Dieu, par les mérites
Du saint, qui ne sont pas petites,
Quant roy des martirs le nommastes,
Et par luy grans vertus monstrates,
Veullez moy garder corps et ame
D'anemy et de tout diffame,
De péchié et de maladie.
Doux saint Christofle, je vous prie
Que à Dieu me veullez recorder,

Comme est vray que soy fist porter
A vous, cil qui en crois fut mis,
Pour dechasser nos ennemis
Et visibles et invisibles,
Et trestoutes choses terribles.
A Dieu recommande et à vous
M'ame, mon corps et mes biens tous.
Deffendez moy, amy de Dieu,
Icy et en tout aultre lieu,
Et aux ames de nos amis,
Qui sont en l'aultre siècle mis,
Doux Dieu, soiez leur débonnaire,
Que avoir puissions vôstre repaire (1).

(1) Sens. — XIVe siècle. — Collection de M. E. Daudin. — Saint Christophe fut martyrisé sous Décius. — Dans presque toutes les églises de Champagne, on voyait une statue de saint Christophe, d'une grande taille, portant le petit enfant Jésus : c'était la traduction en pierre d'une vieille légende.

LA PROSE DE SAINTE COLOMBE.

Que ce chœur tout joyeux d'une vierge fa-
Chante l'illustre nom, la foy victorieuse, [meuse
Les chastes mœurs et les combats.
Colombe est son nom, qui, dans son origine,
Présage, par le don d'une grâce divine,
D'un si doux nom les doux appas.

Ses charmes sont si grands et sa beauté si
[rare,
Que le roy cède aux loys dont son esprit s'empare,
Pour obtenir à ses attraits
La grâce qu'il chérit : Colombe la méprise.
Le seul intérieur charme sa convoitise
Et fait l'objet de ses souhaits.

César, pour attirer sur son fils ses caresses,
Cherche à la captiver sous l'espoir des pro-
D'avoir un mariage heureux. [messes
Colombe ne veut pas souffrir cette alliance :
Elle adore un époux auquel, par préférence,
Elle veut consacrer ses vœux.

On prétend qu'aux autels elle offre ses hom-
[mages,
Qu'elle adore les dieux, vénère leurs images
Comme ces faux adorateurs :
Colombe ne le peut, mais plutôt elle abhorre
Ces fausses déités. Le seul Dieu qu'elle honore
Mérite des vénérateurs.

On l'expose aux désirs d'un infâme adultère;
Mais le ciel empêche ce dessein téméraire
Par l'effet d'un puissant secours :
Car une ourse, à l'instant, parut toute en furie,
Pour venger l'attentat qu'avoit fait cet impie
Contre de si chastes amours.

Colombe, dont le nom ne respire que grace,
Ne peut espérer qu'on venge cette audace
Sans blesser sa simplicité;
Mais Colombe, sans fiel, du miel de sa parole
Appaise la fureur de l'ourse, qui s'immole
Pour venger son intégrité.

On voit d'un grand bûcher les flammes ir-
[ritées :
Colombe et l'ourse sont ensemble destinées
A souffrir cet embrasement : [teintes
Les flammes, néantmoins, ne leur font point d'at-
Mais des pluyes du ciel elles furent éteintes
Par un prodige surprenant.

On la conduit enfin pour un nouveau sup-
[plice
Elle veut, par son sang, maintenir la justice
Dans la sainteté de ses loix;
Elle imite, en mourant, du serpent la prudence
Car, exposant son corps au glaive de souffrance
De son chef elle conserve les droits.

Colombe, qui soumet sa vie à cet outrage,
De sa simplicité veut rendre témoignage :
Elle prie pour ses bourreaux. [victoi[re]
Dans ce dernier combat, Dieu prévient s[a]
Et luy fait espérer, pour comble de sa gloire,
La couronne de ses travaux.

Tout le cours de sa vie est illustre en mi-
[racles,
Et n'est pas moins célèbre aujourd'hui qu'au-
[trefois,
Puisque, depuis sa mort, par de nouveaux spec-
[tacles,
Son pouvoir a paru au peuple Sénonois.

Les bestes, en sa vie, à ses loys sont soumises;
Un bœuf, après sa mort, fait hommage à son
[corps,
Et son sang ennoblit ses saintes entreprises,
Faisant un clairvoyant d'un aveugle pour lors.

Vierge d'un chaste sang saintement empour-
[prée,
Martyre, dont l'amour a maintenu ses vœux,
Recevez nos respects, Colombe bien-aimée,
Que la rose et le lys couronnent dans les cieux.

Montrez à vos cliens l'effet de vos suffrages ;
Vierge, épurez nos cœurs du don de chasteté;
Martyre de l'amour, enflammez nos courages;
Colombe, donnez-nous votre simplicité.

L'adultère, vaincu par l'ourse furieuse,
Voulant suivre vos lois, adore vos lauriers ;
Et vous, par ces beaux feux tous chastes et
[entiers
Dont brûloit votre cœur, fustes victorieuse
Et du monde et de ses braziers.

Faites encore aujourd'hui régner cette puis-
Et triomphez icy, malgré vos ennemis ; [sance,
Rctirez de leurs mains ceux qui vous sont
[soumis,

Et qu'ils ne sentent point l'effort de leur ven-
Par des supplices infinis. [geance.
Ainsi soit-il (1)!

(1) *Office de sainte Colombe, première martyre des vierges de France, patronne des Sénonois*, traduit en français. — Manuscrit de 1668. — A la suite est la légende de sainte Colombe; en voici l'analyse : Fille d'un roi d'Espagne païen, à la voix du ciel, elle embrassa la vraie religion et quitta ses parents, qui refusèrent de se convertir. Elle fut baptisée à Vienne, en Dauphiné, et se rendit à Sens pour travailler à consolider l'œuvre commencée par saint Savinien et saint Potentien. — En ce temps-là, l'empereur Aurélien vint à Sens persécuter les chrétiens. Le 6 Septembre 275, plusieurs d'entre eux reçurent les palmes du martyre. Ce jour là, Colombe fut épargnée. L'empereur, frappé de sa beauté, voulut la ramener au culte des idoles et la marier à son fils : elle résista. Conduite à l'amphithéâtre de Sens, elle fut livrée à la brutalité d'un débauché nommé Baruche. Une ourse vint la délivrer. La bête féroce eût dévoré le séducteur, si la sainte n'eût intercédé pour lui. Baruche se fait chrétien et l'ourse ne quitte plus Colombe. L'empereur fait mettre le feu à sa prison, mais l'animal sort sans peine de l'enceinte de feu qui l'environne : la pluie du ciel éteint l'incendie. Enfin l'empereur fit décapiter Colombe. Elle mourut en pardonnant à ses bourreaux, le 31 Décembre 275. L'intrépide jeune fille est vénérée comme la patronne de la ville de Sens, comme celle des jeunes filles françaises.

—

L'HYMNE DE SAINTE COLOMBE.

Publiez, Sénonois, par ces vers les louanges
De Colombe, dont les amours
Méritent les respects des lieux les plus étranges
Où le soleil finit et commence son cours.

Elle confesse un Dieu, lequel, par sa puis-
A formé de rien l'Univers, [sance,
Et méprise ces dieux que l'humaine insolence
Forme pour leur offrir des hommages divers.

Elle annonce Jésus, fils d'une Vierge mère,
Que l'Espagne ne peut souffrir.
Colombe, de regret, quitte son propre père,
Et loing de ses parens vient icy s'establir.

César en est épris et lui faisoit promesse
La rechercher pour l'épouser;
Mais la sainte voit bien le piége qu'on lui dresse,
Et son cœur est trop pur pour ne pas l'éviter.

Du ciel, en même temps, l'Incarné sur la terre
Lui fait descendre ses faveurs.
Elle appaise Aurélien et dompte l'adultére,
Et du bûcher ardent maîtrise les rigueurs.

Ainsy ce nouveau Roy, qui couchoit sur la
Pour nous montrer sa pureté, [dure,
Pour toujours maintenir sa Colombe plus pure,
Luy faisoit refuser le lit de volupté.

Cependant que du glaive on luy tranche la
Le ciel lui prépare son prix ; [teste,
Et tous les bienheureux, réjouis de sa con-
[queste,
S'accordent aux concerts des célestes esprits.

Qu'en la terre et au ciel un chascun te ré-
Jésus, qu'une Vierge a produit ; [vère,
Adorons le Seigneur, auteur de ce mystère,
Et prions l'Esprit-Saint d'en mériter le fruit.
Ainsi soit-il (1).

(1) Le martyre de sainte Colombe eut lieu à 3,000 pas de la ville de Sens, sur la voie Appienne. Aubert, chef des Sénonais, fonda, dit-on, vers 276, le premier monastère qui porta le nom de la sainte. Il fut rebâti sous Clotaire II et Dagobert (640-645), et soumis à la règle de saint Benoit. — Venilo, 49e archevêque de Sens, mit les reliques de sainte Colombe dans une châsse. Le pape Alexandre III, le 26 Mars 1160, en fit une nouvelle translation. Il y avait à Sens une église de Sainte-Colombe au lieu où la sainte fut mise en prison. Une autre chapelle, dite de Sainte-Colombe-la-Petite, marquait la place où elle fut décapitée, près de la fontaine d'Azon ; elle fut détruite par les Anglais et rebâtie en 1553.

LÉGENDE
DE SAINT CRÉPIN ET DE SAINT CRÉPINIEN.

Or, écoutez la vie
Du fameux saint Crépin;
Elle se trouve unie
Au grand saint Crépinien.
Tous deux, pour un métier,
Quittèrent leur famille,
Et furent cordonniers
Pour prêcher l'Evangile.

Ils étaient gentilshommes
De première maison;
Mais ils quittèrent Rome
Pour venir à Soissons.
Loin de chausser les pieds,
Dans leur propre boutique
On trouvait, pour souliers,
La perle évangélique.

Le bruit de leurs conquêtes
Parvint à l'empereur;
Il jura, sur sa tête,
De venger son honneur:
— Qu'ils viennent devant moi!
Malheur à tout rebelle!
Quand je fais une loi,
Qu'on ne subisse qu'elle!

Il voulut, par promesses,

Tenter auparavant;
Il offrit des largesses,
Des emplois, des présens:
— Les biens qu'on vous promet
Sont des biens très-frivoles;
Acceptéz mes bienfaits,
Encensez nos idoles.

— Aveugle et misérable,
Reconnais ton erreur!
Du seul Dieu véritable
Nous sommes serviteurs.
Cette religion,
L'objet de tes insultes,
Fleurira tout de bon,
Aux vœux de tous les justes.

Le prévôt Rictouarre,
Pour complaire au tyran,
Invente les plus rares,
Les plus cruels tourmens.
Il leur meurtrit le dos,
La face contre terre,
Et découvre leurs os
En arrachant leur chair.

Sur leurs corps il déploie
Les tourmens de l'enfer,
Et met des corroies
Et des ongles de fer;
A des meules liés,
Ou bien par la froidure,
Il veut qu'ils soient noyés;
La saison était dure.

En bains l'eau fut changée,

Et le froid en chaleur;
Les meules, déchargées
Sans aucune douleur;
Et, sans le moindre effort,
Ils gagnent l'autre rive,
Et parviennent au port
Sans que mal leur arrive.

Mais dans une chaudière
Pleine de plomb fondu,
Le prévôt, en colère,
Met leurs corps étendus.
— Seigneur, exaucez-nous!
C'est là notre espérance:
Un seul regard de vous,
Nous aurons délivrance.

A peine le cantique,
Qu'une goutte de plomb,
De ce diabolique,
Rejaillit dans le front;
Par l'œil qu'il lui creva,
Il perdit la lumière;
Très-heureux, il pensa
A son heure dernière.

Mais, toujours plein d'audace,
Il jura, par ses dieux,
Qu'il confondra la race
De tout séditieux;
Pleine d'huile et de poix,
Une cuve bouillante,
Pour leur couper la voix,
Sont les maux qu'il invente.

Le prévôt a beau faire,

Pas de cris de douleur;
Les saints font leur prière :
— Délivrez-nous, Seigneur!
Confondez du prévôt
La malice profonde;
Vous le pouvez d'un mot :
Vous avez fait le monde.

La prière finie,
De rage, le tyran,
Poussé par la folie,
Ou plutôt par Satan,
Se jeta dans le feu
Qu'il alluma lui-même,
Et périt dans ce lieu
Témoin de ses blasphèmes.

Après ces maux étranges,
La divine bonté
Avertit par un ange
Qu'ils soient décapités.
Le lendemain matin,
Leurs deux têtes tranchées
Furent d'autant soudain
De lauriers couronnées.

Un vieillard décrépite
De Dieu reçut l'avis
De déposer de suite
Leurs corps en son logis.
Soudain, avec sa sœur,
Il commence l'ouvrage;
Le fardeau, sans malheur,
S'éloigne du rivage.

Pour seconder leur zèle,

Tout exprès, dans ce lieu,
Une simple nacelle
Fut conduite par Dieu ;
Contre le fil de l'eau,
Sans le besoin de rames,
Elle arrive au tombeau
Que firent ces bonnes âmes.

Quand la paix fut rendue
Par le bon Constantin,
Ils mirent à la vue
Les corps de ces deux saints ;
Et bientôt dans Soissons,
Un temple magnifique,
Au lieu d'une maison,
Recela ces reliques.

Là, de nombreux miracles
S'opèrent tous les jours ;
Ils sont en grand spectacle
Pour la ville et la cour ;
Mais le plus surprenant,
Ce fut à leur entrée,
Sur un petit enfant ;
La chose est assurée.

Sourd et muet de naissance,
Un pauvre malheureux
Avait de plus souffrance
D'être aveugle et boiteux.
Il entendit, parla,
Aux yeux de l'assemblée ;
Il vit, et droit marcha
Dans la maison sacrée.

Comme ils étaient de Rome,

Les Romains firent tant
Que les deux gentilshommes
Sont près dé saint Laurent.
C'est là, depuis ce jour,
Qu'ils reposent encore,
En exauçant toujours
Celui qui les implore (1).

(1) Saint Crépin et saint Crépinien vinrent prêcher le christianisme dans le Vermandois. — De Saint-Quentin, ils se rendirent à Soissons, où ils exercèrent la profession de cordonnier. Rictius Varus, préfet du prétoire, dont la résidence était, dit-on, à Bazoches, entre Fismes et Braine, les fit décapiter vers 287. — Leur légende a fourni le sujet d'un mystère publié par MM. Dessales et Chabaille, en 1836.

ORAISON

A SAINT DIDIER, ÉVÊQUE DE LANGRES.

Martir de grant auctorité,
Qui jadis soufris passion
Par l'inique perversité
De Croscus, plain d'infection,
Toute la congrégacion,
Qui en ton service se fonde,
Préserve de la mort seconde !

Préserve de la mort seconde
Les dévotz qui te font honneur ;
Et s'il y a nul errabonde,
Fay, que toute grâce y habonde,
Pour complaire au doulx Créateur.
Tu es tousjours nostre pasteur,
Toy qui es et qui as esté
Martir de grant auctorité !

Martir de grant auctorité,
Par ta glorificacion,
Veul maintenir la cité
De Lengres en prospérité,
Sans quelque tribulacion ;
Et ceulx qui ont dévocion
Devant ta châsse pure et monde,
Préserve de la mort seconde !

Préserve de la mort seconde
Nous, qui te servons de bon cueur ;

Car l'ennemy très furibonde
Tousjours est prest et sitibonde
Pour nous bouter en quelque erreur.
Gardez nous peulx de cest horreur,
Toy, qui es tousjours réputé
Martir de grant auctorité!

Martir de grant auctorité,
Maintiens soubz ta protection
Ta noble confraternité,
Qni est fondée en charité,
En amour et dilection;
Tous ceulx qui ont affliction
D'y laisser des biens de ce monde,
Préserve de la mort seconde (1)!

(1) Cette pièce est extraite de la *Vie et Passion de Monseigneur saint Didier, martir et évêque de Langres*, publiée par M. J. Carnandet. Langres, 1855, p. 436.— Ce mystère fut composé, vers 1482, par G. Flameng, chanoine de Langres.— Saint Didier, né près de Gênes, était laboureur: la voix du ciel et un miracle le désignèrent pour être élu troisième évêque de Langres. La date de ces faits est incertaine: nous renvoyons le lecteur à l'intéressante préface de M. Carnandet, et, comme lui, nous plaçons l'élection de saint Didier vers le milieu du III[e] siècle. Vers 264, les Vandales, commandés par leur roi Crocus, envahirent la Champagne. Le courageux évêque voulut désarmer la fureur des barbares : ils ne l'écoutèrent pas, saccagèrent la ville et décapitèrent le prélat.— Son corps fut inhumé dans une église qui porta son nom, et qui est aujourd'hui le musée lapidaire de Langres. Ses reliques furent presque toutes anéanties en 1793.

ORAISON
A SAINT DIDIER, ÉVÊQUE DE LANGRES.

Pasteur de bonté,
Miroir de beauté,
Martir d'efficasse,
Vers la Déité,
Vers la Majesté,
Impètre nous grâce!

La cité foulée,
Si très désolée
Que c'est grant horreur,
Soit par toi saulvée,
Nette et conservée
De tout déshonneur!

Digne pasteur, en gloire florissant,
Requier à Dieu tout bon et tout puissant
Que nous octroyt un gracieulx prélat!
Vuelle garder, ô martir triumphant,
Le beau clergé comme ton propre enfant,
Les bons bourgeoys et tout le pays plat!

Nous te supplyons
Et de cueur pryons
Que tousjours t'ayons
Pour patron et garde.
L'église rendons,
La ville fondons

Et recommandons
En ta saulve garde.

Gemme luysant, rose clère et florie,
Veuillez tousjours garder chevalerie
Et maintenir l'estat de gentillesse;
Les bons marchans aussi n'obliez mye,
Ne laboureurs, qui tiennent prud'ommy■
Mais priez Dieu que nul mal ne les bless■

Dames, damoiselles,
Avec leurs séquelles,
Mignonnes et belles,
Veuillez maintenir;
Veuves et pucelles,
Serves et ancelles,
En douleurs mortelles
Ne souffrez venir. (1)

(1) *La Vie et Passion de Monseigneur saint Didier, que de Langres*, J. Carnandet, 1855, p. 277.

HYMNE DE SAINT EDME DE PONTIGNY.

Ce Dieu donneur de récompense,
Et de qui la bonté immense
Jamais aux siens n'ha défailly,
Met sainct Edme en joie prospère,
Le tirant du lac de misère
Auquel il s'estoit envieilly.

Voicy donc un jour d'allegresse,
Et auquel on doit faire presse
A louer sainct Edme haultement,
Et à sa feste solemnelle,
Implorer l'Essence éternelle
Par son moien dévotement.

A quoi puisque cette heure invite,
Il fault que tout chrestien s'acquicte
Alaigrement de ce debvoir,
Et, pour sortir de ces fondrières,
Tasche, par ses vœux et prières,
Sainct Edme à son aide esmouvoir.

Ce sainct, qui volontiers embrasse
Tous ceux qui réclament sa grace,
Les sauvera d'affliction,
Et du Christ, autheur des lumières,
Sçaura de leurs coulpes meurtrières
Leur obtenir rémission.

Et en oultre le Paraclète

Vouldra d'une grace complète
Se fondre ès vaisseaux de leurs cueurs,
Qui jadis des premiers fidelles
Rendit, par vives estincelles,
Les esprits du monde vaincueurs.

O sainct, nostre espoir, nostre asyle,
A nous ouïr rends toy facile,
Quand nous t'eslevons nostre voix ;
Et contre ceux de qui la rage
Machine de nous faire oultrage,
Sers nous d'espée et de pavois.

Tu es si puissant en miracles,
Et sy vrais on void tes oracles,
Qu'on doibt croire, opérer en toy
Ce Fils de Dieu, ce grand Messie,
A qui la Judée endurcie
Ne voulut onc adjouster foy.

Et néantmoins, bien qu'incrédule,
En ce temps, ne feroit scrupule,
Ses merveilles appercevant,
De venir à résipiscence
Et de rabatre l'insolence,
Qui par trop s'alloit relevant,

Honneur à toy, Majesté saincte,
En un de trois esgaux enceincte,
Qui n'as eu de commencement,
Et dont sans fin vivra la gloire,
Laquelle, aux saincts moins que notoire,
Excède l'humain pensement (1).

(1) Saint Edme, ou Edmont, né en Angleterre, dans le XIIIe siècle, professeur de belles-lettres à Paris, archevêque de Cantorbéry, prédicateur des croisades, finit par se retirer

ORAISON A SAINT ÉTIENNE.

Saint Etienne (1), grand ami de Dieu,
Conservez les vignes d'Epineu (2).
Préservez-les de la gelée ;
Car les femmes aiment la trempée.

à l'abbaye de Pontigny, fondée par Thibaut II, comte de Champagne, puis à Soisy, près Provins, où il mourut en 1242. — Son cœur et ses entrailles étaient conservés dans une châsse, dans l'église Saint-Jacques de Provins. — Il a laissé plusieurs ouvrages. — On conservait à Pontigny ses reliques, son calice, son anneau et sa patène. — Voir *Vie de saint Edme*, Auxerre, 1763, in-12. — Cette oraison est tirée de la *Polhymnie chrétienne* de S. ROULLIARD, cabinet de M. E. GRÉSY.

(1) Saint Etienne, premier martyr chrétien, tué par les Juifs, neuf mois après la mort de Jésus-Christ.

(2) Epineuil, près Tonnerre. — Collection de M. LE MAISTRE.

L'ÉPISTRE DE MONSIEUR SAINT ESTIENNE.

Vous entendez à ce sermon,
Et clercs et lays tous environ :
Conter vous veux la passion
De saint Estienne le baron,
Comment et par quel méprison
Le lapidèrent les félons,
Pour Jésus-Christ et pour son nom :
Le sçaurez bien en la leçon.

Lectio Actuum Apostolorum.

Cette leçon, que cy vous list,
Saint Luc s'appelle, qui la fist,
L'un des apostres Jésus-Christ :
Le Saint Esprit si lui apprist.

In diebus illis.

Ce fut en un jour de pitié,
En temps de grâce et de bonté,
Que Dieu, par sa grant charité,
Receut mort pour chrestienté ;
En iceux jours bien eurez,
Les apostres de Dieu aimez
Ont saint Estienne ordonné
Pour prescher foy et vérité.

Stephanus plenus gratia et fortitudine faciebat prodigia et signa magna in populo.

Saint Estienne, dont je vous chante,
Plein de grâce et de vertu grande,
Faisoit au peuple mescréant
Miracles grands, en Dieu preschant
Et chrestienté annonçant.

Surrexerunt autem quidam de synagoga, quæ appellabatur Libertinorum et Cyreneorum, et Alexandrinorum, et eorum qui erant in Cilicia et Asia, disputantes cum Stephano.

Les Pharisiens l'ont renoncé,
Qui de la loy sont plus prisez :
Vers le martyr sont adrescez,
Et luy disputent, touts irés.

Et non poterant resistere sapientiæ et spiritui, qui loquebatur.

Saint Estienne rien ne doutoit :
Le Fils de Dieu le confortoit,
Le Saint Esprit à lui parloit,
Qui ce qu'il dit lui enseignoit.
Au grand sens, qu'il luy inspiroit,
Nul d'eux résister n'y pouvoit.

Audientes autem hæc, dissecabantur cordibus suis et stridebant dentibus in eum.

Quand ce ouyt la pute gent,
Du deuil ont mout le cuer dolent.
Tant leur supporte mautalent,
Qu'ensemble grinçoient les dents.

Cum autem esset Stephanus plenus Spiritu Sancto, intendens in cœlum, vidit gloriam Dei et Jesum stantem a dextris virtutis Dei, et ait :

Or entendez du saint martyr !
Quand il fut plein du Saint Esprit,
Regarde en haut et voit partir
Le ciel sur lui à s'ouvrir,
La gloire de Dieu à venir,
Dont de parler ne peut tenir.

Ecce video cœlos apertos et Filium hominis stantem a dextris virtutis Dei.

La gloire voy Nostre Seigneur,
Et de Jésus Christ, mon sauveur,
A la dextre mon Créateur.
Or ay grande joie sans doleur,
Car je vois ce que j'adeur,
Qui est loyer de mon labeur.

Exclamantes autem voce magna, continuerunt aures suas et impetum fecerunt unanimiter in eum.

Quand du Fils de Dieu ouyrent parler,
Tout commencèrent à forcener,
Les oreilles à estoupper :
Plus ne le peuvent écouter;
Assaut lui font pour le tuer,
Et les attend comme franc chevalier :
Bien peut souffrir et endurer,
Qui voit Dieu, qui le veut sauver.

Et ejicientes eum extra civitatem, lapidabant.

Dehors les murs de la cité
Ont le martyr trait et jeté.
Là l'ont les felons lapidé,

Qui oncques n'en eurent pitié.

Et testes deposuerunt vestimenta sua secus pedes adolescentis, qui vocabatur Saulus.

Pour mieux faire delivrement,
Ont despouillé leur vestement
Au pied du varlet, qui les attent;
C'était Saul, qui tant de tourment
Fit puis à chrestienne gent.
Dieu le rappela doucement;
Puis fut il sauf tout voirement.

Et lapidabant Stephanum invocantem et dicentem:

Adonc lui font moult grand assaut,
Le lapident. Ne lui en chaut;
Tend ses mains et ses yeux en haut,
Prie à Dieu, qui aux siens ne faut.

Domine Jesu, suscipe spiritum meum.

Sire Jésus, que je désir,
Qui m'as ce tourment fait souffrir,
Dès ores reçois mon esprit,
Que je veuille à toy parvenir.

Positis autem genibus, clamavit voce magna, dicens:

Or le saint de grande amitié
Ses ennemis fait semblant lié;
Plie les genoux par pitié,
Et pour eux tous a Dieu prié.

Domine Jesu Christe, ne statuas illis hoc peccatum.

Sire Jésus, en tes mains sont
La justice et ceux qui meffont:
Pardonne leur, Père très bon,
Car ils ne sçavent ce qu'ils font.

Et cum hoc dixisset, obdormivit in Domino.

Quand il eust dit tout son plaisir,
Fait semblant qu'il veuille dormir,
Clot ses yeux et rend son esprit.
Dieu le reçoit à luy servir.

Or prions tous le saint martyr
Qu'il nous doint si bien survenir,
Que nous puissions tous bien mourir
Et au règne Dieu parvenir.
Amen (1).

(1) Cette épître farcie fut chantée dans l'église Saint-Etienne de Reims jusqu'à la fin du XVII[e] siècle. — Il en existe de nombreuses versions.

PROSE DE SAINT FIACRE,

PATRON DE LA BRIE.

Peuples, célébrons la mémoire
De saint Fiacre, notre patron.
Chantons tous, chantons à la gloire
Du disciple de saint Faron.

Quand sa course fut terminée,
Son corps reposa dans ces lieux ;
Mais sa belle âme couronnée
Triomphe à jamais dans les cieux.

Pour vivre exempt de toute tache
Et libre de tout intérêt,
Il sort, il s'enfuit, il se cache
Au fond d'une sombre forêt.

Illustre prince d'Hibernie,
Qui craignez tant la vanité,
Une gloire presque infinie
Trahira votre humilité.

La Providence vous appelle
A régir un saint troupeau
Et prêcher une loi nouvelle,
Comme un Jean-Baptiste nouveau.

Les arbres tombent par miracle
Au moindre coup que vous donnez,
Et les témoins de ce spectacle

En demeurent tous étonnés.

En vain la malice et l'envie
Empoisonnent cette action;
Car l'innocence de sa vie
Fait sa justification.

Pour marquer sa pleine victoire,
Un rocher s'amollit sous lui,
Et le grand saint Faron fait gloire
De se déclarer son appui.

Par ses vertus et sa doctrine,
Il éclate de plus en plus,
Et prouve sa force divine
Par sa doctrine et ses vertus.

Les yeux recouvrent leurs usages,
Les langues recouvrent leurs sons,
Les insensés deviennent sages
Et les méchants deviennent bons.

On voit que les morts ressuscitent
Par sa prière et par ses soins,
Et chacun trouve en ses mérites
Le remède à tous ses besoins.

Il guérit des maux de la pierre
Et des autres qu'on peut avoir;
Il n'en est aucun sur la terre
Qui ne cède à son grand pouvoir.

Seigneur, brisez nos cœurs de roche,
Rompez les liens de nos péchés,
Et faites qu'exempts de reproche,
Ils soient à vous seul attachés.

Et vous, Vierge charitable,
Par la bonté de votre Fils,
Soyez à nos vœux favorable
Et nous donnez le Paradis.
Amen (1).

(1) Troyes, J.-A. Garnier, 1717. — Saint Fiacre, fils d'un roi d'Ecosse, abandonna le monde pour vivre dans la solitude. Il bâtit un ermitage et une chapelle dans une partie de la forêt de Breuil, que lui donna saint Faron, évêque de Meaux, à deux lieues de la ville. Son jardin devint bientôt insuffisant pour nourrir les pèlerins attirés par le bruit de ses vertus. Il obtint de l'évêque autant de terrain qu'il pourrait en enclore dans une journée. A sa prière, tout le sol qu'il put enclore d'un simple sillon tracé par sa bêche se trouva défriché. — Une femme, nommée Becnaude, témoin de ce prodige, l'accabla d'injures. Saint Fiacre, au lieu de lui répondre, s'assit sur une pierre qui se trouvait là et se mit en prière. Ce quartier de roc s'amollit sous sa personne et conserva l'empreinte de son corps. Dénoncé par Becnaude comme sorcier, il fut défendu par saint Faron, qui défendit aux femmes, à perpétuité, d'entrer dans sa chapelle. Cependant les Ecossais lui envoyèrent une ambassade pour le prier de venir prendre la couronne. Pour leur ôter l'envie de l'emmener comme roi, saint Fiacre pria Dieu de lui donner momentanément des ulcères sur la figure : ainsi fut fait, et il put vivre et mourir en paix dans son ermitage, le 30 Août 673. Il devint le patron de la Brie et celui des jardiniers. Ses reliques furent transférées à Meaux pendant les guerres de religion ; elles n'ont cessé, jusqu'en 1793, d'être visitées par un grand nombre de malades.

LA LÉGENDE DE SAINT FIACRE.

C'est ce grand saint, qui d'Ecosse jadis (1)
Vint, pour semer les agréables lys
De ses vertus au jardin de la Brie.
Qui, pour montrer et par faits et par dits
De quoi fuir la route des maudits
Et se guider dedans le Paradis,
Quitta d'un roi les somptueux habits ?
Qui négligea le sceptre d'Hibernie ?
C'est ce grand saint.

Ce grand saint Fiacre, à qui tu fus commis,
Tes maux par lui sont à l'instant remis.
Celui qui court au moindre enfant qui crie,
Qui pour l'enfant ouït la mère qui prie,
Et qu'avec foi nul en vain ne supplie,
C'est ce grand saint.

(1) Saint Fiacre avait été élevé par Conon, évêque de Soder. — Sa vie a donné le sujet d'un mystère composé dans le XVe siècle, et publié par M. A. Jubinal, en 1837. — V., à la bibliothèque de la rue Richelieu, les manuscrits nos 6180 et 8190. Ils contiennent la légende de saint Fiacre.

ANTIENNE DE SAINT FIACRE.

Saint Fiacre, patron de la Brie,
Seul de ce nom là, je te prie
Qu'envers le Dieu créateur
Tu sois notre médiateur.

Glorieux saint, d'Ecosse né,
Certain suis que Dieu t'a donné
Pouvoir sur les hommes et les femmes;
Car par toi leurs corps et leurs ames
De ses grands dangers sont mis hors
De toutes les parties du corps.

Par toi sont guéris langoureux (1),

1) L'intercession de saint Fiacre était implorée dans divers de maladies chroniques et graves.— *Fix :* ficus, excroisnce de chair, champignon cancéreux, etc. — *Rompure* s reins : hernie, rupture des intestins, des rognons, ule. — *Broches :* glandes hémorroïdales, ulcères.— Les s grands personnages allèrent visiter les reliques de nt Fiacre, et la pierre miraculeuse sur laquelle il s'était is. — Le cardinal de Richelieu était sujet aux hémordes, et l'on publia à Anvers, en 1643, une satire violente itulée : *Sur l'enlèvement des reliques de saint Fiacre portées de la ville de Meaux pour la guérison du Q de nseigneur le cardinal de Richelieu,* réimprimée dans les *riétés littéraires*, t. VII, et à Paris, en 1858. — Fontete, dans son *Hypocrate déguisé en vers françois*, a dit, parlant des hémorroïdes :

Grand bien fait ce mal de saint Fiacre,
Qui veut dire autant que fiatre,

Pleins de fix, de chancres fisqueux,
De rompure de la gravelle,
Et de maladie mortelle,
Poulpreux et pleins de pourriture.

De broches, de cloux et d'ordure
Qui dedans le corps humain entre,
De flux de sang, de cours de ventre,
Dont médecin ne peut guérir,
Doux saint, veuille m'en secourir.

Je te prie dévotement
M'impétrer la gloire éternelle,
Et au corps corporellement
Donner la santé corporelle.

Quand on vuide le sang du Q
A gens mornes comme cocu :
A la phrénésie arrangée,
Par le Q la tête est purgée. — Paris, 1654.

INTERDICTION

FAITE AUX FEMMES DE PÉNÉTRER DANS LA CHAPELLE DE SAINT-FIACRE.

La prière que tu vois à saint Faron feit plége,
Pour déclarer saint Fiacre exempt de sortilége,
Quoiqu'il eût en un jour bêché tout ce pourpris;
Et parce qu'une femme sourdit cette querelle,
Nulle ne peut entrer en sa sainte chapelle,
Qu'un mal inopiné ne paye son mépris (1).

(1) Ces vers étaient sans doute au-dessous d'un vitrail ou d'un bas-relief représentant Becnaude accusant saint Fiacre. Ils rappellent l'interdiction perpétuelle prononcée par saint Faron dans l'arrêt qui justifiait le saint ermite.

ORAISON A SAINT FIACRE.

Saint Fiacre, noble patron de Brie,
Sorti jadis du pays d'Hibernie,
Comme un rameau d'olivier fleurissant,
Planté de Brie en tes fleurs vasiment,
De jour en jour en la vertu de Dieu,
Sur affligés, qui viennent en ce lieu
Te réclamer par dévote oraison,
Desquels Dieu rend, par toi, la guérison
De divers maux à l'humain incurable,
Ce qui te rend davantage admirable
Aux chrétiens, fidèles catholiques,
Des quels plus vils je suis sans nul mérite,
Du tout indigne de te faire oraison,
Pour recevoir, par toi, la guérison,
A ce corps mien, décheu par maladie,
Que rétablir en santé je te prie,
Et à la fin, ô bienheureux patron,
Fais que mon âme ait rémission
De mes péchés, et tous autres fidèles,
Par Jésus-Christ, la vie éternelle.
Ainsi soit-il (1).

(1) Anne d'Autriche, dans la dernière maladie de Louis XIII, implora l'intercession de saint Fiacre. A cette occasion, elle donna, pour déposer ses reliques, une châsse d'une magnificence royale.

DÉVOTE ORAISON
A SAINT GEORGE, MARTYR.

Saint George, bon chevalier,
Espécial amy très cher,
Humblement je te supplie
Que tu me prestes ton aye.
Vray est que ton corps esprouvas,
Quant la pucelle délivras
Contre le serpent merveilleux
Et de plusieurs tormens crueux.
Souffriz veulz ton corps aprester,
Pour avec Dieu ès cieulx monter.
Prie luy que, par son doulx nom,
M'ame avec toy ait mansion (1).

(1) Sens (Yonne). — XIV[e] siècle — Colllection de M. E. Daudin. — Saint Georges souffrit le martyre sous Dioclétien. Il est le patron de l'Angleterre, de plusieurs ordres de chevalerie et des jeunes filles opprimées.

LA LÉGENDE DE SAINT HUBERT.

Entendez l'assistance
De saint Hubert,
Le lieu de sa naissance,
Le bon maître qu'il sert.

En France eut de l'honneur
Près du roy et la reine;
Lui étoit grand seigneur,
Fils du duc d'Aquitaine.

La fille Floribanne,
Du comte Dagobert,
Il épousa pour femme,
Ainsi comme il appert.

Demeurant dans Louvain,
Se plaisoit à la chasse :
Ainsi Dieu, pour certain,
L'appeloit en sa grace.

Un vendredi, de même
Que Jésus-Christ mourut,
Au saint temps de carême,
Ainsi qu'il le voulut,

Un grand cerf vient à lui,
Qui sur son front porte
Un puissant crucifix,
Qui lui dit de la sorte :

— Hubert, quitte la chasse,
Du monde les plaisirs,
Tout ce que tu pourchasses;
En vain sont tes désirs.

A genoux se jeta,
Voyant ce saint mystère;
Aussitôt demanda
Ce qu'il lui falloit faire.

La voix, chose certaine,
Lui répliqua : — Hubert,
Quitte la loi payenne!
Va trouver saint Lambert.

C'est lui qui te donnera
De la foi connoissance;
Il te baptisera :
Il en a la puissance.

Que d'effets remarquables,
A son avènement!
Le grand Dieu véritable
Le veut autrement.

Lui envoya la clef,
Aussi la sainte étole,
Pour guérir de rechef
La rage qui affole.

Ce très saint personnage
Invoquons désormais,
Nous garantir de rage
Et d'autres maux infects.

Les princes et les rois,

Tous les ans, font la fête,
Chassant dedans les bois
Quelque sauvage bête.

Jésus, par lui, nous garde
De périls et de maux,
Soit notre sauvegarde,
Et de tous animaux.

Que le grand saint Hubert,
Le bien-aimé du monde,
Nous préserve au désert,
Sur la terre et sur l'onde (1)!

(1) Saint Hubert, né dans le VII[e] siècle, descendait de Clovis par son père, qui était duc d'Aquitaine; il était de la race des Carlovingiens par sa mère Huberne, sœur d'Ode, aïeule de Pépin. Les luttes d'Ebroïn et de saint Léger le chassèrent de la cour; il se retira dans les Ardennes, à Héristal, près de Liége, chez son parent Pépin, le père de Charles Martel. Par ses conseils, il épousa Floribanne, fille de Dagobert, comte de Louvain. L'apparition racontée par la légende que nous publions lui donna le dégoût du monde; la mort de sa femme le lui fit quitter. Il adopta la règle que venait de fonder saint Lambert, évêque de Maëstrich, donna tous ses biens aux pauvres, puis revint dans les Ardennes. où il vécut sept ans dans la solitude. Dans un voyage qu'il fit à Rome, il apprit la mort violente de saint Lambert. Nommé à sa place, il rapporta de Rome une étole et une clef miraculeuses. Plus tard, il transféra à Liége, alors un village, dont il fit une ville, les restes de saint Lambert. Après une vie pleine d'œuvres bonnes et utiles, il mourut le 3 Novembre 728. Ses reliques, d'abord déposées à Liége, dans l'église de Saint Aubin, furent, en 816, transférées dans l'abbaye d'Andin, qui depuis lors a porté son nom.

CONVERSION DE SAINT HUBERT.

Approchez, dévots chrétiens ;
Ecoutez les entretiens
Qu'a Jésus Nazaréen
Avec un payen;
Il veut en faire un chrétien;
Il fait paraître un cerf portant entre ses bois
Un Dieu sur la croix.

Pourquoi fuis-tu, Hubert,
Dans ces grands bois et déserts?
Mon corps, de sang tout couvert,
Pour toi est offert;
Avec moi fais de concert
Un sacrifice : dépose ton corps pervers
Au grand saint Lambert.

Qu'entends-je au fond de ces bois?
Je crois que l'on s'adresse à moi.
Une languissante voix
M'hérisse d'effroi :
J'avance avec mon carquois
Chargé de flèches, mais l'objet que j'aperçois
Est Jésus en croix.

Hubert, quitte tes erreurs;
Cède aux douceurs
D'un Sauveur.
Je suis ton Dieu, ton Créateur,
Mort pour les pécheurs;

Reçois de ton Rédempteur
Un sacrifice : va, fais-toi catéchiser,
Enfin baptiser.

Seigneur, le corps prosterné,
J'adore votre majesté ;
Je soumets ma volonté
A votre bonté.
Quoi, mon Dieu ! vous me cherchez :
Quoiqu'hérétique, je veux me faire baptiser,
A votre volonté.

Adieu, bois, vallons et forêts !
Adieu, chasseurs et chiens d'arrêts !
Mon cœur prend un autre essor
Qu'à donner du cor ;
Je sens les plus doux transports :
J'ai trouvé le vrai trésor.
Adieu pour toujours, plaisirs et vanités !
Tous m'ont abusé (1).

(1) Ardennes. — Collection de M. Nozor. — Saint Hubert est le patron des chasseurs. — Les malheureux blessés ou mordus par des animaux enragés vont en pèlerinage à l'église de Saint-Hubert. — Son intercession était encore invoquée contre le démon, le tonnerre, les sorciers, les mauvais esprits et les fièvres intermittentes.

CANTIQUE

SUR LA VIE DE SAINT HUBERT.

Dans toute l'univers,
On connaît le grand saint Hubert ;
Avec juste raison
L'on fait éloge de son nom.
C'est un protecteur
Et un bienfaiteur :
Chrétiens, demandons
Sa protection.
Si nous voulons savoir
Quel est son auguste pouvoir,
Faisons réflexion
A son illustre conversion.

L'Aquitaine eut l'honneur
D'avoir pour prince et pour seigneur
Un grand saint très-puissant,
Un des premiers princes du sang ;
Sa noble patrie
Etait l'Austrasie ;
Il était cousin
Du grand roi Pépin.
Il fut sept ans marié
Sans espérance de lignée.
Ses désirs particuliers
Etaient d'avoir un héritier.

Son vœu fut accompli :

Enfin, ce grand prince eut un fils
Aussi beau que le jour,
Qui fut l'ornement de sa cour.
Cet aimable enfant,
Agé de vingt ans,
Fit le vaillant choix
De servir le roi.
Il fut fait commandant
Des armées du roi protestant ;
Mais ce prince païen
Ne faisait la guerre qu'aux chrétiens.

Après plusieurs années
Des combats les plus animés,
Hubert le remercia,
Et la cruauté s'apaisa ;
Et il prit congé
De Sa Majesté ;
Il revint chez lui
Pour être l'appui
D'un pèr' qui l'aimait tant,
Qui n'avait que lui pour enfant.
De son charmant retour
La joie triomphe plusieurs jours.

Le comte Dagobert
Donna pour épouse à Hubert
Sa fille bien-aimée,
Très-noble et parfaite en beauté ;
Mais en peu temps,
Quel changement !
La mort, sans égard,
La frappa de son dard.
Sa très-chère moitié
Lui fut ravie sans pitié !

D'un si cruel destin,
Hubert pensa mourir de chagrin.

Dans cette affliction,
Et sans consolation,
Il gémit jour et nuit;
Son cœur est accablé d'ennui.
Pour se consoler
Et se dissiper,
Il prend son piqueur
Et tous ses chasseurs;
Il dompte son regret
Dans les plus sombres forêts.
Mais, hélas! quel malheur!
Il ne peut effacer ses douleurs.

Un jour que ce chasseur
Poursuivait avec chaleur,
D'une ardeur sans égale,
Un cerf à la course de cheval,
Loin de son piqueur,
Quelle fut sa frayeur!
Son étonnement
Fut bien des plus grands.
Le cerf qu'il poursuit
S'arrête et vient droit à lui,
En lui disant. —Chasseur,
Pourquoi poursuis-tu ton Sauveur?

Pourquoi me poursuis-tu?
Ah! pauvre insensé, que fais-tu?
Vois-tu sur cette croix
Ton père, ton Dieu et ton roi;
Ce côté percé,
Ce corps flagellé,

Ce corps teint de sang?
Dis-moi, cher enfant,
Contemple, dans ce lieu,
Ce que c'est que l'amour d'un Dieu,
Et tu verras en moi
Les sentiments que j'ai pour toi.

Ah! quelle joie pour Hubert
De rencontrer dans un désert
Son divin Créateur,
Qui vient lui demander son cœur.
Hubert, d'un air doux,
Se mit à genoux
Et dit en pleurant
Très-amèrement :
— Ayez pitié, Seigneur
De ce misérable pécheur!
O grand Dieu, dites-moi
Ce que vous désirez de moi!

— Il faut, pour m'obéir,
Que tu penses à te convertir,
Ou, pour l'amour de moi,
Faire abjuration de la loi.
Va, mon cher Hubert,
Trouver saint Lambert,
Et ce grand prélat
Te baptisera.
Reçois par précaution
Ma sainte bénédiction.
Alors Dieu disparut,
Et Hubert resta tout ému.

Le lendemain matin,
Hubert prit le plus court chemin

Pour aller de bon cœur
Trouver son cher protecteur.
Etant bien instruit
Et bien converti,
Il remercia
Ce digne prélat.
Il lui fit ses adieux,
Le cœur contrit, les larmes aux yeux.
Aux pieds d'un rocher,
Hubert fut pleurer ses péchés.

Pendant que saint Hubert
Gémissait dans le désert,
Le cruel Dodon
Commit la plus noire action.
Ce maudit pervers
Tua saint Lambert;
Et ce malheureux
Fut maudit de Dieu.
Hubert apprit la mort
De saint Lambert, son grand support,
Car, dans la même nuit,
Son bon ange apparut à lui.

L'ange lui dit : — Hubert,
Sortez de cet affreux désert;
Dieu vous a appelé :
C'est pour être récompensé.
Dieu est satisfait
De tant de bienfaits;
Partez promptement :
A Rome on vous attend.
Dieu vous a envoyé,
C'est pour être récompensé
D'avoir tant souffert,

Pendant que vous étiez au désert.

A Rome il est allé :
Evêque de Liége il fut nommé,
Et, dès le même jour,
Dieu lui témoigna son amour.
Il lui fit présent
D'un trésor charmant,
Qui est d'un grand bien
Pour tous les chrétiens.
Ce don précieux
Provient du royaume des cieux;
Dieu lui a envoyé
La sainte étole et la sainte clef (1).

(1) Ardennes. — Collection de M. Collin.

CANTIQUE
A L'HONNEUR DE SAINT HUBERT.

Ouvrons notre mémoire
Et élevons nos yeux
Jusqu'au centre des cieux,
Pour publier la gloire
Du bien-aimé de Dieu :
C'est le grand saint Hubert,
Si réclamé par tout l'univers ;
Publions en tous lieux
Le pouvoir de ce saint glorieux.

Parmi la loi païenne,
Saint Hubert fut né
D'une noble lignée,
Fils du duc d'Aquitaine ;
En France fut renommé ;
Pour son premier exploit,
Il fut s'offrir au service du roi,
Où il fut promptement
Fait capitaine à son contentement.

Hubert, en son jeune âge,
Eut l'honneur d'avoir,
Comme ayant du pouvoir,
Floribanne en mariage,
Fille du comte Dagobert ;
Demeurant à Louvain,
La chasse était son plus grand entretien.

Le plaisir et la joie
De saint Hubert étaient parmi les bois.

Le Seigneur, par sa grâce,
Fit changer ce païen
Au nombre des chrétiens;
Dans une partie de chasse,
Le jour du Vendredi-Saint,
Chassant dans la forêt,
Il guide un cerf et le poursuit de près;
Comme un chasseur,
Il espère en être le vainqueur.

Le cerf lui résiste,
Lui disant : — Crois-moi,
Chasseur, arrête-toi;
En vain tu fais ta poursuite
Au divin Roi des rois.
Regarde-moi dans ce lieu;
Figure-toi que je suis ton vrai Dieu.
Je viens te convertir :
Quitte la chasse et bannis le plaisir.

Hubert mit pied à terre,
Et fut bien surpris
De voir ce crucifix
Entre les bois d'un cerf
Qu'il avait tant poursuivi :
Prosterné à genoux,
Disant : — Seigneur, que me demandez-vous?
Dites-moi en ce lieu
Ce qu'il faut faire pour plaire à mon Dieu.

Sitôt la voix répète,
Lui disant : — Hubert,
Va trouver saint Lambert,

Evêque de Maëstricht,
Car il doit te baptiser;
Tu apprendras soudain
De ce grand homme à vivre en chrétien :
Tu seras patron des chasseurs
Et des Ardennes, pour faire ton bonheur.

Hubert s'en fut à Maëstricht,
Trouver saint Lambert,
Lui dit, d'un cœur ouvert :
— Très-digne et saint évêque,
Vous devez me baptiser :
Je viens, les larmes aux yeux,
Me prosterner de la part de Dieu.
Soyez mon protecteur,
Enseignez-moi la vraie loi du Seigneur.

Saint Lambert le baptise,
Charitablement
Lui apprit à l'instant
A vivre selon l'Eglise
Et en vrai pénitent;
Après quoi, saint Hubert,
Pendant sept ans, resta dans un désert,
Se traitant en rigueur,
Se nourrissant de racines et de pleurs.

Après que ce saint homme
Eut bien souffert,
Etant dans le désert,
Dieu l'envoya à Rome
Pour le récompenser :
Un ange du Seigneur
Lui donne la sainte étole et la clé
Qui fera préserver
Tous les chrétiens d'animaux enragés.

CHANSON
DES PÈLERINS DE SAINT-JACQUES.

Quand nous partismes de France,
Nous dismes adieu à nos femmes,
Et à nos petits enfans.
A Dieu je les recommande
Et à saint Jacques le Grand.

Nous prions la Vierge Marie
Et son cher Enfant
Qu'il nous fasse la grace
De voir Saint-Jacques-le-Grand.

Quand il nous fallut partir,
Nous dimes adieu à nos amis,
Tant aux petits qu'aux grands.
A Dieu je les recommande
Et à saint Jacques le Grand. — Nous, etc.

Quand nous fusmes en la Saintonge,
Le meilleur pays du monde;
Mais il y a de méchantes gens.
Ils s'en vont sur les passages,
Pour nous voler nostre argent.—Nous, etc.

Quand nous fusmes dans les Landes,
Avions l'eau jusqu'à mi jambes,
Moi et tous mes compagnons,
Pour accomplir le voyage
De saint Jacques le baron. — Nous, etc.

Quand nous fusmes à Bayonne,
Changer nous fallut nos couronnes,
Nos écus et puis nos blancs :
C'est pour passer la Biscaye,
Où l'on n'entend pas les gens. — Nous, etc.

Quand nous fusmes à Sainte-Marie,
Adieu la France jolie,
Et ces nobles fleurs de lys !
Car je m'en vais en Espagne :
C'est un estrange pays. — Nous, etc.

Quand nous fusmes à la montée,
Saint Adrien est appelée,
Il y a un hospital fort plaisant,
Où les pèlerins qui y passent
Ont pain et vin pour leur argent. — Nous.

Entre Peuple et Victoire,
Il me souvint de ma mère,
Et aussi de mes parens :
A Dieu je les recommande
Et à saint Jacques le Grand. — Nous, etc.

Quand nous fusmes à Saint-Dominique,
Entre le coq et la géline,
La justice de l'Enfant,
Où tous les pèlerins qui passent
En ont tout le cœur fort dolent. — Nous.

Quand nous partismes de Léon,
Avec moi et mes compagnons,
Trouvasmes deux chemins :
L'un à Saint-Sauveur mène,
L'autre à Saint-Jacques-le-Grand. — Nous.

Quand nous fusmes au Mont-d'Etuve,
Qui est si froid et si rude,
Et fait plusieurs cœurs dolens,
Ont fait plusieurs femmes veuves,
Orphelins petits enfans. — Nous, etc.

Quand nous fusmes au Pont qui trembl—
Nous étions bien vingt ou trente,
Tant François comme Allemans.
Nous nous disions l'un à l'autre :
— Compagnon, marche devant. — Nou

— Marche devant, je t'en prie :
Compagnon, ne t'esbahis mie,
Si j'ai mué mon semblant,
En passant les Monts-Etuves
Et les bois qui sont dedans. — Nous, etc

Quand nous fusmes à Montjoie,
Mon cœur tressaillit de joye
De voir Saint-Jacques-le-Grand :
Du vin de ma calebasse,
Alors j'en ai pris d'autant. — Nous, e

Mon compagnon devint malade,
Dont j'eus le cœur très dolent;
Du pain de ma malette,
J'en donnai du plus blanc;
J'allois le reconfortant, — Nous, etc.

Quand nous fusmes à la Ravelle,
Mon compagnon fut mis en terre,
Dont j'en ai le cœur dolent.
J'ai cherché dans sa pochette :
Je n'y ai trouvé qu'un blanc. — Nous, etc.

C'est pour escrire une lettre,
Pour porter à ses parens.
Quand nous aperçusmes Saint-Jacques,
Nous n'avions denier ni maille,
Ni moi ni mes compagnons. — Nous, etc.

Quand nous fusmes à Saint-Jacques,
Je vendis ma callebasse,
Mon compagnon son bourdon,
Pour avoir du fallotage
De saint Jacques le baron. — Nous, etc.
Je vendis ma callebasse,
Ma callebasse, ma compagne,
Mon bourdon, mon compagnon.
La taverne m'y gouverne ;
L'hospital, c'est ma maison.

Nous prions la Vierge Marie
Et son cher Enfant
Qu'il nous fasse la grace
De voir Saint-Jacques-le-Grand (1).

(1) Le pèlerinage dont on raconte les épisodes est celui de Saint-Jacques-de-Compostelle, en Galice. — Ce cantique est extrait d'un volume imprimé à Troyes, en 1718. — Grosley en autorise la réimpression, vu son ancienneté. — Ce recueil indique l'itinéraire de Paris à Saint-Jacques. De Paris partaient les pèlerins de la France orientale. Les pèlerins qui, pour expier leurs fautes, avaient accompli ce pèlerinage périlleux, chantaient, à leur retour, cette complainte pour exciter la charité des passants. A Reims, ils formaient une confrérie et célébraient la fête de saint Jacques par des chants et une procession. Douze d'entre eux figuraient les apôtres ; à leur tête marchait le plus grand des confrères : il portait un enfant et représentait saint Christophe. En 1686, l'archevêque de Reims, Maurice Letellier, supprima ce cérémonial.

COMPLAINTE

DE LA CONFRAIRIE DE SAINT JACQUES.

Pèlerins qui avés à Dieu ferme croyance
Et dévotion, recevés ceux qui, en diligence,
D'un cœur bon et dévot se sont acheminés
A Saint Jacques le Grand, et depuis sont retour-
Recrue de Compostel, en leur païs natal, [nés,
Non sans beaucoup de peine et ennui et de
[mal.
Vous avés de louable : c'est qu'après le trépas,
Les deffunts sont aidés. Pour Dieu, n'oubliés pas
Jean Mouton qui, jadis, se monstra bien zélé
A vostre confrairie, lorsque d'un cœur aislé
Il alla, d'un cœur franc et d'un male courage,
A Saint Jacques le Grand pour faire son voyage.
A Provins arriva le 13 de Juillet,
Vray lieu de sa naissance, où les bleds on cueillet,
En l'an de grace quinze et cent soixante cinq.
Rendant graces à Dieu et au glorieux saint,
Vous qui, de Jean Mouton le voyage lisés,
Priez Dieu pour son ame et pour les trespassés.
Requiescat in pace.
Amen (1).

(1) Collection de M. Michelin. — Cette complainte se chantait à Provins, où, en 1490, dans l'abbaye de Saint-Jacques, avait été fondée une confrérie de ce nom.

LE GRAND PARDON GÉNÉRAL

DE PEINE ET DE COULPE,

en la ville de Chaumont en Bassigny (1), *le jour de la Nativité de saint Jean-Baptiste.*

Chaumont, de vertus décorée,
Présente à chaque pénitent
De Paradis la clef dorée,
L'église Sainct Jean visitant.

(1) Cette ville a pour patron saint Jean-Baptiste; sa collégiale lui était dédiée. Des bulles de 1475 accordèrent des indulgences à ceux qui, après confession et pénitence, visiteraient cette église le jour de la Nativité de saint Jean-Baptiste. Cette fête se célébra d'abord par des processions; puis, dans le XVI[e] siècle, vers 1550, le *Mystère de la vie et de la mort de saint Jean-Baptiste* se joua en quinze scènes, sur quinze théâtres disséminés dans la ville. Le quinzième et dernier représentait le Précurseur arrivant aux limbes, et annonçant aux patriarches leur délivrance. Au fronton du théâtre était le quatrain ci-dessus, qui était la morale de ce drame religieux.— Voir *Diablerie de Chaumont*, E. Jolibois. — Chaumont, 1838. — Le jour de la fête de saint Jean-Baptiste, on allumait des feux dans tous nos villages : on dansait autour, en chantant des couplets que nous n'avons encore pu nous procurer.

L'OFFICE DE SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE.

Biau sires Diex, je vos demant,
En dons de mon prologue avant,
De la grace Saint Espir tant
Que ce vos plaise que je chant.

Laus, honor, virtus Deo nostro, decus et imperium nato Christo de sanctorum innocentium tripudio, qui quanto propolleant honoris tytulo presens nobis ostendit.

Or loons tuit Nostre Signor :
Ces jors li doit los et honor :
Li innocent ont le milor;
De la feste la joie est lor.

Lectio libri Apokalipsis Johannis apostoli.

Saint Jehan fist ceste leçon,
Qui Apocalipses a non.
Ne li fist faire, sé Dex non,
Qui li monstra la vision.

In diebus illis.

Ce fu en jors plains de péril
Que crestiens estoit vil
Et saint Jehan est en gril,
Et Dex resuscita son Fil.

Vidi supra montem Syon Agnum stantem, et cum eo centum quadraginta quatuor milia.

Je vi sor mont Syon esteir
L'Agnel Dieu, qui nous doit sauveir;
Cent mil en vi le lui conteir
Quarante quatre : tuit sunt peir.

Habentes nomen ejus et nomen patris ejus scriptum in frontibus suis.

Cist ont bon compaignon eslit :
Tuit ont son nom ès frons escrit
Et del'saint père Jhésu Krist :
Cil le tesmoigne, qui le vit.

Et audivi vocem de cœlo, tanquam vocem aquarum multarum et tanquam vocem tonitrui magni.

Lors si vois del ciel venir
Tiez quatre, si puisse oïr
Grans iaues bruir et tressaillir,
Et grans tonoires retentir.

Et vocem, quam audivi, sicut cytharedorum citarisantium in cytharis suis.

Ains n'eus de cele voix peeur;
Qu'encor oï je après melleur,
Qui si eust plainement de doceur
Cum est doz laiz de harpeur.

Et cantabant quasi canticum novum, ante sedem, et ante quatuor animalia, et seniores.

La chançon nueve au harpeur
Est devant Dieu en la douceur
Et devant tous les sénators,
Et les bestes virent ailors.

Et nemo dicere poterat canticum, nisi illa centum quadraginta quatuor milia, qui empti sunt de terra.

Nul ne pooit cest chant chanteir,
Fors cil, dont vos m'oeïz parleir,
Qu'on doit innocens apeleir :
Ceaus fist Hérodes décoleir.

Ii sunt, qui cum mulieribus non sunt coinquinati; virgines enim sunt. Ii sequuntur Agnum quocumque.

Cist sunt tuit virgine sans péchié,
De femmes desentéchié,
Et l'Agnel suient sans dévié,
Queil part qu'il aut, loians et liez.

Hi empti sunt ex omnibus primitie Deo, et Agno : et in ore eorum non est inventum mendacium.

Cist primier sunt sor achatei ;
Dieu et l'Agnel sunt présentei,
Qui de tous biens sont esprovei
Et sans mensogne sunt trovei.

Sine macula sunt ante thronum Dei.

Devant le throne Dieu là sus sunt
Tuit sans taiche, n'en doutons.
Là nos maint tous Jhésus Christus,
Où il chantent : *Sanctus! Sanctus* (1)!

(1) Cette prose farcie peut remonter au XII[e] siècle et peut-être au XI[e]. Elle est extraite du manuscrit 444 de la bibliothèque du chapitre de Laon, se disait dans cette ville le jour

HYMNE DE SAINT LIESNE.

A ton église et ta fontaine
En miracles de foy certaine,
O saint Liesne, je vien chanter
Tes louanges de voix faconde.
Je vien des palmes y planter
Pour marques de ta gloire au monde.

Ruisseau, dont l'humeur chrystalline
Faict vertu sur cete colline,
Verse en moy tes douces liqueurs,
Affin que cete hymne sacrée
Plus en resjouisse les cueurs
Et aux oreilles plus agrée.

Aussy fault il un nouveau style
Pour ce herault de l'Evangile
Envoyé jadis à Melun,
Lors que sainct Aspais, son confrère,
A mesme foy, par vœu commun,
Y rendoit pareil ministère.

On l'apprend des livres antiques,
Et que les esprits angéliques,

de la fête de saint Jean l'Evangéliste.—Nous en connaissons deux du même genre qui se disaient à Amiens, dans l'église Saint-Remi, le même jour.—Cette fête était la même que celle des Innocens ; c'était aussi celle des prêtres : un repas (*absque nimio apparatu*) suivait l'office ; l'évêque y était invité.

Au temps passé, sur la mi-nuict,
Venoient en ce temple descendre,
Y chanter et prendre un déduict,
Qu'on ne pouvoit au jour entendre.

Le clerc, allant sonner complie,
Veid cete église toute emplie
D'un feu plus brillant qu'un éclair;
Et, ô sainct, du fonds de ta bière,
Sortoit une fusée, en l'air,
Pleine d'une estrange lumière.

Au caveau de la mesme église,
Au lieu où ton image est mise,
Deux pigeons blancs vindrent s'asseoir,
D'une splendeur tant inouïe
Que, s'estants mis à disparoir,
La veue en fut toute esblouie.

A Nostre-Dame, hors de sa chasse
Ton chef, une nuict, se desplace
Et s'esleve en l'air haultement,
Au millieu d'une grande flamme.
Evrard accourt devotement
Et remet le chef en sa lame.

A ta fierte, icy vénérée,
Mainte chaisne s'est defferrée
Des captifs sauvez de prison:
Et ceux qu'on t'apporte malades
Reçoivent de toy guarison,
Dont s'estonnent bourgs et bourgades.

Sur tout la grace en toy divine
Contre les fiebvres pré-domine,
Et François premier, ce grand roy,

L'ayant esprouvé, fit requeste
Au pape, qui signa l'octroy
Qu'à Melun on choumast ta feste.

O sainct! puisqu'il la solennise
Et ta mémoire il éternise,
Aye aussy mémoire de luy.
Fay qu'en sa paix Dieu le maintienne
Et le comble, soubs ton appuy,
Des biens de l'Eglise chrestienne (1).

(1) Cette curieuse légende est extraite de la *Polhymnie chrétienne* de Séb. ROULLIARD.—Bibl. de M. É. GRÉSY.—Saint Liesne, confesseur, est le deuxième patron de la ville de Melun en Brie.

LA LÉGENDE DE SAINT LOUP,

ÉVÊQUE DE TROYES.

A cil temps que Pépin regnoit,
Sarrazins, Wandres apellez,
A Sens firent maintes duretés :
Tout le pays de Sens gastèrent,
Moustiers ardirent, gens tuèrent.
Charles Martiaux les en chassa
Et hors Sens les enchassa.
Droit à Troies sont repairié ;
Là se sont il alegrissié
Dehors Troies, en la prarie :
Là firent il mainte envaïe,
Droit sur la rivière de Cors ;
Là ot il occis mainte cors ;
Là fu sainz Mimin décolez,
Et sainz Loup mors et afolez.
Quens et évesques de Troies fu :
Le grans sauvières de Troies fu
Enmi la rivière trouvez ;
Là, où il est, fu aportez.
Le Loorains Herviz le choisi ;
Touz armez en l'aïgue sailli ;
Antre ses bras l'en aporta,
Et à Saint Père le posa.
Et une grans croiz i trouva,
Que sus son autel aporta :
Sur l'autel dou Sauveur est mise,

Fierretée de la viez guise:
Et qui la vost il aseoir,
Encore le peut chascuns veoir (1).

(1) Saint Loup, né à Toul, au commencement du Ve siècle, succéda à saint Ours sur le siége de Troyes, et empêcha Attila de piller cette ville. Après la bataille livrée dans les champs catalauniques, saint Loup fut accusé de trahison et forcé de quitter son évêché; mais il y revint et mourut à Troyes, en 478. — Sa fête se célèbre le 29 Juillet. — Un autre saint Loup, ou saint Leu, évêque de Sens, mourut vers 623. — Le Clerc de Troyes, auteur du *Roman du Renard contrefait* (Bibliothèque Nationale, n° 7630, folios 139, 140), auquel nous empruntons cette légende, nous paraît confondre ces deux saints.

HYMNE DE SAINT MALACHIE.

L'Eglise, ornant sa hiérarchie,
Feste aujourd'huy sainct Malachie,
Et va son los magnifiant,
En ses mérites se fiant.

D'Irlande estoit son origine,
Gent barbare et sans discipline ;
Mais il n'eut point d'infection
Des vices de sa nation.

On luy apprit, dès son enfance,
Du vray Dieu l'entière créance ;
Et, grand, fit veoir à plain souhait
Les œuvres d'un homme parfaict.

Ayant eu sainct Omer pour maistre,
Qui en la foy le fit renaistre,
Il ne cessa d'y proffiter,
Tant bien il le sceut imiter.

Homme, que, pour son grand mérite,
Estant prebstre, on en faict eslite,
Pour le promouvoir au degré
D'un archevesque consacré.

Là cet astre se renouvelle
Et en toutes vertus excelle,
Gaigne à Dieu des fruicts plantureux
Et faict actes miraculeux.

A Clervaux, son ame envolée
Laissa la maison consolée
Par le bras au manchot rendu,
Touchant son corps mort estendu.

O débonnaire Malachie,
Rends nous l'ire de Dieu fleschie
Et, autant dedans que dehors,
Sauve nous et l'ame et le corps.

Gloire au Père et au Fils unique,
Et soit à l'Esprit pacifique,
Qui nous puisse, pour l'avenir,
Avec sainct Malachie unir (1).

(1) Ces vers sont tirés de la *Polhymnie chrétienne*, de S. Roulliard, poëme, 1628. Manuscrit inédit du cabinet de M. E. Grésy. Saint Malachie, né en 1094, fut archevêque d'Armagh, en Irlande. Il mourut à Clairvaux, en 1148, dans les bras de saint Bernard, qui écrivit son histoire.—Il fut dès lors vénéré en Champagne et en Bourgogne. On lui attribua, dans le XVIe siècle, un livre de prophéties qu'il n'a pas composé.

LÉGENDE DE SAINT MARCEL.

Saint Marcel fu mout redoutez,
Comme cils qui s'estoit boutez
En toute dissolucion,
Larrecin et occision.
Assaulterres de chemins fu;
Mout crémus et redoutés feu.
Vers Chateillon fu son repaire;
Maintes maus i fist et fist faire.
Nus hom ne passoit par le val,
N'à charrette, ne à cheval,
Que ne feust touz tresmuez
Pour la paour d'estre tuez;
Tant qu'il avint qu'uns charretiers
Venoit, charroiant les sentiers
De Chateillon, tout contreval,
Par dessouz Pontières le val.
Droiz dessous le bois de Pontière,
Li charretons a cotés en terre:
Ne savoit où aide querre;
Sa charrete n'en pot mener.
Lors print il grant duel à mener;
Plore et regrete mout formant.
Que qu'il estoit en cest tormant,
Si vit Marcel à la valée,
Qui venoit vers lui grant alée.
Grant pièce l'avoit ja séu.
Quant li charretiers l'a véu,
Bien connut que se fut Marciaux:
Lors fu renouvelez ses diaux.

Quant Marciax le charreton voit,
Qui si très grand dolor menoit,
Si grant pitié au cuer l'en prit,
Que tantost à pleurer se prit.
Par grant amour li dist : —Amis,
Ne soies point en paour mis;
Car veraiement je t'aiderai
Et contre tous te garderai,
Et conduirai à sauveté,
En tout bien et en féauté.
Va faire traire ton cheval :
Je me mettrai devers le val;
Tant i metrai et cuer et cors,
Que la charrete istra hors.
Lors Marciax de cuer vitement
Geta tout jus son vestement.
A la roe se mist on plus bas.
Li charretons ne le crut pas;
Mès pensa, quant sera mis hors,
Trestout maintenant sera mors.
Pour autre chose ne s'i prent.
Pour ce tantost s'espée prent;
À Marcel par darrier en vint,
Qui de bon cuer à la roe tint
En charité et féalement,
Par grant pitié et loialment.
De l'espée le fiert tel cop,
Que tout jus li rompi le col :
La teste du bu li descouvre.
Or véez qu'est or de bonne ouvre!
Dieux, qui tout est miséricors,
Vit de Marcel que cuers et cors
Estoit tourné en tel labour,
Com est charitez et amour;
Et en pitié ansinc fu pris.

Lors a li cors sa teste pris
Entre ses bras, devant son piz ;
Et tout maintenant s'est partiz,
En la montaigne montez est;
Amont monta ; encor i est,
Iqui fu fête sa chapelle,
Qu'on le mont Saint-Marcel apelle (1).

(1) Le *Roman du Renard contrefait.*—Le Clerc de Troyes, 1350-1370.—Manuscrit de la Bibliothèque Nationale, fol. 37, r°, col. 1.—Le saint Marcel, héros de cette légende, n'a rien de commun avec le pape saint Marcel, mort en 309, et saint Marcel, évêque de France, mort en 440.

CANTIQUE DE SAINTE MATIE.

Jusqu'à quand fault-il que la cendre
Envelisse ces grands saints,
Qu'au tombeau la mort fait descendre,
Comme le reste des humains?
Seigneur, mettez-les en lumière;
Ne soufrez pas que la poussière
Couvre ces vénérables corps,
Et que l'impure et vile bouë,
Qui des autres mortels se jouë,
Profane de si purs trésors.

Troyens, fouillez, creusez la terre;
Votre ville enferme un trésor :
Ce que dans son sein elle enserre
Vaut mieux que l'opale et que l'or.
Regardez le corps de Mâtie,
Que, sans mouvement et sans vie,
La pourriture a respecté :
Et, pleins d'un si rare spectacle,
Admirez, voïant ce miracle,
Le prix de la virginité.

Le rang ni la naissance illustre
Ne relèvent point son tableau :
Cette vierge tire son lustre
D'un jour plus solide et plus beau;
La vertu faisoit sa noblesse,
Sa splendeur, son bien, sa richesse;
L'or ne rehaussoit point ses traits;

L'éclat, dont les filles mondaines
Paroissent aujourd'hui si vaines,
Pour son cœur n'eut aucuns attraits.

Aussi Dieu, qui rend plus brillante
La vertu qui fuit la clarté,
Veut que de son humble servante
Le crédit soit par tout vanté.
Il veut que la voix de nos cygnes
Chante les miracles insignes
Qui la distinguent ici-bas;
Qu'en ses prodiges, qu'elle opère
Depuis le règne de Lothaire,
Elle vive après son trépas.

Au bruit de ces merveilles saintes
Qui frapent souvent nos regards,
Quelle foule dans tes enceintes,
O Troye, acourt de toutes parts!
Qu'en ton temple la presse est grande!
Pour y répandre son offrande,
Un monde inonde les autels :
Dans une châsse vénérable,
Ta sainte d'un peuple innombrable
Reçoit des honneurs immortels.

Cité sur toute autre chérie,
Toi que favorisent les cieux,
Bénis ton sort, ô ma patrie,
Pour un dépôt si précieux.
Ce trésor étoit ton partage :
Un si saint et si riche gage
Est le salaire de ta foi.
C'est en vain que l'orage tonne;
Toujours ta puissante patronne
Est présente, et veille pour toi.

Pour vous, ô vierge incorruptible,
A qui nous adressons nos vœux,
Montrez un cœur tendre et sensible
A des esclaves malheureux.
Nos passions, dans cette terre,
Nous font une cruelle guerre:
Calmez la fureur de leurs flots;
Et, rendant la paix à nos âmes,
Faites-nous, préservés des flâmes,
Jouïr du céleste repos.

Mais, en retraçant votre histoire
Depuis tant d'âges révolus,
Raportons-en toute la gloire
Au Dieu qui forme les élus.
Honneur au Fils ainsi qu'au Père;
Rendons d'un cœur humble et sincère
Même honneur à l'Esprit divin.
Suivons le chef qui nous apelle,
Et qui vers la porte éternelle,
Par son sang, nous trace un chemin (1).

(1) Troyes, 1707.—Sainte Mâtie est une des patronnes de la ville de Troyes. En 1731, une confrérie fut créée en son honneur, à Auxerre, en l'église de Saint-Mamert.

ORAISON PARTICULIÈRE ET DE TRÈS GRANDE DÉVOTION A SAINTE MARGUERITE.

Heureuse sainte Marguerite,
Digne vierge de Dieu bénite,
Je vous supplie, vierge honorée,
Noble martyre bien heurée,
Par votre pieuse passion
Et par votre glorification,
Que veuilliez pour moi Dieu prier
Et doucement le supplier
Que par pitié il me conforte
Des douleurs qu'il faut que je porte,
Et sans péril d'ame et de corps,
Fasse mon enfant sortir hors;
Sain et sauve, que je le voye
Baptiser à bien et à joye;
Et si de vivre il a espace,
Il lui donne son amour et sa grace,
Et que si sainctement te serve
Que la gloire des cieux desserve.
Ainsi soit-il (1).

(1) Sainte Marguerite, née à Antioche, subit le martyre vers l'an 300.—Elle est, en Champagne, la patronne des femmes en couches. Nous possédons deux complaintes légendaires, trop longues pour être reproduites dans ce volume.

LE CANTIQUE DE SAINT MÉEN.

Célébrons la mémoire
Du vénérable Méen,
Que le Dieu de la gloire
Couronna de sa main.
Chantons les dons de grâce
Et les rares vertus
Qui lui font trouver place
Dans le rang des élus.

Dès sa tendre jeunesse,
Il se donne au Seigneur,
Et montre la sagesse
Qui règne dans son cœur.
A ses yeux, sa noblesse
N'est qu'ombre et vanité ;
Et rien ne l'intéresse
Que l'humble piété.

Des bords de l'Angleterre,
Il passe en nos climats ;
L'Esprit-Saint, qui l'éclaire,
Dirige tous ses pas.
Il n'aperçoit que vide
En ce séjour mortel ;
Il vient chercher un guide,
Qui le conduise au ciel.

Bientôt un savant maître
Dans l'art qui fait les saints,

De Dieu lui fait connoître
Sur lui tous les desseins.
Dans une solitude,
Loin du monde, il s'enfuit;
Il y fait son étude
De la croix jour et nuit.

Dans un sacré silence,
Se formant sur Jésus,
Chaque jour, il s'avance
De vertus en vertus;
Dans son air tout respire
Humilité, douceur;
En lui chacun admire
Le portrait du Sauveur.

Est-il choisi pour père
De disciples nombreux,.
Pour lui toujours austère,
Il s'épuise pour eux;
Mais bientôt le saint zèle,
Dont il sent les ardeurs,
Du désert le rappelle
Au salut des pécheurs.

Ce nouveau Jean-Baptiste
Fait entendre sa voix,
Et rien ne lui résiste;
On se rend à ses loix;
Il répand sa lumière,
Il confond les erreurs,
Il fend les cœurs de pierre,
Il en tire des pleurs.

Aux yeux des grands du monde
Il ouvre le cercueil;

En piété profonde
Il change leur orgueil :
A leur haute puissance
On les voit renoncer,
Et dans la pénitence
Pour jamais s'enfoncer.

De son pouvoir suprême
Le Seigneur l'enrichit ;
A sa parole même
La nature obéit ;
Il fait naître une source,
Où les mortels souffrans
Trouvent une ressource
Contre leurs maux pressans.

Un lépreux se présente
A son œil attendri,
Et, par sa main puissante,
Soudain il est guéri.
Combien de misérables,
Invoquant son secours,
De leurs maux incurables
Ont vu tarir le cours !

En prophète il sait lire
Dans l'obscur avenir :
Ce qu'on l'entend prédire,
On le voit s'accomplir :
De son heure suprême
Il annonce l'instant ;
Pour un frère qu'il aime,
Il en prédit autant.

O grand Dieu, quelle gloire
Couronne votre ami !

Pour sa sainte mémoire
Quel honneur infini !
D'un torrent de délices
Vous l'enivrez au ciel ;
Vous payez ses services
D'un bonheur éternel.

Mais, jusque sur la terre,
Ses ossemens sacrés
Par un culte sincère
Sont encore honorés ;
Sa précieuse image
Brille sur les autels ;
Il y reçoit l'hommage
Et les vœux des mortels.

Solitaire admirable,
Couronné dans les cieux ;
Protecteur secourable,
Révéré dans ces lieux,
Que votre main bannisse
De nos corps les douleurs ;
Qu'elle sauve du vice
Nos esprits et nos cœurs.

Un peuple qui vous aime,
Par des gages touchans,
Vous peint son zèle extrême
Et ses vifs sentimens ;
Montrez-vous-en le père ;
Que tous soient vos enfans ;
Que pour eux tout prospère
Par vos soins bienfaisans.

Gloire au Père adorable,

Au Sauveur des humains,
A l'Esprit ineffable,
Qui parle au cœur des saints ;
Que sa divine grâce
Sème en nous les vertus;
Q'un jour, elle nous fasse
Réunir aux élus (1).

(1) Ardennes.—Collection de M. Collin.—Ce saint est vénéré principalement à Attigny ; son intercession est réclamée surtout pour la guérison des maladies de la peau.

CANTIQUE

EN L'HONNEUR DE SAINT MEMMIE.

Dieu rédempteur de ce grand monde,
Châlons, payenne, adore les faux dieux :
Bannissez-en l'esprit immonde ;
Donnez-lui (*bis*) des docteurs pieux.

Ah ! dans la coupe empoisonnée,
Depuis longtemps, elle boit à longs traits !
Délivrez cette infortunée,
O Jésus (*bis*), rentrez dans vos droits.

C'en est fait, l'illustre Memmie,
De Rome, alors, vole vers nos remparts ;
La vertu, du vice énnnemie,
Brille en lui (*bis*) à tous les égards.

Ses compagnons, à son exemple,
Se trouvant animés du même esprit,
Ne font tous qu'un cœur et qu'un temple,
Que Dieu seul (*bis*) anime et régit.

Remplis de force, de courage,
Ils entrent dans la lice avec ardeur :
La croix dissipe le nuage ;
Devant eux (*bis*) marche le Seigneur.

Nous devons à ces saints apôtres
De notre foi le dépôt précieux.
Ah ! que de nous il passe aux nôtres.

Et jusqu'à (*bis*) nos derniers neveux !

Gloire infinie à Dieu le Père;
Gloire à son Fils et à l'Esprit divin,
Qui fait qu'un chacun persévère
Dans la foi (*bis*) jusques à la fin (1).

(1) *Bréviaire de Châlons-sur-Marne*, Brémont, 1777. — Vers 293, saint Memmie et quelques missionnaires partirent de Rome et vinrent prêcher le christianisme dans notre province. Saint Memmie parcourut d'abord les Ardennes, puis vint se fixer à Châlons-sur Marne, dont il fut premier évêque. — Ses compagnons, Donatien et Domitien, lui succédèrent et furent aussi canonisés. — Il existe encore, en l'honneur de saint Memmie, un autre cantique commençant ainsi :

Terre, ouvre-toi : sois sensible à nos larmes !
Apaise nos justes alarmes, etc.

Près de la porte Saint-Jean, à Châlons, sur l'emplacement où se trouvait la maison de saint Memmie, s'élevait une abbaye qui portait son nom; l'église fut démolie en 1543, et remplacée par une petite chapelle élevée sur les tombeaux de saint Memmie, de saint Donatien et de saint Domitien ; et, à côté, s'élevait l'église de l'abbaye, appartenant à l'ordre de Saint-Augustin.

CANTIQUE
EN L'HONNEUR DE SAINT MEMMIE.

Memmie a-t-il parlé, votre lumière,
O doux Jésus, dissipe toute erreur;
Sa voix, rendant la vie à la poussière,
Prouve bien qu'il est votre ambassadeur.

En vain les prêtres, transportés de rage,
Veulent braver le monarque des cieux:
Ils sont sans force, ainsi que sans courage;
Je vois tomber en poudre leurs faux dieux.

Tel qu'un chacun fait découler sans peine
Les eaux dans son champ, ainsi l'Eternel
Gouverne tout par sa voix souveraine;
Maître du cœur, il en fait son autel.

Bientôt l'on voit des citoyens l'élite,
Par le Dieu fort, changée en un moment;
Le saint pasteur au baptême l'invite,
Et elle y court avec empressement.

Mais, pour pouvoir conserver la justice,
Et ne point rompre avec le Rédempteur,
Ce saint prélat, durant le sacrifice,
Nourrit son troupeau du corps du Seigneur.

O vous, grand saint, qui goûtez dans la [gloire
Un bonheur que l'homme ne conçoit pas,
Obtenez de Dieu pour nous la victoire,

Que nous marchions constamment sur vos pas.

Rendons au Père un tribut de louanges,
Ainsi qu'au Fils, notre chef et sauveur;
Unissons-nous de cœur avec les anges,
Pour exalter l'Esprit consolateur (1).

(1) Ce cantique, édité à Châlons par l'imprimeur Brémont, en 1777, est la traduction d'un psaume qui se chantait à matines. Il rappelle et la lutte que saint Memmie soutint contre les prêtres du paganisme, et la conversion des infidèles.—En 1317, on fit pour les reliques de saint Memmie une fort belle châsse en argent doré.—Elle se trouvait dans l'abbaye qui portait son nom. D'autres reliquaires renfermaient les restes de saint Donatien et de saint Domitien.

CANTIQUE
EN L'HONNEUR DE SAINT MEMMIE.

Memmie étoit de la gentilité.
Lorsque saint Pierre à Rome fut arrivé,
Par plusieurs fois l'ayant ouï prêcher
En l'honneur de la foi, son cœur s'enflamma.

Honneur, honneur, honneur
Soit à Notre Seigneur!
A saint Memmie aussi,
La gloire du pays!

A ses parens déclara son dessein
Qu'à l'avenir vouloit se faire chrétien,
Leur remontrant qu'autrement se sauver
On ne le pouvoit pas sans se faire baptiser.
Honneur, etc.

On aperçut, dés le commencement,
De sainteté des signes évidens.
Saint Pierre en fut ravi d'étonnement,
Et l'ayant appelé l'ami de son clergé.
Honneur, etc.

Tant étoit grand l'enfant en charité,
Que Rome en fut aussitôt embrasée.
Par trois cents lieues il s'est communiqué,
En la ville de Châlons, de Reims et de Soissons.
Honneur, etc.

En son chemin mourut Domitien :

Par oraison il le rendit vivant.
Il guérissoit partout les languissans ;
Les fièvres et les langueurs il arrêtoit à [l'heure.
Honneur, etc.

O Dieu des cieux, nous vous remercions
De tous les biens que reçus nous avons
Par saint Memmie, notre illustre patron.
Gloire vous soit à jamais rendue pour ce [bienfait !

Honneur, honneur, honneur
Soit à Notre Seigneur !
A saint Memmie aussi,
La gloire du pays (1) !

(1) Collection de M. Nozot. — Ce cantique se chante à Saint-Laurent, arrondissement de Mézières (Ardennes), le jour de la fête de saint Memmie, patron de la commune. — Saint Memmie, comme nous l'avons dit, prêcha le christianisme dans les Ardennes avant de se fixer à Châlons-sur-Marne.

LA CHANSON DE SAINT NICOLAS.

Voilà, voilà saint Nicolas :
Vous savez bien ce qu'il demande.
Voilà, voilà saint Nicolas :
Bons chrétiens, faites votre offrande (1).

(1) Dans quelques communes de Seine-et-Marne, les enfants chantaient ce couplet de porte en porte, le jour de la Saint-Nicolas, en quêtant à leur profit. A leur tête ils promenaient soit un petit enfant, soit un mannequin habillé en évêque.—Dans les villages de la montagne de Reims, ce privilége appartenait aux enfants de chœur : l'un d'eux représentait le saint évêque de Myre, et tous chantaient de maison en maison : *Sancte Nicolae, ora pro nobis*.—Les légendes de saint Nicolas ont inspiré un mystère intitulé *le Miracle de monseigneur saint Nicolas*, etc., in-4° goth. ; — un petit drame, joué à Reims sous le titre de *l'Élection divine de saint Nicolas à l'archevêché de Myre*.—La vie de saint Nicolas est peu connue : ce qui ne l'empêche pas d'être le patron de la Lorraine.—Les cantiques en son honneur sont nombreux.

LE CANTIQUE DE SAINT NICOLAS.

Au glorieux saint Nicolas
Chantons ce cantique d'honneur,
Afin que, dans nos derniers jours,
Il puisse intercéder pour nous.

Quand il était petit enfant,
Trois fois la semaine il jeûnait,
Et par prière incessamment
Le Sauveur Jésus-Christ servait.

Quand les mariniers sont en mer
Et qu'arrive le mauvais temps,
Saint Nicolas est invoqué
A les délivrer promptement.

Trois pauvres enfants attrapés
Furent par un boucher méchant;
Par morceaux ils furent coupés
Et moururent cruellement.

. . . .

Prions le Sauveur Jésus-Christ
Et le glorieux saint Nicolas
De nous ouvrir le Paradis,
Quand nous sortirons d'ici-bas.

Sancte Nicolae, ora pro nobis.

Sancte Nicolae, ora pro nobis.
Sancte Nicolae, ora pro nobis.
Sancte Nicolae, ora pro nobis (1).

(1) Ce cantique, dont nous n'avons pu réunir que quelques strophes, est chanté dans les environs de Reims, le jour de la fête de saint Nicolas, par les jeunes garçons, dont c'est aussi la fête. En le récitant, ils vont de porte en porte faire une quête destinée à solder les frais d'un goûter.

LA LÉGENDE DE SAINT NICOLAS.

Il était trois petits enfants
Qui s'en allaient glaner aux champs.
. . . .
. . . .

S'en vont, un soir, chez un boucher :
— Boucher, voudrais-tu nous loger ?
— Entrez, entrez, petits enfants,
Il y a de la place assurément.

Ils n'étaient pas sitôt entrés,
Que le boucher les a tués,
Les a coupés en p'tits morceaux,
Mis au saloir comme pourceaux.

Saint Nicolas, au bout d'sept ans,
Saint Nicolas vint dans ce champ.
Il s'en alla chez le boucher :
— Boucher, voudrais-tu me loger?

— Entrez, entrez, saint Nicolas :
Il y a d'la place, il n'en manque pas.
Il n'était pas sitôt entré,
Qu'il a demandé à souper.

— Voulez-vous un morceau d'jambon ?
— Je n'en veux pas, il n'est pas bon !
— Voulez-vous un morceau de veau?
— Je n'en veux pas, il n'est pas beau !

Du p'tit salé je veux avoir,
Qu'il y a sept ans qu'est dans l'saloir!
Quand le boucher entendit cela,
Hors de sa porte il s'enfuya.

— Boucher, boucher, ne t'enfuis pas;
Repens-toi, Dieu te pardonn'ra.
Saint Nicolas posa trois doigts
Dessus le bord de ce saloir.

Le premier dit : — J'ai bien dormi!
Le second dit : — Et moi aussi!
Et le troisième répondit :
— Je croyais être en paradis (1)!.......

(1) La chanson légendaire, dont nous n'avons qu'un fragment, est usitée dans le Vermandois et le Beauvoisis.

L'HYMNE DE SAINT NICOLAS.

Saint Nicolas, saint Nicolas,
Saint Nicolas, très-grand prélat
Et bon patron des écoliers,
Ecoutez nos bonnes prières.

Vos louanges nous chanterons
Et jamais nous ne manquerons
De vous réclamer, en tous temps,
Le plus puissant des protecteurs.

Par une bonté très-gentille,
Vous avez marié trois filles
Prenant de l'argent à leurs pères;
Vous leur avez restitué.

Trois garçons, dedans un tonneau,
Coupés et meurtris par morceaux,
Par la sainte croix que vous portez,
Vous les avez ressuscités.

Gloire au Père, louange au Fils,
Louange au béni Saint-Esprit,
Qui a couronné Nicolas.
Gloire au ciel. Alleluia (1)!

(1) Ardennes.—Collection de M. Nozot.

CANTIQUE
EN L'HONNEUR DE SAINT PARRE.

Chrétiens, dans ce grand jour, par les plus doux
De saint Parre exaltons la gloire; [accords,
Livrons-nous aux justes transports
Que nous inspire sa victoire.

Lorsqu'avec Jésus-Christ, par un vœu solem-
Il s'ensevelit au baptême, [nel,
Pour ne vivre qu'à l'Eternel,
Il meurt à tout, jusqu'à lui-même.

Quand pourra-t-il, Seigneur, voir ses veines
C'est après vous seul qu'il soupire. [s'ouvrir ?
Quand son sang, brûlant de s'offrir,
Coulera-t-il par le martyre ?

Dieu comble ses désirs : j'entends frémir
Je vois déjà le bras barbare, [l'enfer;
Armé d'un homicide fer,
A le frapper qui se prépare.

En vain, pour terrasser un courage aussi fort,
La rage appelle l'artifice :
Du lion il confond l'effort,
Du serpent trompe la malice.

Tel qu'un rocher vainqueur des flots impé-
Il brave promesses, menaces : [tueux,
Le péché seul lui semble affreux;
Les maux, une source de grace.

Son cœur est un autel, où, d'amour consumé,
Par l'Esprit divin qui l'anime,
Il s'immole à son bien-aimé ;
Il est le prêtre et la victime.

Ici bas étranger, il traîne en gémissant
Le poids d'un exil misérable,
Et prêt à mourir innocent,
Ne craint que de vivre coupable.

Bourreaux trop inhumains, ah ! suspendés vos
Ecoutés sa voix presque éteinte [coups ;
Qui, demandant grace pour vous,
Est toujours muette à la plainte.

Mais qui peut arrêter le sacrilége excès
D'une fureur sourde, implacable ?
Sa foi fut, des plus noirs forfaits,
A leurs yeux, le plus punissable.

Il tombe, son sang coule, il engraisse nos
Y apporte une heureuse abondance. [champs,
Oui, ce sang de parfaits croyans
Devient la féconde semence.

Quel spectacle pour vous ! du haut du ciel,
Vous vîtes avec complaisance [Seigneur,
Celui que vous rendiez vainqueur,
Pour vous rendre sa récompense.

Elevé jusqu'au sein de la Divinité,
Il vit..... Son immortelle vie,
Tyrans, par votre cruauté
Ne lui peut plus être ravie.

Dans le séjour des saints, plus de maux, de
A la source de la lumière, [soupirs.

Un torrent d'éternels plaisirs
Innonde l'ame toute entière.

Vous l'éprouvés, grand saint, tandis que, loin
Ici tout menace nos têtes, [du port,
Et qu'incertains de notre sort,
Nous voguons au gré des tempêtes.

Lorsque nous admirons ce sacré monument,
Que nos ayeux vous élevèrent,
De leur foi que le sentiment
Passe aux enfans qui vous révèrent.

Ah! puisse le pasteur, ah! puisse le troupeau
Jamais ne prier dans ce temple
Qu'enflammés d'un désir nouveau
De suivre à grands pas votre exemple!

Vous dirés à nos cœurs, par le riche trésor
De votre dépouille mortelle :
Jusqu'à la croix, jusqu'à la mort
Je fus à Jésus-Christ fidèle.

Les maux que nous souffrons dans la paix, la
Opèreront un poids de gloire. [douceur,
Mais ce triomphe, ce bonheur
N'est le fruit que de la victoire.

Si nous n'éprouvons plus des tyrans le cou-
Qu'une libre et sainte vengeance, [roux,
Ah! Seigneur, tournez contre nous
Le glaive de la pénitence (1)!

(1) Troyes, Garnier le jeune, 1769.—Saint Parre, ou saint Patrocle, subit le martyre aux Tertres, près de Troyes. Ses reliques furent conservées dans l'église de l'abbaye de Foicy,

CANTIQUE
EN L'HONNEUR DE SAINTE POME.

O vierge, dont le chaste cœur
Soupiroit après son Sauveur,
Etant embrasé jour et nuit
Du Saint-Esprit.

Bénissons Dieu. *ter.*

Non, jamais ce cœur n'a goûté
Le poison de la volupté;
Tenant à Jésus votre époux,
Quoi de plus doux?

Bénissons Dieu. *ter.*

Fils d'une Vierge, ce Sauveur
Vous charmoit tant par sa splendeur,
Que ce vain monde vous fuyiez
Et méprisiez.

Bénissons Dieu. *ter.*

Parmi les esprits bienheureux,
Vous triomphez alors aux cieux;
Vous célébrez le grand festin

élevée près de là. Une châsse, placée au-dessus du maître-autel, les renfermait. Ce couvent de femmes, enrichi par le comte Thibault IV et son fils Henri, s'unit à l'abbaye de Fontevrault en 1415.— Saint Parre était aussi honoré à Saint-Nicolas, près Nogent-sur-Seine, et à Neuvy, près de Sézanne.

Du Roi divin.

Bénissons Dieu. *ter.*

Gloire à vous, Sauveur immortel,
Des vierges l'époux éternel;
Gloire au Père et au Saint-Esprit,
Par qui tout vit.

Bénissons Dieu (1). *ter.*

(1) *Bréviaire de Châlons-sur-Marne,* 1778. — Sainte, Pome était la sœur de saint Memmie (Voir ci-dessus, page 193). Son tombeau était dans la même chapelle què celui de son frère. — La même châsse renfermait leurs reliques.

CANTIQUE
EN L'HONNEUR DE SAINTE PUDENTIENNE.

Chantons, célébrons la mémoire
De la patronne de ces lieux ;
Tous à sa louange, à sa gloire,
Mêlons nos accords et nos vœux.
De siècle en siècle on vit nos pères,
Lui vouant leur culte et leurs cœurs,
Par la vertu de ses prières,
Du ciel obtenir les faveurs.

Ici, remplis de confiance,
Sont accourus maints affligés
Demander, par son assistance,
Un terme à leurs infirmités.
Et ceux qui, conduits par la grâce,
L'ont invoquée avec ferveur,
Ont tous éprouvé l'efficace
De son pouvoir près du Seigneur.

Oui, souvent le paralytique,
L'infirme de maux accablé
N'ont visité ce saint portique
Que pour recouvrer la santé.
Ainsi toujours impénétrable
Dans ses pensers, dans ses desseins,
Dieu sait se montrer agréable,
Selon qu'il lui plaît, dans ses saints.

Généreuse Pudentienne,

Toi, le refuge des souffrans,
Reçois, durant cette neuvaine,
Et nos hommages et nos chants.
Ah! sois toujours la protectrice
Des bons habitans de Châlons!
A nos vœux sois toujours propice,
O vierge, nous t'en conjurons!

Fais qu'en ces lieux où l'on t'honore,
La vertu règne dans les cœurs;
Que du Dieu que la France adore
Nous soyons les vrais serviteurs.
Fais qu'imitant ta sainte vie,
Nous puissions mériter, un jour,
Que des bienheureux la patrie
Soit à jamais notre séjour (1).

(1) Châlons-sur-Marne (Marne). — Voir Bollandistes, t. II. — Pudens, sénateur romain, converti par saint Pierre et saint Paul, eut deux filles: sainte Praxède et sainte Pudentienne. Sous l'invocation de cette dernière, il y avait à Rome une église bâtie, disait-on, sur l'emplacement de la maison habitée par saint Pierre. — Sainte Pudentienne vint demeurer à Châlons-sur-Marne. Sa chapelle, située dans le faubourg de Marne, était visitée, le 19 Mai, jour de sa fête, par un très-grand nombre de pèlerins; relevée sous la Restauration, elle a été bénie le 1er Juillet 1824.

HYMNE DE SAINT QUIRIACE.

O Dieu, l'ouvrier de la nature,
Beny de chasq créature,
Par qui tout vit heureusement;
Qui aux siècles, sans lassitude,
Sçais donner leur vicissitude
Et les maintiens joieusement,

Tu es des martyrs la victoire;
Tu es des aultres saincts la gloire;
Tu as, par extresme faveur,
Monté là hault sainct Quiriace,
Pour vivre entre une milliace
De tes esleus pleins de bonheur.

C'est luy qui, par la croix mystique,
Ayant du voile judaïque
L'erreur trop grossier abbatu,
Fut lavé de l'eau salutaire,
Qui jusqu'au ciel l'ha sceu attraire,
Où il est d'honneur revestu.

Estant au combat du martyre,
Soubs ce Julian, dont le nom tire
A soy le tiltre d'Apostat,
Bien qu'il fust haché pièce à pièce,
Sy le vid on, non sans liesse,
Demourer ferme en mesme estat.

Les mains on luy coupe; on luy verse

Du plomb fondu; on le renverse
Au fonds d'un chaulderon bouillant;
Mais, brave, il repoulse l'oultrage :
Le bourreau, lassé, perd courage,
De tel sang en vain se souillant.

Enfin il meurt avec sa mère
Qui, voiant sa douleur amère,
Desira d'y participer :
Tous deux vont prendre la couronne
Qui, au ciel, leurs chefs environne,
Et faict tous leurs maux dissiper.

Ce fut en la ville Solyme,
Aultresfois si grande et sublime,
Du despuis reduicte à néant.
O Père, ô Fils et Paraclète,
Qu'à vous trois soit gloire complète,
Malgré tout peuple mescréant (1)!

(1) *La Polhymnie chrétienne*, de Séb. ROULLIARD, fol. 144, manuscrit du cabinet de M. E. GRÉSY.—L'église de Saint-Quiriace est une de celles que la Révolution a épargnées à Provins.—Voyez l'*Histoire de Provins*, par M. Bourquelot.

CANTIQUE DE SAINT REMI.

C'est ici la tombe sacrée
Du saint pasteur de nos aïeux;
A sa dépouille révérée,
Peuples et rois, portez vos vœux.
C'est lui qui conquit nos provinces;
Lui qui, par un pacte immortel,
Au vrai Dieu consacrant nos princes,
Fonda leur trône sur l'autel.

O grand apôtre de la France,
Protégez son peuple et son roi;
Maintenez-les dans l'alliance
Et l'héritage de la foi.

Clovis, enivré de sa gloire,
Revient vainqueur de l'ennemi;
La main du Dieu de la victoire
L'amène aux genoux de Remi.
Puissant ministre de la grâce,
Il maîtrise ce fier lion;
Un nouveau jour loin de lui chasse
L'aveugle superstition.—O grand, etc.

—Du Dieu vivant sois la conquête,
Dit-il au roi victorieux;
Fier Sicambre, courbe la tête
Sous son pouvoir impérieux :
Qu'il règne seul dans ta grande âme,
Ce Christ blasphémé par Clovis,

Et que ta main livre à la flamme
Ces dieux muets que tu servis.—O grand.

Aux vérités de l'Evangile
Le prince ouvre son noble cœur,
Et baisse une tête docile
Sous l'aimable joug du Sauveur.
Il lui consacre sa personne,
Heureux d'obéir à ses lois
Et de soumettre sa couronne
Au Dieu par qui règnent les rois.—O grand.

Il dépose son diadême
Et la fierté de son esprit;
Dans l'onde pure du baptême,
Il se revêt de Jésus-Christ.
Le ciel, par une onction sainte,
Consacre en lui la royauté;
Son front reçoit l'auguste empreinte
De la divine majesté.—O grand, etc.

Touchés des paroles de vie
Dont le roi vient d'être éclairé,
Chefs et soldats vont à l'envie
Se plonger dans le bain sacré.
O peuple élu! d'un si beau zèle
Rends l'univers admirateur;
Sois-en l'amour et le modèle
Par tes vertus et ta grandeur.—O grand.

De là Reims voit, dans son enceinte,
Par un usage solennel,
Nos rois, sacrés de l'huile sainte,
Vouer leur sceptre à l'Eternel;
De leur règne offrant les prémices
Au Dieu de paix et de bonté,

Ils exercent sous ses auspices
Leur paternelle autorité.—O grand, etc.

La foi de Remi fructifie
Dans les héritiers de Clovis,
Et jamais l'impure hérésie
N'a souillé la blancheur des lis.
Pleins d'une foi vive et soumise,
Humbles brebis du saint troupeau,
Dignes fils aînés de l'Eglise,
Ils n'ont point de titre plus beau.—O grand.

Famille à nos cœurs toujours chère,
Princes cléments et vertueux,
Qu'ils soient nos pères sur la terre
Et nos protecteurs dans les cieux.
Nouveaux Davids de notre France,
Qu'ils vivent devant vous, Seigneur :
Soyez l'appui de leur puissance;
Souvenez-vous de leur douceur.—O grand,
[etc. (1).

(1) Ce cantique, composé par l'abbé Parant, a été mis en musique par l'abbé Boucton.—Saint Remi naquit à Laon, vers 438, et mourut vers 533.

LE CANTIQUE DE SAINTE SAVINE.

Chrétiens, chantez la puissance
Du plus grand de tous les dieux ;
Offrez à la Providence
Vos hommages et vos vœux.
Le Seigneur est admirable
Dans ses saints de tous les temps.
Que sa main est secourable
Pour ceux qu'il rend ses enfans !

Savine naquit en Grèce :
Son père fut Savinus ;
Son maître dans la sagesse,
Il lui montroit les vertus.
Mais, hélas ! quelle sagesse !
Quelles étoient ces vertus !
De leur profane tendresse
L'Eternel étoit exclus.

O funeste idolâtrie,
Combien tu corromps les cœurs !
Savine, dans sa patrie,
Ne voit plus qu'un lieu d'horreurs.
Le Seigneur jette sur elle
Le plus sensible regard :
Soudain Savine est fidèle ;
Pour son Dieu plus de retard.

Loin d'ici, vaines idoles !
Mensonges, disparaissez !

De vos hommages frivoles
Les beaux jours sont éclipsés.
La lumière de la grace
Soumet Savine à la foi.
Du Christ elle suit la trace
Et se conforme à sa loi.

La généreuse Savine
Fuit, s'éloigne de Samos.
Je vois une ardeur divine
La guider dans ses travaux.
Forêts, montagnes, rivières,
Et vous, vaste sein des mers,
Vous n'êtes point des barrières,
Malgré vos dangers divers.

Elle aborde en Italie :
Rome s'offre à ses regards;
Là, je la vois accueillie
De respectueux égards.
Elle s'unit à Justine,
Pour s'instruire dans la foi.
Bientôt Savine et Justine
Ne suivent plus qu'une loi.

Elle reçoit le baptême,
S'incorpore à Jésus-Christ;
Avec ce Sauveur, qu'elle aime,
Elle n'est plus qu'un esprit.
Mille vertus, en son âme,
Germent par de doux transports,
Et la plus subtile flamme
Eclate même au dehors.

Quel bruit frappe mes oreilles?
Qu'entends-je de tous côtés?

Rome chante ses merveilles
Sur les humains tourmentés.
Au nom du Dieu qu'elle adore,
Savine bannit les maux;
Le malheureux qui l'implore
Bientôt goûte le repos.

Mais le pays des Tricasses
A la vierge est destiné :
Elle franchit les espaces
Et vient au lieu désigné.
Mais quelle fut sa tristesse,
En arrivant sur nos bords!
Oh! l'objet de sa tendresse
Est descendu chez les morts.

Son frère, qu'elle désire,
A souffert pour Jésus-Christ :
La couronne du martyre
De ce monde l'affranchit.
— Dieu puissant, s'écria-t-elle,
Qui me retient ici-bas?
Vers vous mon frère m'appelle :
Ma ressource est le trépas.

A cette jaculatoire,
Jésus se rend à ses vœux ;
Il la place dans la gloire,
Au rang de ses bienheureux.
Peuples, suivez tous sa trace,
Acquérez ses attributs,
Et vous verrez par la grace
Récompenser vos vertus.

O vous, que le ciel couronne,

Savine, protégez-nous.
Vous êtes notre patronne,
Et nous espérons en vous.
Puissions-nous, dans la justice,
Comme vous, marcher toujours,
Et trouver Jésus propice,
Quand nous finirons nos jours (1) !

(1) Troyes, Garnier jeune, 1774. — Savinus, grec de Samos, eut un fils nommé Savinien et une fille nommée Savine. Tous deux allèrent chercher le baptême à Rome. Savinien, plus tard, alla prêcher la foi dans le pays des Tricasses, c'est-à-dire le diocèse de Troyes. Savine et Maximinole, sa sœur de lait, après avoir passé cinq ans dans les bonnes œuvres, voulurent aller rejoindre Savinien. Leur voyage fut signalé par des miracles. En arrivant à Troyes, Savine apprit la fin de son frère. A cette nouvelle, elle tomba morte. Les Tricasses lui érigèrent un tombeau, au pied duquel s'opéra maint miracle. En 650, Ragnégisile, évêque de Troyes, fit bâtir une église en son honneur, où l'on recueillit ses reliques; lui-même y fut inhumé. Le lieu de la mort de Savine était indiqué par une croix dite la Croix-Labeigne.

COMMÉMORATION DE SAINT SÉBASTIEN.

Saint Sébastien, amy de Dieux,
Qui levas vers le ciel tes yeulx,
Et feis jadis, en Lombardie,
Trois fois cesser l'épydémie,
Comme est vray que fus chevalier
Et que tu laissas détrencher
Ton corps de sayetes tranchans
Par les felons mauvais tyrans,
Pour la loy de Dieu soubstenir,
Déprie luy, par ton doulx plaisir,
Que tous ceulx qui te requerront,
Sé du mal entachez ils sont,
Qui épydimie est clamée,
Qu'elle puist estre de euls sauvée
Et vivre leurs cours de nature;
Nous t'en prions d'entente pure.
Amen (1).

(1) Sens (Yonne).—Manuscrit de la bibliothèque de Sens. Collection de M. E. Daudin.—Cette oraison remonte au XIVe siècle.

LA LÉGENDE DE SAINT URBAIN.

Saint Urbain, au temps que vivoit,
Un très bon enfant clerc avoit.
Mout se péna de Dieu servir
Et de touz vices asservir.
Trestout ot son cuer en Dieu mis.
Saint Urbain l'ot à raison mis,
Et dit : —Amis, je viaux savoir
A quoi tens que bée à avoir?
—Sire, dist-il, à Dieu servir,
Et à sa grace desservir.
—Et sé tu sa grace acquéroies,
Di moi quel mérite en aroies?
—Sire, de paradis la joie :
Et iqui tiens-je que je soie
En la joie, qui toujours dure.
De nulle autre chose n'ai cure.
—Ses tu, sé en oïs le voir,
Quel chose tu quière avoir?
—Le voir en sai par l'Escriture,
Qui m'esclaircit la chose oscure,
Qui certainement me tesmoingne
Que trestout mon cuer y ajoingne.
—Amis, autrement ce verras,
Par quoi plus finement crerras.
Lors fist tantost et sans cesser
Le preudon l'enfant confesser,
Et puis en sa chambre le mist,
Et tieuz ordonnances li fist.
Ses piés, ses mains aus siens li joint.

Un po de temps fu en telz point,
Tant qu'il ot fète sa prière,
Comme cilz, qui de Dieu bien yère.
Lors icilz enfès, que je dis,
Oyt les chans de paradis,
Les IX religions des anges,
Qui chantoient à grans loanges,
Si douces, si mélodieuses,
Si plésans, et si gracieuses,
Sanctus, sanctus, sanz fin avoir.
Nus cors ne pourroit ce savoir,
Ne nulz cuer croire ne pourroit,
Tant séust, qui ne les orroit :
Ne l'oïr ne soufferoit mie.
Cors vivans, non mescréez mie.
Quant li clerc si dous chantoï,
Tous adens à terre chaï :
Car il fu si esvanouiz
Des douz chans, que il ot oïz,
Que sus piez ne se pot tenir.
Si tost comme il pot revenir,
En un ermitaige se boute :
Là servi Dieu de cuer sans doute (1).

(1) Le *Roman du Renard contrefait*, par Le Clerc, de Troyes, XIVe siècle.—Manuscrit de la Bibliothèque Nationale 7630, fol. 165.—Saint Urbain, 6e évêque de Langres, naquit à Colmiers, canton d'Auberive. Il fut élu vers 320. Ce prélat lettré mourut vers 376. Il fut inhumé dans l'église Saint-Jean. En 1524, l'évêque Michel Boudet lui fit faire une châsse pour ses reliques : elles avaient été en partie déposées, vers 855, dans une abbaye de l'ordre de Saint-Benoit, fondée dans le diocèse de Châlons-sur-Marne et qui portait son nom. On invoquait son intercession dans les temps orageux et nuisibles aux récoltes.

CANTIQUE
EN L'HONNEUR DE SAINT WALFROY.

Sortez de toute indifférence,
Lâches pécheurs, chrétiens sans foi!
Un prodige de pénitence
Vous est offert dans saint Walfroy.
Jaloux de ressembler, de plaire
Au Dieu qui pour tous s'immola,
Souffrant sur un nouveau calvaire,
A son culte il nous appela.

On le vit sur une colonne,
Bravant les froids et les chaleurs,
L'orage et la foudre qui tonne,
Supporter en paix ses douleurs;
On le vit, pieux solitaire,
Endurer la soif et la faim,
Se contenter, sur cette terre,
D'un peu d'eau, de fruits et de pain.

C'en est fait de votre puissance,
Prêtres insensés des faux dieux!
De Walfroy la haute science
A la foi convertit ces lieux;
Il flétrit tout culte profane,
Et, Dieu secondant ses desseins,
La grande idole de Diane
Tombe et fait place au Saint des saints.

O Walfroy, quelle est ta gloire!
Quel beau triomphe pour la croix!
L'enfer se trouble à ta victoire,
Et ses oracles sont sans voix.

Ta demeure est une piscine,
Où la foi console et guérit,
Et, grâce à la bonté divine,
Nul n'implore en vain ton crédit.

Au séjour du bonheur suprême
Que tes vertus t'ont mérité,
Tu t'enivres avec Dieu même
D'une ineffable volupté :
Du pur amour la douce flamme
Te rend notre zélé patron,
Et du corps et de l'âme
Tu nous obtiens la guérison.

Grand saint, deviens notre modèle
Dans le service du Seigneur !
Que notre âme lui soit fidèle,
Qu'il règne seul dans notre cœur,
Qu'il nous inspire ton courage
Au milieu des plus durs travaux :
Plus de biens seront le partage
De ceux qui souffrent plus de maux.

De notre profonde misère,
O bon saint Walfroy, sois touché !
Accueille notre humble prière,
Préserve-nous de tout péché.
Fais-nous aimer la pénitence,
Fais-nous craindre le Dieu vengeur,
Et remplis-nous de l'espérance
D'être avec toi dans sa splendeur (1).

(1) Saint Walfroy ou Wulfiliac était d'origine lombarde. Il avait bâti, à trois lieues d'Ivoix, dans le diocèse de Trèves, un monastère, où il vécut longtemps sur une colonne, comme Siméon le Stylite. Saint Walfroy mourut

LE SYMBOLE DES APOTRES

RÉCITÉ A REIMS PAR LES PÈLERINS DE SAINT-JACQUES.

SAINT PIERRE.

Pour commencer la créance,
Je crois, sire, en ta puissance
Et je confesse en vérité
Que tu es Dieu en Trinité,
Qui créa le ciel et la terre.
Ainsy le crois avec saint Pierre.
Je crois en Dieu le Père tout puissant,
Sans rien enquerre aucunement,
Qui a fait de nulle matière
Les anges, le ciel et la terre.

SAINT ANDRÉ.

Sire, je crois en second lieu,
Ainsy come saint Andrieu,
Que la Trinité souveraine
Est de tout bien la fontaine;
Et la sapience du Père,
Jésus, vray Dieu, est notre frère.
Je crois en Jésus-Christ son seul fils,
Notre vray Seigneur naturel,
Qui, pour nous garder de périls,
A voulu être homme mortel.

lans un âge avancé, en 594, suivant certains auteurs, et en 600, suivant d'autres. Il est fort honoré dans les Ardennes, et dans le diocèse de Reims, on célèbre sa fête le 21 Octobre.

SAINT JACQUES.

Tiercement saint Jacques déclare
Et donne entendre grand mystère
Que ton fils Jésus fut conçu
Du Saint-Esprit et fut reçu
Du prétieux ventre de Marie,
Pour nous tirer de mort à vie.
Par la vertu du Saint-Esprit,
Il fut conçu sans nulle tache
Et de la vierge Marie nacquit
En Bethléem, dans une crèche.

SAINT JEAN L'EVANGÉLISTE.

Quartement, come ton ministre
Saint Jean, glorieux evangéliste
M'enseigne bien, à vray dire,
Que Jésus a voulu souffrir
Sous Ponce Pilate mort dure,
Apprès fut mis en sepulture,
Sous Ponce Pilate passion
Et la mort en croix il souffrit,
Puis Joseph par dévotion
En son tombeau l'ensevelit.

SAINT THOMAS.

Sans doute, je crois fermement
Que, pour délivrer de tourmens
L'humain lignage et le défendre,
Droit aux enfers voulut descendre,
Et au tiers jour ressuscita,
Comme déclare saint Thomas,
Aux lymbes et enfer descendit
Et les saints pères en tira,
Puis au tiers jour, comme avoit dit,

De mort à vie ressuscita.

SAINT JACQUES LE MINEUR.

Assurément, sans dissention,
Sire, je crois l'ascension.
Jésus, ainsy que notre frère,
Est à la dextre de son Père,
Assis come Dieu et Seigneur.
Ce dit saint Jacques le Mineur.
Au 40me jour monta
Aux cieux en sa nature entière,
Et là s'assit très glorieux
A la dextre de Dieu son Père.

SAINT PHILIPPE.

De ce saint siége triomphant,
Un jour, viendra le Tout-Puissant
Pour juger un chacun selon
Que bien fait ou mal fait auront,
Sans épargner petits ny grands.
Saint Philippe ainsy nous l'apprend.
Je crois que dans sa majesté
Il reviendra de Paradis
Pour juger en vraie équité,
En la fin, le mort et le vif.

SAINT BARTHELEMY.

Le huit article est une chose
Que saint Barthelemy expose,
Lequel tient que le Saint-Esprit
Est Dieu come le Père et le Fils,
De même essence en tout parfaite,
Come il a dit par les prophètes.
Je crois que le Saint-Esprit
Est vray Dieu en même essence

Avec le Père et le Fils,
Et qu'il a même puissance.

SAINT MATHIEU.

En l'Eglise qui doit être une,
Générale, ferme et commune,
Par les apôtres bien fondée,
Et la foy á été plantée
En toute place et en tout lieu,
Ainsy que le dit saint Mathieu.
Je crois que l'Eglise catholique
Est unie et sanctifiée,
En la doctrine apostolique
Très fermement édifiée.

SAINT SIMON.

Es sacremens de saincte Eglise
Ma foy est établie et mise,
Et je crois, avec saint Simon,
Que de tous péchés remission
Auront tous vrais repentans,
Pour éviter grands tourmens.
Je crois que tous bons chrétiens
Ont vraye communication
Es sacremens de tous biens,
Et des péchés remission.

SAINT JUDE.

L'onxième article écrit saint Jude,
C'est que nos corps, qui sont si rudes,
En pourriture tourneront,
Puis apprès ressusciteront.
Adonc en corps et en ame,
Seront mis en gloire ou flames.

Je crois que généralement
Les hommes et femmes mourreront,
Puis, au jour du grand jugement,
Ensemble ressusciteront.

SAINT MATHIAS.

Avec saint Mathias je fine
Le douxième article et le termine.
Ma foy et toute ma créance
Vient que la mauvaise conscience
Aura l'enfer pour son douaire,
Et les bons perdurable gloire.
Je crois que tous les bons vivront
En gloire perdurablement,
Et les mauvais pécheurs iront
Au feu d'enfer en dannement.

SAINT JEAN-BAPTISTE.

Je ne suis ny Christ ny Messie,
Ny Jérémie, ce grand prophète
Criant au désert : —Je suis voye.
Faites les voyes belles et droites,
Car au milieu de nous tous est
L'Agneau de Dieu qui tache n'a,
Qui portera tous nos méfets;
En son sang les effacera.

CELUI QUI REPRÉSENTE JÉSUS-CHRIST.

Jésus la paix aux pellerins donna,
Disant : —C'est moy, n'ayez aucune crainte,
Dont chacun d'eux eut peur et s'étonna.
—Voyez, dit-il, ma chair de mon sang teinte,
Mes pieds, mes mains, la playe à eux empreinte.
Un esprit n'a ny chair, os ne façon.

Lors, pour montrer que c'étoit luy sans feinte,
Avec eux mangea miel et poissons.

SAINT PAUL.

Qui de cette foy bien croira
Et qui bien l'accomplira,
En Paradis tout droit ira ;
Et qui ne le fait damné sera.

LE 1er PELLERIN.

Vers Emmaüs deux pellerins alloient.
Jésus étoit avec eux inconnu.
Come ignorans de sa mort ils parloient,
Dont il leurs a un vray propos tenu.

LE 2e PELLERIN.

Eux arrivés au soir, l'ont retenu,
Et quand il se vint à la refection,
Pour leur Seigneur d'eux il fut reconnu,
Quand il eut fait du pain la fraction.

SAINT CHRISTOPHE *dit :*

Enfant que tu poise.

Le PETIT ENFANT *répond :*

Christophe, tu portes tout le monde.

LES NOELS DE LA CHAMPAGNE

NOEL ARDENNAIS.

PIERROT.

Sçates donc bin la noville
Qu'on nos publeie tant?
Ein Deu desçaindu du cille,
Po sai fare afant;
Po sai fare afant, compère,
Po sai fare afant.

COLIN.

Di-me ein pauiüe ce grand mystare,
Qui fa tant de tran?
Asplique meuiüe ceut affare:
Je n'y attand ran;
Je n'y attand ran, compère,
Je n'y attand ran.

PIERROT.

Ein Deu nait dains ein étaible;
Ça pot not sauver:
Il ot le seul honéraible.
Ailons l'aidorer;

Ailons l'aidorer, compère,
  Ailons l'aidorer.

COLIN.

  J'y conaçains po not instruire,
  Ailons y tretots;
Sai bonté not y aittire,
  Ailons y le trot;
Ailons y le trot, compère,
  Ailons y le trot.

PIERROT.

  As-te regardé son père?
  Mon Deu, qu'il at veuiüe!
Il ot lai pu balle mère,
  Que jemas j'a veuiüe;
Que jemas j'a veuiüe, compère,
  Que jemas j'a veuiüe.

  Dans tot le vaiste empiraiĕ
  Du ro de Pairi,
Non jemas y ne fut faiĕ,
  Qui si bin œuvrit;
Qui si bin œuvrit, compère,
  Qui si bin œuvrit.

COLIN.

  Mailgré sai graindé indigence,
  Il a pourtant ro;
Il ot rempli de science;
  A! qui le crorot?
A! qui le crorot, compère?
  A! qui le crorot?

PIERROT.

  Les deuiüe bêtes de sai craiche
  Sant ses courtaisans;

Ein étaible nue et fraiche,
A tot son veillant;
A tot son veillant, compère,
A tot son veillant.

COLIN.

Nos baissons, baisses et trompattes,
Ronflez tot de bon;
Aicordez tots vos musattes,
Bergers, et dainsons;
Bergers, et dainsons, compère,
Bergers, et dainsons.

PIERROT.

Jerny! je grille de boire
Vite à sai sainté!
Je chanterons meuiüe sai gloire,
Quand j'aurons pinté;
Quand j'aurons pinté, compère,
Quand j'aurons pinté.

COLIN.

Y souffeure po nos montrer
A soffrir assi;
Y vot tots nos aittirer
Au cille après ly;
Au cille après ly, compère,
Au cille après ly (1).

(1) Patois ardennais. — Collection de M. Nozot.

NOEL ARDENNAIS.

Charlot, ouve note heuche,
Nos feurnettes et nos varillons.
D'ou van tot ce graibuche
Dans tot les environs?
Evla bin le diale de fracas !
Ne derotome q'san des souldats,
Que v'nant po saicagi Stenas?
Heuche le, Chrisostome,
Si par fois t'nose sorti sieu;
Y couche aveu le Gérôme,
Sn' ami des plus vieux.

Jairny ! quelle allégresse
On zatand dans ces cotieaux!
Déjé tortot s'impresse
De courrir au berciau
Du jeune Affant, qui van po nos,
Qui van po mi, qui van po vos,
Qui van pour le sailut de tots.
Chaicun praind la musatte
Po chainter ce divin Affant.
De Saitan la deffate
Nos raind tos triumphant.

Sus debot, Jaquelaine!
Aimoine aveu ty le Charlot.
Vite qu'on s'achemaine!
Ailons! courons le trot!
Un créateur, un rédempteur,

Aujourd'hui, po note bonheur,
Naît dans ce monde suborneur.
Ailons en diligence
Nous poursterner à ses genots;
Implorons sai clémence,
Veu que s'offe po nos (1).

(1) Patois des Ardennes. — Collection Nozot.

LE NOEL DE CHALONS-SUR-MARNE.

Laissez paître vos bêtes,
Pastouraux, par monts et par vaux;
Laissez paître vos bêtes,
Et venez chanter No.

J'ouïs chanter le rossignol,
Qui chantoit un chant si nouveau,
Si bon, si beau, si résonneau
Qu'il m'y rompoit la tête,
Tant il prechoit et caquetoit;
Ay donc pris ma houlette
Pour aller voir Naulet. — Laissez, etc.

Je m'enquis au berger Naulet :
— As-tu oüy le rossignolet,
Tant joliet, qui gringotoit
Là haut sur une épine?
— Ouy da, dit-il, je l'ay oüy :
J'en ay pris ma boursine,
Et m'en suis rejouy. — Laissez, etc.

Nous chantames une chanson,
Que tous les autres y vinrent au son.
Or sus! dansons, prends Alizon;
Je prendray Guillemette.
Margot prendra le gros Guillot.
Qui prendra Peronette?
Ce sera Talebot. — Laissez, etc.

Ne dansons plus, nous tardons trop;
Pensons d'aller, courons le trot.
— Viens-tu, Margot? Attens, Guillot:
J'ai rompu ma courrierre,
Il faut renouer mon sabot.
Or tiens cette éguillette:
Elle te servira trop... — Laissez, etc.

— Comment, Guillot, ne viens-tu pas?
— Ouy da, j'y vas tout l'entrepas.
Tu n'entens pas du tout mon cas:
J'ay aux talons les mules,
Pour quoi je ne puis pas trotter;
Pris les ay par froidure,
En allant tracasser. — Laissez, etc.

— Marche devant, pauvre mulard,
Et t'appuye bien sur ton baillard;
Et toy, Coquart, vieux Loriquart,
Tu dois avoir grand'honte
De rechigner ainsi des dents:
T'en devrois tenir compte,
Au moins devant les gens. — Laissez.

Nous courumes de telle roideur,
Pour voir notre doux Rédempteur,
Vray créateur et formateur.
Il avoit, Dieu le sçache,
De linceux assez grand besoin;
Il gisoit dans la crèche,
Sur un petit de foin. — Laissez, etc.

C'est bien le plus pauvre logis
Où oncques femme peut gesir;
Par mon avis, je m'ebahis,
Comme elle y pouvoit être,

Vu que dedans frappoit le vent,
Comme en une fenêtre,
Aussi facilement. — Laissez, etc.

Pas ne laissames à gaudir :
Je lui donnay une brebis.
Au petit fils, une mauvis
Lui donna Guillemette.
Margot lui a donné du lait,
Tout fin plein une écuelle
Couverte d'un voilet. — Laissez, etc.

Or prions donc le Roy des rois
Qu'il nous donne à tous bon Noël,
En bonne paix ; de nos meffaits
Ne veuille avoir mémoire ;
Ains nos pechez nous pardonner ;
A ceux du Purgatoire,
Leurs pechez effacer.

Laissez paître vos bêtes,
Pastouraux, par monts et par vaux ;
Laissez paître vos bêtes,
Et venez chanter No (1).

(1) Châlons, chez Claude Bouchard, libraire et imprimeur du roi.

LE NOEL DE CHAUMONT.

A la venue de Noël,
Notre canton doit accourir,
Pour offrir à l'Enfant nouvel
Un don propre à le réjouir.

Chaumont d'abord offre à l'Enfant
Des bas drapés avec des gants;
A sa mère, un double corset;
Au père, un habit de droguet.

Jonchery vient, qui n'offre rien,
Et qui ne possède aucun bien;
Une chicane, il veut chanter;
Personne ne veut l'écouter.

Euffigneix arrive soudain
Avec un cent de grenouilles en main;
L'Enfant recule en les voyant,
Se serre contre sa maman.

Sarcicourt arrive, à son tour,
Avec un panier de rambour;
L'Enfant les refuse de loin :
Ils ont damné le genre humain.

Buxières, si fertile en fruits,
En offre des verts et des cuits;
Joseph les trouve beaux et bons,
En rendant grâce de ces dons.

Villiers suit Buxières à grands pas
Avec quatre fromages gras ;
Un tel cadeau, dans la saison,
Sera toujours trouvé fort bon.

Montsaon apporte un gros navet
Avec un beau cochon de lait ;
Joseph trouve beau ce présent
Qui peut produire un gros argent.

Valdelancourt arrive enfin,
La flûte et le violon en main ;
Il offre de faire danser :
L'Enfant dit qu'il faut les chasser.

Autreville, pour son cadeau,
Offre à l'Enfant un pigeonneau ;
Il n'est ni gras ni bien dodu,
Mais il est tel qu'on l'a vendu.

Bricon n'ose offrir de son vin,
Qu'on sait n'être ni bon ni fin.
Il offre des vœux très-ardens
Pour l'Enfant et pour ses parens.

Semoutier n'a ni pain ni vin ;
Il apporte du sarrasin,
Avec des vesces et des pois,
Pour le bœuf et l'âne un grand mois.

Richebourg présente pour don
Des truffes d'un très-grand renom.
L'Enfant s'amuse à les rouler ;
Joseph court les lui ramasser.

Blessonville offre un long fagot

Propre à faire bouillir le pot,
Des fruits ramassés dans le bois,
Avec des navets et des pois.

Châteauvillain porte pour don
De son vin, que l'on dit si bon,
Un baril de Côte-Paulin
Qu'on prend, dit-il, pour Chambertin.

Orges, qui sait bien que son vin
Ne vaut pas du Côte-Paulin,
Offre une truitelle à l'Enfant :
C'est un assez joli présent.

A la porte on entend frapper :
C'est Brottes qui désire entrer.
Il offre à l'Enfant des verrons,
N'ayant jamais d'autres poissons.

Pour nous, prions le saint Enfant
D'accepter nos cœurs pour présent,
Et tous d'accord chantons : Noël !
Noël ! Noël ! Noël ! Noël (1) !

(1) Ce Noël paraît avoir été composé vers 1760.—Il a été réimprimé à Chaumont en 1859.

LE NOEL DES ENSEIGNES.

SAINT JOSEPH.

Nous voici dans la ville
Où naquit autrefois
Le roi le plus habile,
Et le plus saint des rois.

LA SAINTE VIERGE.

Elevons la pensée
A Dieu, qui a conduit
Nos pas cette journée.
Je vois venir la nuit.

SAINT JOSEPH.

Quelle reconnaissance
Pouvons-nous rendre à Dieu
De la sainte assistance
Qu'il nous donne en tout lieu ?

LA SAINTE VIERGE.

Offrons nos cœurs, nos âmes
A notre Créateur,
Et allumons des flammes
D'amour dans notre cœur.

SAINT JOSEPH.

Allons, chère Marie,
Devers cet horloger ;
C'est une hôtellerie :

Nous y pouvons loger.

LA SAINTE VIERGE.

La maison est bien grande,
Et semble ouverte à tous :
Cependant j'appréhende
Que ce n'est pas pour nous.

SAINT JOSEPH.

Mon cher Monsieur, de grâce,
N'avez-vous point chez vous
Quelque petite place,
Quelque chambre pour nous?

L'HOTE.

Pour des gens de mérite,
J'ai des appartements;
Point de chambre petite,
Pour vous, très bonnes gens.

SAINT JOSEPH.

Passons à l'autre rue,
Que je vois vis-à-vis :
Tout devant notre vue,
J'y vois un grand logis

LA SAINTE VIERGE.

Aidez-moi donc, de grâce,
Je ne puis plus marcher;
Je me trouve bien lasse.
Il faut pourtant chercher.

SAINT JOSEPH.

Ma bonne et chère dame,

Dites, n'auriez-vous point
De quoi loger ma femme
Dans quelque petit coin?

L'HOTESSE.

Les gens de votre sorte
Ne logent point céans;
Allez à l'autre porte :
C'est pour les pauvres gens.

SAINT JOSEPH.

Parlez, ma bonne dame,
Ne me pourriez-vous pas
Loger avec ma femme
Dans un lieu haut ou bas?

L'HOTESSE.

Hélas! je suis marrie,
Monsieur, de n'avoir rien;
Ma maison est remplie,
Et vous le voyez bien.

SAINT JOSEPH.

Mon bon Monsieur, de grâce,
Ne nous refusez pas,
Ou quelque chambre basse,
Ou quelque galetas!

L'HOTE.

J'ai bonne compagnie,
Dont j'aurai du profit;
Je hais la gueuserie:
C'est tout dire, il suffit.

SAINT JOSEPH.

Auriez-vous, Monsieur l'hôte,
Maître de l'Arbre-Vert,
Quelque grenier ou grotte
Pour nous mettre à couvert?

L'HOTE.

Dans un coin, sur la paille,
Avec tous les valets
Et toute la racaille,
Si vous voulez, allez.

SAINT JOSEPH.

Voyons le Cheval-Rouge :
— Madame de céans,
Avez-vous quelque bouge
Pour de petites gens ?

L'HOTESSE.

Vous n'avez pas la mine
D'avoir de grands trésors;
Voyez chez ma voisine,
Car, quant à moi, je dors.

SAINT JOSEPH.

Monsieur des Trois-Couronnes,
Avez-vous logement,
Chez vous, pour deux personnes ?
Quelque trou seulement?

L'HOTE.

Vous perdez votre peine;
Vous venez un peu tard ;
Ma maison est fort pleine :

Allez quelqu'autre part.

SAINT JOSEPH.

Et vous, monsieur le maître
De cé joli Figuier,
Pouvez-vous point nous mettre
Dans un coin du grenier ?

L'HOTE.

Des quartiers de la ville,
C'est ici le plus plein,
Et c'est peine inutile
Que d'y chercher en vain.

SAINT JOSEPH.

Monsieur de la Montagne,
Ne recevez-vous point
Des gens de la campagne,
Qui viennent de fort loin ?

L'HOTE.

Loin ou près ne m'importe !
Retirez-vous d'ici !
Je veux fermer ma porte,
Et dormir sans souci.

SAINT JOSEPH.

Monsieur du Pain-Céleste,
Auriez-vous, par hasard,
Quelques chambres de reste,
Ou quelque coin à part ?

L'HOTE.

Voilà de nos bons hôtes,

Dont nous aurons grand gain :
Avec un pied de crotte,
Vous reviendrez demain.

SAINT JOSEPH.

Monsieur du Très-bon-Guide,
De grâce logez-nous
Dans quelque chambre vide,
Ou quelque coin chez vous!

L'HOTE.

Nous n'avons point de place :
Nous coucherons sans draps,
Ce soir, sur la paillasse,
Sans aucun matelas.

SAINT JOSEPH.

Monsieur, je vous en prie,
Pour l'amour du bon Dieu,
Dans votre hôtellerie,
Que nous ayons un lieu!

L'HOTE.

Cherchez votre retraite
Autre part, charpentier:
Ma maison n'est point faite
Pour des gens de métier.

SAINT JOSEPH.

Monsieur du Bout-du-Monde,
Peut-on loger chez vous?
Avez-vous tant de monde
Qu'il n'y ait lit pour nous?

L'HOTE.

Ni lit ni couverture.
Vous courez grand hasard
De coucher sur la dure :
Je vous le dis sans fard.

SAINT JOSEPH.

Et vous, ma chère hôtesse,
Ayez pitié de nous !
Sensible à ma tristesse,
Recevez-nous chez vous !

L'HOTESSE.

Je plains votre disgrâce,
Et je voudrais avoir
Quelque petite place
Pour vous bien recevoir.

SAINT JOSEPH.

En attendant, Madame,
Qu'autre part j'aie vu,
Permettez que ma femme,
Chez vous, repose un peu.

L'HOTESSE.

Très volontiers, ma mie.
Mettez-vous sur ce banc ;
Monsieur, voyez la Pie,
Ou bien le Cheval-Blanc.

Excusez ma pensée,
Je ne puis la cacher :
Vous êtes avancée,
Et prête d'accoucher.

LA SAINTE VIERGE.

Je n'attends plus que l'heure ;
Non, je n'ai plus de temps,
Et ainsi je demeure
A la merci des gens.

L'HOTE.

Viendras-tu, babillarde ?
Veux-tu passer la nuit ?
Te faut-il être en garde
Sur la porte, à minuit ?

L'HOTESSE.

C'est mon mari qui crie :
Il faut me retirer.
Hélas ! je suis marrie
Qu'il nous faut séparer.

Dans l'état déplorable
Où Joseph est réduit,
Il découvre une étable,
Malgré la sombre nuit.

C'est la seule retraite
Qui reste à son espoir.
Ainsi plus d'un prophète
Avait su le prévoir (1).

. . . .

(1) *Bible des Noëls*. — Ce noël se chantait dans toute la Champagne.

LE NOEL DE LA GROTTE.

Où s'en vont ces gais bergers
Ensemble côte à côte?
Nous allons voir Jésus-Christ
Né dedans une grotte.

Où est-il, le petit nouveau-né?
Le verrons-nous encore?

Nous allons voir Jésus-Christ
Né dedans une grotte.
Pour venir avecques nous,
Margot se décrotte.—Où est-il, etc.

Pour venir avecques nous,
Margot se décrotte.
Aussi fait la belle Alix,
Qui a troussé sa cotte.—Où, etc.

Aussi fait la belle Alix,
Qui a troussé sa cotte
De peur du mauvais chemin,
Craignant qu'on ne la crotte.—Où, etc.

De peur du mauvais chemin,
Craignant qu'on ne la crotte.
Jeanneton n'y veut venir :
Elle fait de la sotte.—Où est, etc.

Jeanneton n'y veut venir :
Elle fait de la sotte,

Disant qu'elle a mal au pied,
Et veut qu'on la porte.—Où est, etc.

Disant qu'elle a mal au pied
Et veut qu'on la porte.
Robin, en ayant pitié,
A apprêté sa hotte.—Où est, etc.

Robin, en ayant pitié,
A apprêté sa hotte.
Jeanneton n'y veut entrer,
Voyant bien qu'on se mocque.—Où, etc.

Jeanneton n'y veut entrer,
Voyant bien qu'on se mocque.
Aime mieux aller à pied
Que de courir la poste.—Où est, etc.

Aime mieux aller à pied
Que de courir la poste.
Tant ont fait les bons bergers,
Qu'ils ont veu cette grotte.—Où est, etc.

Tant ont fait les bons bergers,
Qu'ils ont veu cette grotte,
En l'étable où n'y avoit
Ni fenêtre ni porte.—Où est, etc.

En l'étable où n'y avoit
Ni fenêtre ni porte.
Ils sont tous entrés dedans
D'une âme très-dévote.—Où est, etc.

Ils sont tous entrés dedans
D'une âme très-dévote.
Là ils ont veu le Sauveur
Dessus la chenevotte.—Où est, etc.

Là ils ont veu le Sauveur
Dessus la chenevotte.
Marie est auprès, pleurant;
Joseph la reconforte.—Où est, etc.

Marie est auprès, pleurant;
Joseph la reconforte.
L'âne et le bœuf aspirant,
Chascun d'eux la rechauffe.—Où, etc.

L'âne et le bœuf aspirant,
Chascun d'eux la rechauffe
Contre le vent froid et cuisant,
Lequel souffle de côte.—Où est, etc.

Contre le vent froid et cuisant,
Lequel souffle de côte.
Les pasteurs s'agenouillans,
Un chascun d'eux l'adore.—Où est, etc.

Les pasteurs s'agenouillans,
Un chascun d'eux l'adore;
Puis s'en vont riant, dansant
La courante et la volte.—Où est, etc.

Puis s'en vont riant, dansant
La courante et la volte.
Prions le doux Jésus-Christ
Qu'enfin il nous conforte.—Où est, etc.

Prions le doux Jésus-Christ
Qu'enfin il nous conforte,
Et notre âme, au dernier jour,
Dans les cieux il transporte.—Où. (1).

(1) Aube.

LE NOEL DE LANGRES.

Sus, Langrois, parlons de rire !
Espérons bien ci-après :
Le courroux de Dieu et l'ire
Ne seront toujours si près ;
Mais, au fort de notre peine,
Il nous faut ressouvenir
Du jour que prit chair humaine
Le Sauveur, et le bénir.

Faisons en toute la ville
Résonner du chant nouveau,
Et, d'un air doux et facile,
Chanter Noël, Noël, Nau !
Suivons des François la mode ;
Chantons d'un accord parfait ;
Le temps ne doit, incommode,
Empêcher un saint effet.

Notre grave et douce note
De ce Verbe solennel,
D'ici jusqu'à la Manote,
Retentit Noël, Noël !
Tous les échos en résonnent :
Nos murs, nos tours et remparts,
Au son de nos voix, entonnent
Noël, Noël, de toutes parts.

Toute la Marne est joyeuse,
Les champs, les prés et les bois,

La Vingeanne, aussi la Meuse,
Par le redon de nos voix.
La fontaine l'Arbolotte
Et la fontaine au Bassin,
Font à part un autre vote,
Au nom de ce jour divin.

Même la roche Saint-Gilles
Fait semblant de s'émouvoir,
Pour approcher de la ville,
Afin d'écouter et voir;
Et la pierre Saint-Antoine
Se bouge pour y venir;
La montagne de Brevoine
Semble déjà y courir.

Somme, tout se met en voie,
Tout se met en son devoir,
Et d'une commune joie,
Chacun, selon son pouvoir,
Veut honorer la nuitée
Et le beau jour triomphant,
Tout comme si en Judée
Venoit de naître l'Enfant.

Mêmement toutes les roches
Semblent sauter d'aise au son
Du carillon de nos cloches,
Qui gringottent leurs chansons :
La Belle-Croix et Saint-Geaume,
Beaume, Cordamble et Lecey
Réclament toute la caume
De Saint-Martin et Prancey.

Ne cessons donc en la ville,
Chers et fidèles Langrois,

Et riche, et pauvre famille,
De chanter à haute voix,
Pour inviter tout le reste
De notre crême et ressort,
A solemniser la fête
De Dieu né pour nous, et mort (1).

(1) *Bible des Noëls*, édition sans date.

LE NOEL DES MÉTIERS.

Quand on eut appris la naissance
De notre Rédempteur Jésus,
Chacun lui fit la révérence,
Et tous différemment reçut.

Les marchands, en cérémonie,
Se sont les premiers présentés ;
A Joseph, ainsi qu'à Marie,
Des présens ils ont apporté.

C'étoit du drap, des toiles fines,
Tout ce qu'ils avoient de plus beau,
Et des dentelles de Malines
Qu'ils offrirent au roi nouveau.

Un d'entre eux, en quittant sa place
(Il n'étoit pas des moins hardis),
Demanda qu'on leur fît la grace
De les payer en Paradis.

Marchands de fer, bien mis et lestes,
Revêtus de leurs beaux habits,
Ainsi qu'aux jours de bonnes fêtes,
Furent tous pris pour des Rabis.

Saint Joseph, plein de complaisance,
Reçut assez bien leurs présens
Et leur dit : — Ayez confiance :
Cela vous vaudra de l'argent.

Les médecins, ces hommes sages,
Accompagnés des chirurgiens,
Sont venus rendre leurs hommages
Au Souverain des souverains.

Les épiciers, six pains de sucre,
Deux douzaines de bons citrons,
Sans espérer argent ni lucre,
Ont aussi donné des marrons.

Les orfèvres, remplis de zèle,
Se sont montrés très-généreux :
Non pas de la simple vaisselle
Ils ont offert au Roi des cieux.

C'étoit une belle couronne
De pur or et de diamans,
Et, mieux que docteurs de Sorbonne,
Ont fait à Dieu leurs complimens.

Deux imprimeurs et deux libraires,
Avec respect et gravité,
Ont fait présent de deux bréviaires,
Au nom de leur communauté.

Les ciriers, de belles bougies,
Embrasés d'une sainte ardeur,
Offrirent à l'auteur de la vie,
Avec encens de bonne odeur.

Les fourbisseurs, pleins d'allégresse,
Au son des tambours, des hautbois,
D'un chef-d'œuvre de leur adresse
Ont fait présent au Roi des rois.

De nos peintres louons l'ouvrage !

Dans un trés-beau cadre doré,
De Jésus ils ont mis l'image :
Leur tableau fut fort admiré.

Manteau royal en broderies,
Tissu de fil d'or et d'argent,
Les brodeurs, en cérémonie,
Sont venus offrir pour présent.

Une bride et selle commode
Sont venus donner les selliers :
Le tout étoit fait à la mode
Et par les meilleurs ouvriers.

Un couvre-chef, un très-beau voile
Présentèrent les calendreurs :
Ils étoient de très-fine toile :
On reçut fort bien ces messieurs.

Admirons la magnificence,
La grande générosité
Des bouchers, à Dieu dans l'enfance,
Faisant leur libéralité.

Tout le meilleur de leur boutique
Ont donné, de zèle animés ;
Puis ont fait chanter un cantique
Dont les anges furent charmés.

Des marchands de bois, remarquable
Est le présent qu'ils ont donné :
Pour faire une maison logeable,
De très-beau bois ont amené.

Les chapeliers, en diligence,
Ont un beau chapeau présenté,

A Joseph avec révérence :
Il les reçut avec bonté.

Les rôtisseurs ici je place :
Il en faut faire mention,
Car on leur accorda la grace
D'approcher le roi de Sion.

Chapons gras, canards et poulardes,
Tout ce qu'ils avoient de meilleur,
Ils servirent, avec salades,
Aux parens de leur Créateur.

Les maîtres boulangers ensuite
Ont aussi bien fait leur devoir,
En réglant toujours leur conduite
Selon leurs moyens et pouvoir.

Bon pain blanc, farine, michettes,
Animés de zèle et de foi,
Dans de magnifiques serviettes,
Ils ont offert au nouveau Roi.

— Observez les loix de police,
Leur dit notre saint charpentier,
Vous vous rendrez Jésus propice,
Exerçant bien votre métier.

Drapiers drapans de cette ville,
Ayant marché toute la nuit,
Ont donné marchandise utile
Pour faire des rideaux de lit.

Après ceux-ci, maître Christophe,
Fort bon tondeur, s'est présenté :
Il se mit à tondre l'étoffe

Qu'avoient les drapiers apportée.

Les pâtissiers, pour le service
Toujours alertes, diligens,
Ont apporté biscuits, saucisses :
On a bien reçu leurs présens.

Potiers d'étain, douze fourchettes
Aussi blanches que de l'argent;
Six grands plats, avec douze assiettes,
Ont apporté pour leur présent.

Cinquante livres de chandelle
Les chandeliers ont apporté :
Joseph, la trouvant fort belle,
Les en a tous complimentés.

Les tanneurs, ayant pris des hottes,
Ne pouvant faire autre présent,
Ils ont fait apporter des mottes
Pour chauffer la Mère et l'Enfant.

A leur devoir pour satisfaire,
Sont arrivés les cordonniers,
Apportant une triple paire
De très-bons et très-beaux souliers.

Les savetiers, ces jours-là souples,
D'amour, de respect pénétrés,
Avec deux paires de pantoufles,
Dans l'étable sont tous entrés.

Les cabaretiers, aubergistes
Se sont rendus très-vigilans;
Tous, la nuit, sont venus bien vite,
Avec des vins très-excellens.

—Vous nous avez refusé place (1),
Nous voyant pauvres indigens,
Dit Joseph, et, pour avoir grace,
Logez chez vous les pauvres gens.

D'une très-fine couverture
Ont fait présent les teinturiers :
D'écarlate étoit la teinture.
Joseph loua les ouvriers.

Un présent d'une courte-pointe,
D'un bon lit, d'un bon matelas,
Ont fait à la famille sainte
Les tapissiers, en ces jours-là.

Un des cartiers, non des moins sages,
Dit d'un ton bien assuré :
—Nous peignons dessus nos ouvrages
Les rois qui vous ont honoré.

Un d'entr'eux, prudent et bien sage :
—Il lui faut, dit-il, envoyer
Quelque chose pour son usage,
Un berceau de bois de noyer.

Les menuisiers, dans l'étable,
Ont fait présent au Roi des rois
De deux bancs, d'une belle table
Et d'un châlit d'un très-beau bois.

(1) Allusion à un noël qu'on peut nommer le *Noël des enseignes*. La sainte famille se présente à la porte de toutes les auberges, et partout on lui refuse l'hospitalité. (Voir page 242.)

Les perruquiers, ces jours de fête,
Ont signalé leur piété,
En adorant le Roi céleste
Revêtu de l'humanité.

Les cardiers, n'ayant rien d'utile
Ni de propre à cette maison,
Une carde en façon d'étrille
Ont présenté pour le grison.

Quittant leurs maisons, leurs affaires,
Tous les charpentiers sont venus ;
Et Joseph, voyant ses confrères,
Leur dit : —Soyez les bien reçus !

Bandes, gonds, serrures et clef forte
Ont apporté les serruriers,
Pour faire bien fermer la porte
Qu'avoient faite les menuisiers.

De ciseaux, de couteaux de table
Ont fait présent les couteliers ;
Et lorsqu'ils sortoient de l'étable,
Sont arrivés les taillandiers.

Ceux-ci apportoient, pour l'usage
Du plus heureux des charpentiers,
Les outils et tout l'équipage
Dont se servent tous ces ouvriers.

A leur Rédempteur adorable,
Les torcheurs, n'ayant rien donné,
Se sont mis à blanchir l'étable
Qu'habitoit le Roi nouveau-né.

Les tisserands, nombreuse troupe,

Ont donné coupons de basin,
Et de la toile, non d'étoupe ,
Mais de bon chanvre et de fin lin.

Les mégissiers, chose certaine,
Pour mieux couvrir le nouveau-né,
Une housse de bonne laine
Avec respect ils ont donné.

Les maréchaux en diligence,
Et poussés de dévotion,
Ont adoré Dieu dans l'enfance,
Ravis en admiration.

Les portefaix, devant leur maître
Devenus sages et plus doux,
A l'Enfant qui venoit de naître
Ont dit : —Ayez pitié de nous !

Les grands amis des couturières,
Les maîtres-gardes des tailleurs
Y vinrent avec quelques bannières ;
On leur dit : —Portez-les ailleurs.

Chaudrons, poêlons, une marmite,
En diligence et des premiers,
Une broche, une lèchefrite
Ont apporté les chaudronniers.

Six chandeliers d'un bel ouvrage,
Au Maître de tous les humains,
Les fondeurs, avec leurs hommages,
Offrirent de leurs propres mains.

Les bourreliers, de compagnie
Arrivés avec les cordiers,

Présentèrent sans jalousie
Des ouvrages de leurs métiers.

A cause de quelques disputes
Entre eux et les vinaigriers,
Avec des hautbois et des flûtes,
Vinrent bien tard les tonneliers.

Un cuvier sur une charrette
Ont amené tout triomphans,
Deux barriques sur une brouette,
Remplies de vins très-excellens.

Vinaigriers, troupe gaillarde,
Arrivèrent *ab ortu solis*,
Avec une barrique de moutarde,
De vinaigre et du rossolis (1).

Les épingliers à Marie
Des épingles ont présenté :
Sans aucune cérémonie,
Leur présent fut d'elle accepté.

Les bonnetiers, dans la semaine,
Apportèrent aussi pour présens
Bonnets et bas de bonne laine,
Pour l'Enfant et pour ses parens.

N'oublions pas dans cette histoire
Les charrons, ces bons ouvriers :
Dans l'étable ils ont eu la gloire
De faire deux beaux râteliers (2).

(1) Liqueur composée, inventée dans le XVI[e] siècle. — Peut-être la même que le *rosolio* moderne.

(2) Ce noël, composé à Troyes pendant la première partie

LE NOEL DE MOIREMONT.

V'la pourtant Naoué qu'est v'nu; *bis.*
Chantans-le au coin d'noute fu,
Car î fait ine fraide bise;
On n'gitraîne in chiï à l'u!
Abouche don, Louise.

Ouf! Mordienne, qui fait don frais! *bis.*
Noute poûve Afant s'r'ajalé.
Portans l'y qu'êq' bourrées,
Dés g'nêtes secs et dés rouselets :
J'l'y frans dés rigalées.

Gurite, j'allans oùa l'Enfant; *bis.*
Je n'savans quand je r'vanrans :
Tarais soin don meïnage;
Si les vaches n'allomme aux champs,
T'leu baillerais don fourrage.

Oh biï là, don v'la biï péie! *bis.*
Dienne je n'vume rester soutéie.
T'ai biau dire et biau faire,
Je m'a vas faire la dorée

du règne de Louis XV, par Nicolas Pourvoyeur, poète troyen, nous fait connaître toutes les industries exercées alors dans cette ville, la rivalité des métiers, leurs querelles. Quelques malices semées çà et là révèlent les reproches qu'on leur adressait.—Cette pièce fut imprimée à Troyes, chez Garnier le jeune, en 1734.

Pou l'père et la mère.

Cateline, qu'est-ce que t'ly portrais? *bis.*
J'ly portra des fins drapées
Et ine belle affulette,
Dés biaux bas, dés p'tits solées,
Et ine belle jaquette.

J'ly portra in pagnerée dieus *bis.*
Et noute bière qu'est coûmme tout nieü,
Et ine belle tavaïolle :
S'ri pou cueuechier noute bon Dieu,
N'est'yme vrai, Nicole?

J'â couûe anûe au matin, *bis.*
Je l'y a fait un p'tit burdin,
Qu'est aussi grou q'noute bonûre;
J'y a min impô d'saïn;
J'navoûme assez d'bûre.

Je vü d'oi la mère Alí : *bis.*
Elle brait qu'elle n'y sarait v'ni,
Et m'y douné in oûye;
Elle m'y dit : —Tû, moun ami,
Dis l'y q'i m'pardoune.

Noute Colas disait tantoue : *bis.*
—J'a dés chiques da in boûboû,
J'jourans à la fossette;
Je penra mou grand toûtoû
Avo mes cliquettes.

V'la meïnue qui viit d'souner; *bis.*
Oïêve bii carillouner?
Lés cloches sounont moe bine.
Lés moeines allons bii r'ciner

Après les matines.

Jeannot, Jeannot, écoute don? *bis.*
On dirait q'c'est les violons
Qui baillant les aubades;
Va oir assi Carillon,
Et pra garde aux glissades.

Oiêve biï, cousin Berna, *bis.*
Comme on chante le *Gloria* :
Jerny, la belle musique!
On n'y jamais vu ci bas
Riï d'si magnifique.

Ma foi, Marie, je n'ois riï ; *bis.*
Mais pourtant, j'lis attas biï,
Car c'est quéq'chouse d'étrange!
Y sont au d'ssus d'noute gurnier :
J'crais biï q'c'est les anges.

Lucie, baille my mon couache nez, *bis.*
Mes ouaguettes et mes solées,
Mets don foin da ma hotte;
Va t'a après noute tassai,
Ta frais ine boune botte.

Beyez don noute oncque Jeannot, *bis.*
Qui s'a va fier comme in bot,
Tout battant sa piau d'âne
Avo sa patte à Margot,
Soun épeye et sa canne.

Mou pêpî, v'étez trop viï, *bis.*
V'resteriez trop long derriï,
Car je verrans trop vîte :
Ve v'amuserez à tilli,

Et v'nous f'rez des frites.

J'a racontré l'père Mathieu *bis.*
Avo le vieux Galopé,
Qui r'veniez d'la brieule ;
J'lés a trouvés culbutés
Au bout d'la grand'rieule.

Moun ami, consolans-nous ; *bis.*
Il est aussi pouve que nous ;
On l'y baillerait l'aumonde,
Car î n'y ni fut ni lu
Et ni chouse au monde.

J'y vérans d'main au matin. *bis.*
Le cousin Louis R'naudin
Nous monturris la route.
J'gage qui n'se tromprime de ch'min ;
Quand on n'y ouarait goutte.

La Mathuite y est allée, *bis.*
Elle y sa gaille avo léye,
C'est pou qu'on la trayïe :
Elle ari don lait tout chaud
Pou faire d'la boullie (1).

(1) Ce noël passe pour être l'œuvre de l'abbé Hérisson. — Il donne une idée du patois parlé, au siècle dernier, dans les environs de Sainte-Menehould.—Moiremont se trouve à une lieue de cette ville. Il y avait un couvent de Bénédictins fondé en 707.

LE NOEL DES MOINES.

Voici le jour de la naissance
De notre divin Rédempteur,
Qui commence notre bonheur.
Chantons tous en réjouissance :

Vive, vive, vive le maître des cieux,
Qui vient de naître en ces lieux !

Commencez la cérémonie,
Troupe céleste en légion ;
Faites retentir son saint nom
Au son de votre symphonie. —Vive, etc.

Tout le clergé viendra ensuite,
Qui suivra tout le gonfanon,
Et les moines s'assembleront,
Pour aller rendre leur visite. — Vive, etc.

Pour ceux qui sont sous la réforme
Du patriarche saint Benoît,
Prétendent bien d'avoir bon droit
De chanter, placés dans les formes. — Vive.

Qui commencera la harangue ?
Ce sera les Frères Prescheurs :
Ils ont de bons prédicateurs
Et qui diront en plusieurs langues. — Vive.

Et pour user de prévoyance,
Ceux de l'ordre de Saint-François
Se détacheront deux ou trois,
Pour aller dresser la crédance. — Vive, etc.

Les fils d'Elie sont magnifiques :
Ils savent bien tous le plain-chant;
Ils chanteront, chemin faisant,
Quelques noëls des plus antiques. --- Vive.

On vous défend, par bienséance,
Pères Minimes, de chanter :
L'enfant pourroit s'épouvanter ;
Adorez-le donc en silence. — Vive, etc.

Les Capucins, quoique nuds pieds,
Ne laisseront pas d'y aller ;
On les pourra faire quêter,
Pour faire à l'Enfant la bouillée. — Vive.

Tous ceux qui sont sous la férule
Seront dressés par leurs régens;
On leur fera garder leurs rangs,
Quoique malins comme des mules. — Vive.

Les bons pères de l'Oratoire
Mettront en forme un argument
Prouvant que le Petit est Grand,
Et que sur tous on les doit croire. — Vive.

Les Séculiers viendront ensuite
Pêle-mêle, jeunes et vieux,
Pour adorer cet Enfant-Dieu
Qui met notre ennemi en fuite. — Vive, etc.

L'on ordonne à toutes les dames
Qui sont de la Conception
D'aller à la procession,
Rangées devant toutes les femmes.

Vive, vive, vive le maître des cieux,
Qui vient de naître en ces lieux (1)!

(1) *Bible des Noëls*, Bar-le-Duc, 1771.

LE NOEL DE PEIGNEY.

Peigney, petit viliaige,
Teujo ben estimai,
Tant pou sas bons fromaiges
Que son beurre et son lai.

Le saint jô de Noay,
Mondieu, las belles cheuses
Que se font à Peigney!
Le veux dire, mas je n'euse;
Pôtant, si je me coge (1),
Qui serai si hâdy
Pou en faire l'éloge
Et le panégéry?...—Peigney, etc.

Quemançons pa in bout
Et finissons pa l'autre :
Ç'a in fort bon raigout
Que de digner das gaufres (2).
Pou aillemai lè beuche (3)
Lai voille de Noay,
Teut pateut, sans repreuche,
On lai fait à Peigney.—Peigney, etc.

Dô que le carillon

(1) Pourtant, si je me tais.
(2) De dîner avec des gaufres.
(3) Allumer la bûche.

Ainonce las maitaines (1),
On sarre las chaudirons (2),
On ailleume les lantaines (3);
Les pères et les mères
Pou tô et lôs enfants,
Charchent dan lòs armaires
Lôs pus bais vêtemens.—Peigney, etc.

Le darrai cout senay
Que teut chaicun s'aivance,
Las chierges sont aill'mays (4),
Le gros prieu quemance;
Codambe et Morencheu (5),
Tojô pu diligent,
Et le melin Chaipeu (6)
Arrive aiveu Goulvant (7). — Peigney.

Ça feuli d'en menty :
Jamais lai cathédrale,
Quand j'en devreux meury,
Ne devinraî égale
Pou son bai luminaire
Et teus sas marigai (8),
Et las belles lanlaires (9)
Du motet de Peigney.—Peignéy, etc.

(1) Annonce les matines.
(2) On enferme les chaudrons.
(3) Allume les lanternes.
(4) Lés cierges sont allumés.
(5) Deux fermes du village.
(6) Le moulin du village.
(7) Village près de Langres.
(8) Et tous ses marguilliers.
(9) Du mot *relanlaire*, refrain.

Chaiq saint tint son beuquet
Teut aussi ben qu'ai Pâques;
Fraireu les habilley (1)
De los belles casâques,
Et devant lai Sint' Vierge,
Sin Reu et sin Jozai (2),
Il y ai tant de cierge
Qu'on n' la saurô contai.—Peigney, etc.

Las jans en sont si fiés (3),
Qu'en aillant è l'offrande,
Y marchent suz in pied,
Qué vous diraient q'uy dansent.
Chaique gachon se mire
Dans sai chemins' aï jaibeu (4),
Et chaque fille aidmire [gney, etc.
Sai crôs qu'a dans son queu (5).—Pei-

Si le rô de Pairis (6)
En aivôt lai qu'cnaissance,
È veurôt, je pairy,
En faire lai dépense,
De venir prendre piaice
Au lutrin de Peigney,
Aiveu grand' allégresse,
Pour y chanter noay.—Peigney, etc.

Si celay arrivôt,

(1) *Frairot* était le nom du sacristain.
(2) Saint Roch et saint Joseph.
(3) Les gens en sont si fiers.
(4) Chemise à jabot.
(5) La croix qui est dans son cou.
(6) Si le roi de Paris.

Las monsieu et lai daimes,
Pour y singer le rô,
Quittraient los quou de quaines (1),
Pou se faire das reubes,
Das jupes et das corsets
De Peigney ai lai meüde,
De bôge et de dreuguet (2).—Peigney.

Je ne le veurô pas,
Raiport au mait' d'éceule (3):
Le rô l'en menerô;
Y braill comm' in aiveugle ;
Et las trois gacheneus (4)
Qui chant' dans le lutrin ,
Bin mieux que las mognieu (5),
Chant pu quier et pu fin.—Peigney, etc.

Ma qu'i saint arrivés
Au motet de Versailles (6),
S'ils se mett' ai chantai
De Peigney les mervailles,
Las princes et las princesses,
Et monsieu le dauphin,
N'ont qu'ai sarré les fesses (7)
Et peu corre au bassin... (8).—Peigney.

(1) Queues de cannes, mode du temps pour les jupons.

(2) Serge et droguet, étoffes en usage aux environs de Langres.

(3) Rapport au maitre d'école.

(4) Garçons petits et jeunes

(5) Nom patois des enfants de chœur de Langres.

(6) *Motet*, chant.—Peut-être le fameux. *Dieu sauve le roi!*

(7) Ils riraient tant qu'ils seraient obligés de courir à la chaise percée.

(8) Ce noël, composé vers 1700, par le vicaire de Peigney (Haute-Marne), est encore populaire à Langres. Nous en devons la communication à M. Pernot, peintre.

NOEL DES BERGERS DU PERTHOIS.

N'avons-je mi eu moe raison *bis.*
De tué note gras mouton, *bis.*
Note oei et note toca,
Et bien célébrer la joye
Que j'avons au fond den cur
De la venue den Sauvur?

S'atot in jou de Noé, *bis.*
Tros quatre heures après le sopé, *bis.*
Que cet bonne Virge Merie,
Dedans ine bergerie,
Pa in temps moult morfondu,
Mit au monde l'Offant Jésus.

Saint Joseph, à doe gineux, *bis.*
N'avonne assez de sos dos yeux *bis.*
Pou vore ce divin Offant,
Lo fils doe grand Dieu vivant,
Qui caiche set divinité
Dessous son humanité.

Les borgers venins pa douzaine *bis.*
Li apporter sos attraines, *bis.*
Los uns do punes et do poires,
Los autes ly apoutins à boire
Plin in pouto de laitage,
Avo cinque ou see froumages.

Mas s'y fut bien aute violotte, *bis.*

Quand on oït devers let grotte, *bis.*
Ine si douce hermonie,
Los doe ainges de Paradis,
Qui chantins en pleine haleine :
On aro dit dos sirenes.

Lo diàle in ot moult faché *bis.*
De se vore si recugné *bis.*
Au pus fin fond dos enfers,
Chargé de chaînes et de fers,
Pou y brouler à jamas.
Pa'ma fas! c'fut moult bin fas.

Hélas! j'atins en dangie *bis.*
De ne jamas vore lo Paradie, *bis.*
Si note divin Seignour
N'avo envoy le Sauvour,
Poú payé à denié contant
Let sottice dou pare Adam.

J'ons don gagnie note proucès; *bis.*
Je serons trétous sauvés, *bis.*
De quoï ne boutonge à poine :
Plus houreux que dos chaloines,
A tout jamas j'aron joye,
Si j'observons bin sa loi (1).

(1) Patois du Perthois (champenois lorrain). — *Bible des Noëls*, Bar-le-Duc, 1771.

LE NOEL DE REIMS.

O bourgeois de Reims,
Ne soyez en souci !
Menez joie et festins
Cette journée ici,
Que nasquit Jésus-Christ
De la Vierge Marie,
Près le bœuf et l'ânon,—don, don,
Entre lesquels coucha,—la, la,
En une bergerie.

Les anges ont chanté
Une belle chanson
Aux pasteurs et bergers
De cette région,
Qui gardoient les moutons
Paissant sur la prairie,
Disant que le mignon,—don, don,
Estoit né près de là,—la, la,
Jésus le fruit de vie.

Laissèrent leurs troupeaux
Paissant emmi les champs ;
Prirent leurs chalumeaux,
Et joyeux instrumens ;
Vinrent, dansant, chantant,
Dret à la grande église,
Visiter l' saint Enfant, — donnant
Des bijoux, des joyaux,—si beaux
Que Jésus loue et prise.

Puis ceux de Bétheny,
Comme en procession,
Le bissac bien garni,
Vont trouver l'Enfançon,
Ayant oï le son
Et la douce harmonie
Que faisoient ces pasteux—joyeux,
Lesquels n'estoient pas las,—la, la,
De mener bonne vie.

Les filles de Cernay
Ne furent endormies :
Avecques beurre et lait,
Tout's aux champs se sont mies.
Et celles de Taissy,
Ont passé la chaussie,
Après avoir oï—le bruit
Et le riant débat,—la, la,
De celles de Sillery.

Et celles de Cormontreux,
Ayant oï le son,
De Champigny, Tinqueux,
De Saint-Brice et Nausson,
Apportèrent poissons,
Anguilles et rosselettes;
Celles de Saint-Liénard—gaillard,
Apportèrent à grands pas,—la, la,
Un sac plein de perchettes.

Celles de Beine et Nogent
Firent bien leur devoir
De faire un beau présent
Au Roi, qu'ell's venoient voir;
Cell's de Béru, pour voir,
Veillant à leurs affaires,

Se mettent en chemin—matin,
Pour trouver le soulas,—la, la,
  Du monde aussi la mère.

    Prions Vierge Marie,
  Aussi Jésus, son fils,
  Qu'ils se rammemorient
  De nous en Paradis,
  Après qu'aurons vécu
  En ce mortel repaire,
Et nous veuillent garder—d'aller
Tout en enfer là bas,—la, la,
  En tourmens et misère.

LE NOEL DES RELIGIEUSES.

Chantons tous la naissance
Du grand Maître des cieux ;
Pour notre délivrance,
Il est né dans ces lieux.
L'endroit est Bethléem : tous les couvens de filles
Ont la permission, — don, don,
Pour l'aller trouver là, — la, la,
D'abandonner leurs grilles.

Les dames Bernardines
S'en vont faire leur cour,
En braves pèlerines,
Témoignant leur amour :
L'Enfant fit un souris à madame l'abbesse,
Et puis d'un air mignon, —don, don,
Lui dit : — Plantez-vous là, — la, la,
En lui faisant caresse.

Les dames Sainte-Claire
Pourroient n'y pas aller;
Ce n'est pas leur affaire,
A moins que d'y voler.
De marcher à pieds nus la chose paroît dure;
Mais elles s'en riront, — don, don :
Elles ne craignent pas, — la, la,
Le chaud ni la froidure.

Les dames Urbanistes
N'y vont pas à pieds nus,

Mais d'un grand pas fort vite,
Elles y sont accourues,
D'un chant mélodieux annonçant les louanges
De ce divin Poupon, — don, don,
Qu'elles ont trouvé là, — la, la,
Environné des Anges.

Voici les Carmélites :
— Entrez, dit le Poupon !
Venez, mes favorites,
Qu'apportez-vous de bon ? [d'autres.
Nous apportons nos cœurs : ils ne sont pas pour
Nous vous les présentons, — don, don,
Votre amour les rendra, — la, la,
Tout semblables au vôtre.

A tout ce que j'en juge,
Je vois venir de loin,
La mère du Refuge,
La discipline en main,
Pour ranger les pécheurs, car cela les réveille.
Je crois que le Poupon, — don, don,
S'il s'y en trouve là, — la, la,
Leur tirera l'oreille.

Mères Bénédictines,
Venez, dépêchez-vous !
Avancez vos matines,
Pour venir avec nous.
Venez mêler vos voix parmi celles des anges ;
Apportez vos bassons, — don, don,
Et vos airs d'opéra, — la, la,
Pour chanter les louanges.

Portant le casque en tête
Et la cuirasse au dos,

Une Ursule à la fête
Survint bien à propos.
On lui mit tout d'abord à la main une lance
Pour garder le Poupon, — don, don,
En criant : — Qui va là? — la, la,
Qu'en bon ordre on s'avance!

Avec un air modeste,
Cette communauté
Que l'on nomme Céleste,
Admirant la beauté
Que l'on voyoit briller sur l'Enfant et la mère,
S'écria : — Nous voyons, — don, don,
Ce que l'ange annonça, — la, la,
Touchant ce grand mystère.

Voyez-vous dans la plaine
La Visitation?
Elles courent à centaine
A l'invitation,
Le cœur tout embrasé, paroissant hors d'haleine.
Où les logera-t-on? — don, don,
Jamais tout n'entrera, — la, la,
L'étable en seroit pleine.

Les Sœurs hospitalières,
Pleines d'honnêteté,
Jusqu'à leur mentonnière,
Sentent la propreté;
Vont offrir à l'Enfant de quoi le mettre à l'aise :
Une belle maison, — don, don,
Où rien ne manquera, —la, la,
Pourvu qu'elle lui plaise.

Pour remplir leurs offices,
Les sœurs du Saint-Esprit

Vont offrir leurs services
Au Père comme au Fils :
Mais, ayant vu l'Enfant sur le sein de sa mère,
S'écrièrent : — Retournons, — don, don,
On n'a pas besoin là, — la, la,
De notre ministère.

Les dames Augustines,
En congrégation,
Pour former leur doctrine,
Reçoivent les leçons
De ce divin Enfant, qui ne fait que de naître.
Leurs institutions, — don, don,
Auront bien de l'éclat, — la, la,
Venant d'un si bon maître.

Joseph, dans le silence,
Attentif, écoutoit
Ce qu'en reconnoissance
La Vierge leur disoit : [mémoire;
— Nous vous aurons, mes sœurs, toujours à la
Nous vous rappellerons, — don, don,
Dans le temps qu'il faudra, — la, la,
Vous placer dans la gloire.

NOEL DU DOYENNÉ DE SAINTE-MENEHOULD.

Imitons les rois mages :
Chrétiens, traversons nos coteaux!
Quittons tous nos villages,
Et laissons nos hameaux!

Vers Saint'-Ménhould hatons nos pas,
Courons en foule au Jauvinas;
Prenons avec nous Nicolas :
Il sait toutes les routes,
Et nóus conduira sans travaux,
Quand on n'y verroit goutte,
Au son des chalumeaux.

C'est là qu'on dit que le Sauveur,
Que l'on nous promit par faveur,
Pour terminer notre malheur,
Est né dans une étable.
Il importe de le savoir :
Peut-être est-ce une fable?
Courons, allons y voir.

Les anges qui l'ont annoncé
Ont parcouru le doyenné;
Pas un village n'ont oublié.
Les bergers de nos plaines
Plus d'un concert ont entendu,
Et droit à Chaud'fontaines
Courent, tout éperdus.

Quand Bignipont vit la clarté,
Incontinent s'est apprêté;
Tout le premier est arrivé :
Sur d'la paille, sans toies,
Trouvant ce prodige nouveau,
Des plumes de ses oies
Garnit tout son berceau.

Saint'-Ménhould devient Ephrem,
N'imite pas Jérusalem,
Soudain court à ce Bethléem,
Et les peuples convie,
Par son exemple et ses présens;
Malgré son incendie (1),
Offre or, myrrhe et encens.

Les nonnes de Saint-Augustin
Entre ell's députent un capucin,
Barbe touffue, visage plein,
Pour présenter des langes
Et bijoux de dévotion
A ce grand Roi des anges
Par vénération (2).

Les eveillés du Pavillon,
Oyant sonner le carillon,
Se chargent de sucre et brillon,
Pour avoir audience;
A saint Joseph font compliment,
Qui droit à eux s'avance,

(1) La vieille ville de Sainte-Menehould fut détruite par un incendie en 1719. Cette date donne celle à laquelle fut composé ce noël.

(2) Le couvent des Capucins et celui des dames Augustines échappèrent seuls au feu.

Les présente à l'Enfant.

De peur d'y arriver trop tard,
D'autres hameaux par là épars,
A l'exemple de Beauregard,
Passent par l'hermitage;
Courent grand train vers ce réduit,
Tous chargés de laitage
Et d'un très-rare fruit.

Les jolies filles de Florent,
Que l'on disoit, depuis longtemps,
Belles dehors, laides dedans (1),
Sont dignes de louanges,
De leur sexe faisant l'honneur,
Ayant, selon les anges,
L'estime du Sauveur.

Pour toi, perfide Grange-aux-Bois,
Qui, jurant, jadis, protestois
Qu'aucun Dieu ne reconnoissois,
Viens ici reconnoître,
Convaincue de cette clarté,
Un seul souverain Etre
Et sa divinité.

Les Passavantins, bien crottés (2),
Passant aux Frutilles sont volés,
Et par Verrières sont bien raillés,
Chose désagréable :

(1) On dit aussi : « A Florent, grand pot au feu, rien dedans. »

(2) Passavant, frontière de Champagne.— De là le cri : « Pass'avant au comte ! »

Aucun d'eux ne peut dir' deux mots;
Paroissant dans l'étable,
On les prit pour des sots.

Les Villerois, peur d'accident,
Se joignent à Châtrice en passant,
Prennent avec eux un moine blanc,
Qui présenta l'offrande,
Au nom des deux communautés:
Une tarte friande
Avec deux gros pâtés.

De Verrières les railleurs,
Fils de Nemrod, fameux chasseur,
Battent les bois avec clameur,
Font des présens bien riches,
Dont on charge plusieurs mulets,
Trois sangliers, deux biches,
Une ,année de poulets.

Varimont part de gránd matin;
A sa vue, ceux de Dommartin
Tuent leurs cochons, font du boudin,
Avec quelques grillades,
Qu'ils portent à ce divin Enfant,
Qui leur fait quelqu'œillades
Et signes en souriant.

Toutes fois Dampierre-le-Château,
Qui n'entend n'à dia n'à huhau,
S'attribuant un droit nouveau,
Loin de faire ses hommages
Au Christ, à ce Roi tout-puissant,
Attend ceux des villages
Au château de Mir'ant.

Rapsécourt n'est pas si menteur;
En ce jour, fait voir son bon cœur,
Etale à nos yeux sa candeur;
S'approchant, considère
Cette éternelle vérité :
Dès là devient sincère
Et suit la loyauté.

Les habitans de Voilemont,
Ayant tous des mules aux talons,
Restent derrière ceux de Herpont:
Ceux d'Auve les devancent
Et terminent tous leurs projets.
Ceux de Saint-Mard balancent :
Ils ne sont jamais prêts.

Les embourbés de Gizaucourt,
Et La Chapelle avec Felcourt,
S'en vont tout droit à Mafrécourt,
Le bissac sur l'épaule,
Rempli de poissons estimés,
En la main une gaule
Pour sauter les fossés.

Daucourt, Elize, Braux-Saint-Remy,
Puis Plagnicourt et Maujouy,
Tous ensemble, avec Maupertuy,
Présentent vingt halottes,
Douze canards et cent vanneaux,
Un panier d'échalottes
Avec trois fins gâteaux.

Moncets-les-Granges et Châtillon,
Voyant briller le mont Yvon,
Sont éblouis de ce rayon.
Croyant voir un miracle,

Chacun est tombé morfondu :
En effet, c'est l'oracle
Dès longtemps attendu.

Dampierre, Argier font leur complot,
Passent la rivière en bachot
A Braux-Saint-Cohière. Aussitôt
Dommartin-la-Planchette
Courut pour trouver compagnons :
—Çà, qu'un chacun s'apprête!
Vite, et nous dépêchons!

De Valmy les fendans bourgeois,
Généreux gascons-champenois,
Marchent tous sur le pied françois,
Comme à des épousailles ;
Puis, après beaucoup de façons,
Présentent au bœuf des pailles,
A l'âne des chardons.

Ce qui réjouit plus l'Enfant,
Fut lorsque Marie doucement
Déploya pour lui le présent
De la maison des Planches ;
C'étoit un bonnet très-mignon,
De fines cottes blanches
Et des bas de coton.

Somme-Bionne et Hans, les plus dévots,
S'avançoient à pas d'escargots,
N'ayant aux pieds que des sabots,
Lorsqu'une pluie subite,
Tombant sur eux dans le chemin,
Les obligea bien vite
De gagner Dommartin.

Les habitans de Dommartin,

Croyant que c'étoit Gros-Westein (1),
Courent à l'église, sonnent le tocsin,
Tiroient d'humeur constante
Sur eux, les croyant partisans,
Sans une voix perçante
Qui crie : —J'étans de Hans.

Après un moment d'entretien,
Chacun reconnut son voisin;
D'accord se remettent en chemin,
Ayant de bons fromages
Et des oiseaux bien éveillés,
Dans une belle cage,
Quoi qu'ils soient bien mouillés.

Les bons enfans de Courtémont,
Réveillent les Mâcats du Pont;
De là s'en vont droit à Moiremont :
Leur chemin ils poursuivent,
Et par la chaussée du Sougnas,
A la fin ils arrivent
Auprès du Jauvinas.

Arrivés au pied du berceau,
Ils présentent trois gros agneaux,
Les plus jolis de leurs troupeaux :
Marie, douce et divine,
Les reçoit au nom de l'Enfant,
Qui sitôt leur fait signe
Qu'il en est très-content.

(1) Groswestein, général des troupes impériales, dévasta la Champagne en 1712.

Ceux de Moir'mont entrent soudain (1),
Ayant le chapeau à la main,
A leur tête un Bénédictin
Qui, pour eux, complimente
Fort poliment ce nouveau Roi,
Et chacun lui présente
Son hommage et sa foi.

Or ceux du Pont, bien fatigués,
La hotte au dos, chapeaux troussés,
A la main des bâtons ferrés,
Déchargent quelques bottes
D'échalas et de vieux sarment,
Qu'ils jettent dans la grotte,
Pour réchauffer l'Enfant.

Les Chaud'fontainois désolés
D'avoir presque toujours passé
Pour des quoate-ventes affamés,
Les premiers, donnent exemple
D'une exacte frugalité :
Une offrande bien humble
A jeun ont présenté.

Triaucourt apprend à son tour
Qu'un Enfant-Dieu fait son séjour
Sur terre, et sa céleste cour;
Arrive en diligence :
D'un air poli et gracieux,
Soulage l'indigence
De ce Maître des cieux (2).

(1) L'abbaye de Moiremont, ordre de Saint-Benoit, fondée vers 707.

(2) Sainte-Menehould. — Châlons-sur-Marne. Collecti GILLET. — Il faudrait presqu'un volume pour commenter noël.

LE NOEL DE STENAY (1).

Le bruit de la naissance
Du divin Rédempteur
Se répand dans la France,
Tous vont au Dieu Sauveur.
Dans ce concours nombreux de villes et de vil-
Stenay, ses environs,— don, don, [lages,
Y vont tous à grands pas,— la, la,
Lui rendre leurs hommages.

Le clergé, plein de zèle,
Suivi des magistrats;
Tout le peuple fidèle
Qui vit dans ces états,
Humiliés, confus de voir dans la misère,
Un Dieu si grand, si bon, — don, don,
S'en vont en éclat, — la, la,
Voir le Roi de la terre.

Les Minimes, en silence,
Bientôt, avec ardeur,
S'en vont en assurance
Saluer le Sauveur: [d'autres:
—Nous apportons nos cœurs, ils ne sont pas pour
Nous vous les présentons, — don, don,
Votre amour les rendra, —la, la,
Tous semblables au vôtre.

(1) Stenay était frontière de Lorraine; mais, dans ce noël, sont nommés plusieurs villages et villes de Champagne.

D'un air doux et modeste,
Cette communauté,
Que l'on nomme Céleste,
Iroit avec gayeté ;
Mais la règle, qui veut qu'on garde la clôture,
Les tient à la maison, — don, don ;
Elles ne sortent pas, — la, la,
Dans cette conjoncture.

Les sœurs hospitalières,
Qui ont la liberté,
Arrivent des dernières,
A l'étable éventée ;
Mais, ayant vu l'Enfant dans les bras de sa mère,
Se dirent : — Retournons, — don, don,
On n'a pas besoin là, — la, la,
De notre ministère.

Les dames y allèrent,
Pour lui faire leur cour ;
Puis l'Enfant saluèrent,
Admirant son amour.
— Quel prodige inouï ! Quoi ! se peut-il qu'il faille,
Pendant que nous dormons, — don, don,
Sur plume et matelas, — la, la,
Qu'un Dieu soit sur la paille ?

Les officiers de guerre,
Fâchés d'avoir trouvé
Le Maître de la terre
Si pauvrement logé :
— Punissons Bethléem, dirent-ils en colère.
Mais la Vierge dit : — Non, — don, don.
Il est dans cet état, — la, la,
Sur l'ordre de son Père.

Notre imprimeur s'avance,
Apportant ce noël;
Avec grand' révérence,
Il l'offre à l'Eternel
En lui disant : — Seigneur, recevez cet ouvrage
De mon impression, — don, don;
Ce peu de papier-là, — la, la,
Peut-il vous rendre hommage?

Toute l'artillerie,
En cette belle nuit,
Vient rendre au vrai Messie
Ses devoirs à grand bruit.
Joseph paraît ému, la Vierge est étonnée,
D'entendre le canon,—don, don,
Qui fait de son éclat, — la, la,
Retentir la Judée.

Les habitans de Cesse,
De Halle et de Beaufort
Y vont pleins d'allégresse,
Et d'un commun accord;
Luzy, Pouilly, Beauclair, Imécourt et Létanne,
Remoiville et Beaumont, — don, don,
Chauvancy et Mouza, — la, la,
Ont quitté leur cabane.

Tous ceux de La Neuville,
Wiseppe et Montigny,
D'Inor et d'Autreville,
Villefranche et Saulmory,
Sassay, Milly, Charmois, Lyon, Dun et Fontaine,
Villé, Landre et Doucon, — don, don,
Se tenant par le bras, — la, la,
Ont enfilé la plaine.

Les bourgeois de Brouënne,
Martincourt et Moulin,
S'assemblent par centaine,
Pour se mettre en chemin ;
Cervisy, Lamouilly veulent se satisfaire ;
Nepvan avec Bâlon,— don, don,
Loupy ne manquent pas, —la, la,
De tâcher de bien faire.

Belval et la Cassine,
Orval et le Mont-Dieu (1),
Abrégent leurs matines
Pour aller voir leur Dieu.
Les villes de Sedan, Mézières, Charleville,
Romagne et Montfaucon,—don, don,
Carignan et Alma,—la, la,
Ne sont pas moins habiles.

Tailly, Nouard et Varennes,
Jametz et Juvigny,
Landzécourt, Han et Frênes
Y vont avec Margny ;
Laferté et Margut y vont tous en cadence,
Montmédy et Mouzon,—don, don,
Et c'est à qui fera,—la, la,
Plus de réjouissance.

Chacun de vous s'étonne
Qu'il veuille bien souffrir
Qu'on voye, en sa personne,
Un Dieu s'anéantir.
Du Créateur des cieux l'humilité profonde,

(1) La Chartreuse du Mont-Dieu, entre Rethel et Mouzon, fondée vers 1130.

Blâmant l'ambition,—don, don,
Veut entendre par là, — la, la,
L'orgueil des grands du monde.

La Vierge, fort contente
De leur empressement,
A la troupe présente
Fait son remerciement :
— Mon fils reconnaissant, conservant la mé-
De votre affection,—don, don, [moire
Vous récompensera,—la, la,
D'avoir soin de sa gloire (1).

(1) Collection Nozot.

LE NOEL DE TROYES.

Les bourgeois de Troyes,
Ne soyez en souci,
Menez tous grande joie
Cette journée ici,
Que nasquit Jésus-Christ
De la Vierge Marie,
Près le bœuf et l'asnon,—don, don,
Entre lesquels coucha,—la, la,
En une bergerie.

Les anges ont chanté
Une jolie chanson
Aux pasteurs et bergers
De cette région,
Qui gardoient leurs moutons
Passans sur la prairie,
Disant que le mignon,—don, don,
Estoit né près de là,—la, la,
Jésus le fruit de vie.

Laissèrent leurs troupeaux
Paissans parmi les champs,
Prirent leurs chalumeaux
Et joieux instrumens,
Vinrent dansans, chantans,
A Nostre-Dame-en-l'Isle,
Pour visiter l'Enfant—si gent,
Lui donnant des joiaux—si beaux.
Jésus les remercie.

Puis ceux de Saint-Martin,
Tous en procession,
Partirent bien matin
Pour trouver l'Enfançon,
Aiant ouï le son
Et la douce harmonie
Que faisoient les pasteurs—joieux,
Lesquels n'estoient pas las,—la, la,
De mener bonne vie.

Les bons enfans de Prèze
N'estoient point endormis :
Sortirent des tanières
Quasi tous estourdis.
Ceux des Trevois aussi
Passèrent la chaussée,
Croians avoir ouï—le bruit
Et aussi grand débat,—la, la,
D'une grande compagnie.

Aussi n'ont pas failli
Ceux de Saint-Pantaléon;
Ceux de Jarillard aussi,
Apportant du poisson.
Les barbeaux et gardons,
Anguillettes et carpettes
Estoient à bon marché,—croyez,
A cette journée-là,—la, la,
Et aussi les perchettes.

Aussi ceux de Saint-Jean
Firent bien leur devoir
De faire asseoir les gens
Qui venoient voir le Roy.
Joseph se tenoit tout coy,

Qui les regardoit faire:
Les eussiez vu danser,—sauter,
Et mener grand solas,—la, la,
En faisant bonne chère.

Jean Gallois a joué
De son beau tambourin;
Car il estoit loué
A ceux de Saint-Martin.
La grand' bouteille au vin
Ne fut pas oubliée.
Jean Morel du rebec — jouoit,
Avec eux estoit là, — la, la,
Cette digne journée.

Lors un nommé Charlot
Faisoit du bon brouet,
Trempoit son pain au pot
Ce pendant qu'on dansoit;
Lapins et perdereaux,
Allouettes rosties,
Canards et cormorans — frians,
Pierrot Martaut porta, — la, la,
A Joseph et Marie.

Puis avec eux estoit
Guillot de Culoison,
Qui, du luth, raisonnoit
Une belle chanson.
De Troyes les mignons
Menoient grande mélodie.
Les eschevins menoient, — portoient
Trompettes et clairons, — don, don,
En belle compagnie.

Messire Jean Guillot,

Curé de Saint-Denis,
Apporta plein un pot
Du vin de son logis.
Prestres et escoliers,
Toute cette nuitée,
Se sont pris à chanter, — danser
Un ré mi fa sol la, — la, la,
A gorge déploiée.

Puis il en vint trois autres,
Lesquels n'estoient pas las,
Qui, dedans une chausse,
Firent un bon hypocras.
Et Jésus estoit là,
Qui les regardoit faire ;
Puis l'un le passa, — çà, la,
Le dressant en l'air, — la, la,
Puis à tous en fit boire.

Se sont pris à danser
De la bonne façon,
Puis en ont fait boire
A Messire Sanson,
Lequel le trouva bon,
Comme il en fit accroire,
Puis demanda pardon, — si bon,
Et puis remercia, — la, la,
Jésus-Christ et sa mère (1).

(1) *Bible des Noëls*. — Troyes, Garnier. — Ce noël est un de ceux que l'on chantait pendant ou après le réveillon. Il nous donne les noms de deux artistes troyens. — Les personnalités railleuses qui s'y trouvent ne peuvent, aujourd'hui, blesser personne.

NOBLE ET BEAU CANTIQUE

SUR UN CHANT MUSICAL

Chanté par les bergers troyens à la messe de minuit, en révérence du jour de la Nativité de Notre Seigneur et Rédempteur Jésus-Christ.

Esprits divins, chantez de la nuit sainte :
C'est cette nuit que la Pucelle enceinte
Nous a produit le Verbe précieux;
C'est cette nuit que l'on a vu les cieux
Tout découverts, et bien cinq cent mille anges
Chanter à Dieu d'éternelles louanges.

C'est donc la nuit la plus heureuse,
La nuit qui donne à toute âme amoureuse
Cet heur de voir par fois son Créateur;
La nuit qui donne à l'œil du corps cet heur,
Voir et toucher son Dieu en ce bas monde,
Né de la Vierge à nulle autre féconde.

Heureuse nuit, devant le jour première,
Nuit, non pas nuit, mais parfaite lumière,
Qui toujours luit, et toujours reluira !
O malheureux celui qui te dira
Dorénavant obscure, noire et sombre,
Quand ton beau clair se fait maître de l'ombre !

O nuit sans nuit à toute créature !
O nuit ! tu vois le secret que Nature
N'a su comprendre et n'entend nullement :

C'est que Marie a maternellement
Enfanté, Vièrge, un Fils vrai Dieu et homme,
Qui de rigueur la loi du tout consome.

Nuit consommée, en beauté nonpareille !
Je vois la lune au ciel qui s'appareille,
Avec ses feux et son clair argentin,
Qui feroit honte au plus beau matin :
Même l'ardeur de la flamboyante face,
Le plein midi du clair soleil efface.

Ce grand flambeau du feu qui se promène,
Etincelant parmi cette grande plaine,
Montre assez bien de merveilleux effets,
Qu'en ce bas monde un nouveau monde est
Qui ne soit vrai la transmontagne claire, [fait,
Plus que devant ardemment nous éclaire.

Nuit éclairée, en beauté plus que rare,
Tu vois Marie en toi qui se prépare
Sur l'heur et point de son enfantement.
Dis-moi, ô nuit! ô nuit! dis-moi comment
Toute ravie, en terre elle s'incline,
Pour adorer cette essence divine.

Divine nuit, oh! quelle jouissance!
Quel bien! quel heur! quelle reconnoissance !
Voir le petit à la Mère riant;
La Mère aussi l'adorant et priant
Par oraisons à l'Enfant acceptables :
O doux souris à sa Mère agréables !

Nuit agréable, ores tu peux connoître
Ce Dieu, je dis Dieu seul à qui doit être
Gloire, vertu, louange, empire, honneur ;
Dieu reconnu le Maître et le Seigneur

De l'Univers, même par tout silence.
L'âne et le bœuf en ont la connoissance.

Tu es présente à ce chant angélique,
Je dis ce chant du tout évangélique,
Annonçant l'heur de cet enfantement.
Dis-moi la joie et le contentement
Que tu reçois, lorsque tu peux entendre
Ces premiers cris de cet Enfant si tendre.

Tu as donc vu, ô nuit! ce grand miracle?
L'Enfant sortir du sacré tabernacle,
Comme l'époux de son sacré pourpris;
L'Enfant aimé, auquel Dieu avoit pris
Tout son plaisir et sa réjouissance,
Et néanmoins tous deux de même essence.

Dis-moi comment chaque pasteur s'as-
[semble,
Pour aller voir cet Enfant tous ensemble,
Ont entrepris de l'aller visiter :
O nuit sans nuit! veuille-moi réciter
Les saints propos et cantiques de joie
Qu'ils ont chantés par la voix.

Ils l'ont trouvé près de la pucellette,
Qui, mère, vierge et nourice, l'allaite ;
Puis se sont pris à la si fort louer,
Et l'ont voulu pleinement avouer
Comme celui qu'ils doivent reconnoître
Pour leur Pasteur, Roi et souverain Maître.

Bref, nuit, ô nuit sur toutes désirée,
A mille jours, à mille nuits préférée!
Ainsi qu'on voit venir premièrement
L'Avent de Dieu, ainsi secondement

En toi viendra, quand il viendra dissoudre
Les élémens et par feu et par foudre.

O Fils de Dieu coéternellement Père,
En qui ce monde entièrement espère,
Par ta vertu, être tous rachetés
Et par ton sang être vivifiés :
Seigneur, Seigneur, donne-leur cette grace,
Qu'en tout, partout ta volonté ils fassent (1) !

(1) *Bible des Noëls.* — Troyes, 1739.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME

PREMIÈRE PARTIE.

CHANTS RELIGIEUX.—ORAISONS.

LES PATRONS DE LA CHAMPAGNE.

Pages

LES NOELS DE LA CHAMPAGNE.

Reims, Imprimerie de P. DUBOIS, rue de l'Arbalète, 9.

